LA VIE SPIRITUELLE

N° 394 Avril 1954

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

S. J. D'A. LE SACRIFICE D'ABRAHAM ET LE MYSTÈRE PASCAL..... 339

Le sacrifice d'Abraham inaugure la grande tradition du sacrifice en Israël. Mais l'épisode de la geste patriarcale ne prend son sens, comme d'ailleurs tout le culte sacrificiel de l'ancienne loi, qu'en référence à l'immolation victorieuse du Fils qui nous introduit dans la joie de sa Résurrection. L'Ange assis sur la pierre sépulcrale rend le Christ victorieux à l'Église.

J.-A. ROBILLIARD, O. P. LES TROIS COMBATS DU FILS DE DIEU. 351

Les richesses de la gloire du Ressuscité sont autant de victoires. En détaillant les trois épreuves du Christ, ses trois tentations et ses trois combats, on peut déceler la triple auréole de cet éclat triomphal.

NOTRE SANCTIFICATION

L. LOCHET. LE TEMPS DE LA TENTATION 367

Notre espérance dans l'Église s'est-elle usée à force de nous épuiser en une impossible conquête apostolique ? L'heure vient — elle est là — où notre efficacité spirituelle dépendra de notre foi dans la fécondité de l'Église.

Les « structures » de l'Église ne sont pas le poids des organismes usés par les ans, elles sont la face visible des connexions vitales qui joignent les membres au Chef. Structure et vie ne s'opposent pas. La structure organique d'un être vivant doit s'adapter, mais inversement la vie circule nécessairement entre des organes. L'Église doit adapter ses structures, comme un corps vivant. Les délais de cette adaptation nous pèsent. Les apôtres se consument dans l'expectative, mais au delà de nos douleurs, gardons devant nos yeux la patience infinie du Dieu qui veut quand même que tous les hommes soient sauvés.

APOSTOLUS. DÉCHIRURE SECRÈTE 379

Au sein des difficultés qui assaillent en tempête la confiance des chrétiens dans l'Église, le précepte de saint Paul prend un singulier relief : Ayez entre vous les sentiments du Christ Jésus. Plus grave encore que les griefs d'insubordination ou de lâcheté est la terrible propension de certains chrétiens à

faire des procès de tendances. Une déchirure secrète s'opère au sein de l'Église quand la maussaderie agressive travestit en déformations et déviations la libre expression des enfants de Dieu : ce schisme intime ronge de l'intérieur l'unité de la charité.

R. A. EXPÉRIENCES ABYSSALES 386

Voici une méditation sur la maladie. Elle permet à son auteur de manifester le paradoxe de l'être humain et l'étrangeté de son comportement face à la décomposition. Il met en lumière le jeu déroutant de la grâce dans des âmes qui sentent céder les connexions organiques du corps. Les habitudes vertueuses de l'homme sain peuvent même s'évanouir en partie dans l'effroi de cette décomposition, mais au delà de ces gouffres de fragilité demeure le grand abîme de la Miséricorde, ce réservoir inépuisable de grâce. Mais seules certaines détresses nous permettent de sonder cet océan de paix.

JEAN SAINSAULIEU. « A SOUFFRANCE PLUS PURE, PLUS PURE CONNAISSANCE » 395

Cette maxime de saint Jean de la Croix cache un trésor spirituel : la souffrance selon Dieu n'atteint pas notre amour. Tout retour sur soi, toute délectation dans la saveur de nos tristesses est impureté. Cette impureté nous ferme l'accès de la science intime de la Croix du Christ.

Dom JEAN JUGLAR. LA DISCRÉTION SELON DOM BAKER..... 401

Voici une excellente présentation d'un aspect de la doctrine de Dom Baker. Ce moine anglais du XVII^e siècle a su très tôt réagir contre l'intempérance dans la recherche de la perfection. Les subtils replis de l'orgueil n'échappent pas à la vision de son solide bon sens. Ses conseils sur la prière sont particulièrement lumineux.

CONNAITRE LES SAINTS

H. B. et A.-M. C. SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE 420

CHRONIQUES

A.-M. COCAGNAC, O. P. LE LIVRE DES ANGES 429

A TRAVERS LES REVUES

L'Anneau d'Or. — Prêtres diocésains. — Études Carmélitaines. — L'Art Sacré, p. 431.

LES LIVRES

Voir page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 438.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM ET LE MYSTÈRE PASCAL[1]

Mors et vita duello
Conflixere mirando.

I

Du Moriyya au Golgotha

La scène du Moriyya revêt une importance unique dans l'économie du salut : c'est l'occasion solennelle où Dieu a posé le principe de la substitution sacrificielle, qui commande tout le culte jusqu'à la fin des temps : sous l'ancienne Disposition qui s'inaugure alors, les animaux prennent la place de l'homme; et le Christ établira la nouvelle Disposition en se substituant lui-même définitivement à toute l'humanité pécheresse. Dans cette perspective, le sacrifice d'Isaac prend toute sa valeur, non seulement d'un point de vue typologique, comme figure du Calvaire, mais du point de vue de la réalité, comme amorce et commencement de l'unique sacrifice.

L'exigence de Dieu, pour déchirante qu'elle fût, n'avait

1. Cf. *Le sacrifice d'Abraham : De la paternité charnelle à la paternité spirituelle*, dans *La Vie Spirituelle*, mars 1954, p. 227.

rien qui pût choquer Abraham : c'est une des idées communes à bien des religions sémitiques que le premier-né appartient à la divinité et doit lui être sacrifié[2]. Mais, plus profondément que dans son cœur de père, plus profondément même que dans son espérance sur l'objet des promesses, elle l'atteignait dans son expérience intime de la sainteté et de la bonté de Dieu. L'épreuve la plus redoutable se situe à ce plan absolument spirituel où l'âme connaît son Dieu.

Et Abraham, dans la nuit de sa foi, connaissait son Dieu. Pas son nom, ni tout ce que Yahweh daignera révéler de lui-même dans la suite des siècles, mais il le connaissait comme *un ami* connaît son ami[3], il savait quelque chose de sa bonté, de sa fidélité, de sa miséricorde — l'admirable discussion qu'il soutient pied à pied à propos de Sodome nous en dit long sur cette intimité du patriarche avec son Dieu. Non, ce Dieu ne pouvait rien avoir de commun avec ces ignobles idoles mangeuses de petits enfants.

Et pourtant! « Prends ton fils, ton unique... »

Pour entrer plus avant dans l'expérience de Dieu, il y a

2. La Bible est pleine d'allusions à ces coutumes païennes (cf. par exemple, 2 Rois, 3, 27), sous les deux formes principales que nous leur connaissons, et qui sont peut-être indépendantes l'une de l'autre : les sacrifices cananéens, — on a retrouvé près des hauts-lieux ces cimetières de nouveaunés enfouis dans des jarres — et la pratique de « faire passer par le feu », d'origine phénicienne, semble-t-il : l'enfant était brûlé dans une idole de fonte portée au rouge.

3. *'ohébh* — Abraham est le seul parmi les patriarches et les prophètes à porter personnellement ce titre dans l'Ancien Testament : Is., 41, 8; 2 Chr., 20, 7; Dn., 3, 35. Il n'est décerné ailleurs qu'à Cyrus, le bien-aimé de Yahweh, chargé d'accomplir son dessein (Is., 48, 14).

Les traductions de Ex., 33, 11, pourraient donner le change : « Yahvé conversait avec Moïse face à face, comme un homme converse avec *son ami* ». Mais le mot est tout différent : *réa'* signifie « compagnon, camarade, ami ». Il se généralise souvent jusqu'à signifier simplement : « l'autre, un autre, une autre personne ». Surtout avec la tournure « un homme... ». Cf. Ex., 21, 35; 22, 6, 9, 13; 21, 18 (où il est même rendu par « son antagoniste »), etc... Ici, la portée exacte du mot *réa'* est difficile à préciser. Il implique incontestablement une abolition des distances, une certaine familiarité, mais pas directement la note d' « aimer » que dit essentiellement *'obedh*, le mot employé pour Abraham.

une *via negationis*. Il faut que nos cadres soient brisés parce que l'absolue Sainteté les déborde de toutes parts. Comme Job, comme tous les mystiques, Abraham doit, dans la nuit et l'angoisse, réaliser le dépassement douloureux de toute son expérience antérieure. Oui, Dieu est bien le même qui a écrit dans le cœur de l'homme, avant de l'écrire sur les tables de pierre : *Tu ne tueras point* (Ex., 20, 13). Et il ne nie pas la morale dont il est source. Mais nous avons besoin d'apprendre qu'il n'est pas juste selon notre justice, n'est pas bon selon notre étroite conception de la bonté : *Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes pensées au-dessus de vos pensées* (Is., 55, 9). En face de la transcendance inaccessible, nous ne pouvons qu'obéir, et adorer le mystère en silence. *Tais-toi devant lui, terre entière !* (Hab., 2, 20).

Mais la ténèbre débouche dans la lumière. *Ce n'est pas de bon cœur qu'il afflige les enfants des hommes* (Lam., 3, 33). A travers l'épreuve, Dieu voulait faire entrevoir à *son ami*, plus profondément qu'il ne l'avait jamais fait, son infinie tendresse : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice* (Os., 6, 6). En arrêtant le couteau levé, il va se révéler comme le protecteur de la vie humaine, le Dieu sauveur. *Tu ne hais rien de ce que tu as fait, ô toi en qui l'orphelin trouve compassion* (Sag., 11, 25; Os., 14, 4).

Quand la Loi organisera le rachat rituel du premier-né de l'homme, elle ne fera que codifier la substitution[4] dont

4. Les législations d'Israël affirment toutes le droit de Dieu sur les premiers-nés et le principe de la substitution ou du rachat pour l'homme :

Le code d'alliance : Ex., 22, 28-29, le texte le plus ancien, le seul qui ne mentionne pas le rachat de l'enfant. Mais s'agit-il de sacrifice, ou plus probablement de la circoncision ? (cf. *L'Exode*, « Bible de Jérusalem », note *d*; *in loco* et H. CAZELLES, *Études sur le code de l'alliance*, Letouzey, 1946, pp. 83-84).

La tradition yahwiste : Ex., 34, 19-20; 13, 12-13.

La législation deutéronomique : Dt., 15, 19-29.

La codification sacerdotale : Ex., 13, 1-2; Nomb., 3, 44-51; Nomb., 18, 15-17. Ici, on saisit l'évolution, à la fois économique : un tarif est prévu, à raison de cinq sicles par tête; et surtout religieuse : c'est l'ordre des Lévites, mis

le fondement se trouve ici, aux origines mêmes du peuple : *Ne porte pas la main sur l'enfant* (Gn., 22, 12). Les sacrifices auxquels Dieu aurait droit de par sa domination absolue sur toute chair, il y renonce, devant la plénitude de foi et de confiance dont Abraham fait preuve, car il ne se laisse pas vaincre en générosité.

Mais Abraham ne le sait pas encore. Il obéit simplement, jusqu'au bout, à l'exigence. Pour autant que cela dépendait de lui, il a, de sa main, tué son fils.

Et c'est pourquoi on sent passer comme une admiration dans l'exclamation de Dieu : *Parce que tu as fait cela, parce que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je sais maintenant que tu crains Dieu.* (« Craindre », ici, c'est se donner sans réserve, sans nul sentiment intéressé, dans un geste d'abandon total. A ce niveau, la crainte est foi, confiance

à part pour Dieu, qui est considéré comme le prix de la substitution (cf. aussi Nomb., 8, 16-18).

« Malgré ce principe si fermement posé dès les origines lointaines du peuple, ces pratiques païennes de sacrifices d'enfants ont souvent contaminé Israël. Les protestations des prophètes se sont faites d'autant plus véhémentes aux VIII^e-VII^e siècles qu'il semble y avoir eu à ce moment une effroyable « mode » : 1 Rois, 16, 34 (Hiel); 2 Rois, 16, 3 (Achaz); 21, 6 (Manassé); 17, 31 (Samarie); 23, 10 (abolition de Topet par Josias). Tantôt ils étaient offerts à des idoles (certains textes « à Mlk » sont d'interprétation difficile), tantôt, par une aberration monstrueuse, à Yahweh lui-même : Lév., 18, 21; 20, 2-5; Dt., 12, 29-31; Jér., 7, 31; 19, 4-5; 32, 35; Ez., 16, 21; 20, 26-31.

Il y a un texte qui éclaire un peu pour nous cette mentalité : quand Michée veut décrire un fidèle de Yahweh, plein de contrition et de ferme propos, il lui fait dire :

> Faut-il que j'offre mon premier-né pour prix de ma faute,
> le fruit de mes entrailles pour ma vie de péché ? (Mich., 6, 7).

Évidemment, la réponse est négative et le prophète rappelle l'exigence de Yahweh, telle qu'elle a été proclamée par ses grands devanciers (6, 8).

Sans doute, il y a mille ans entre Abraham et Michée. Mais le seul fait de cette proposition spontanée faite par un homme de bonne volonté en dit long. Cela révèle, mieux peut-être qu'une série de faits précis, à quelle profondeur cette conception païenne imprégnait la psychologie du peuple élu.

Cette perspective donne tout son relief réel à la scène du Moriyya. Et notre récit en prend toute sa signification historique concrète : il vient corroborer les lois et les prophètes : c'est Dieu lui-même qui refuse le sacrifice de l'enfant et qui prescrit la substitution.

et amour) : *Je te comblerai de bénédictions*... Et les promesses merveilleuses ruissellent comme pluie de printemps.

Oui, on ose presque dire que Dieu admire le geste d'Abraham, car il sait dans son amour, lui, ce que coûtera le sacrifice du Fils unique (cf. Rom., 8, 32). Il n'a pas renoncé à son droit imprescriptible sur toute chair. *Toute justice doit être accomplie* (Mt., 3, 15). Et la croix sera la preuve que le mystère de cette exigence peut atteindre, lui aussi, une dimension à la mesure de sa transcendance. Mais ce sera en même temps le témoignage suprême de son amour : *Quand Dieu veut que quelqu'un meure pour le péché, c'est son propre fils qu'il envoie*[5]. Il n'a pas voulu de cet enfant parce qu'il se réservait, à la fin des temps, de *fournir lui-même l'agneau pour l'holocauste* (Gn., 22, 8) comme l'annonce Abraham *le prophète* (Gn., 20, 7) en cette phrase d'une profondeur d'abîme, toute proche de saint Jean : jetée comme au hasard du récit, elle nous découvre d'un coup tout le plan du salut.

Il faut encore quelque deux mille ans avant que vienne *l'Agneau de Dieu*, l'agneau fourni par Dieu lui-même *pour ôter le péché du monde*. Il est temps de lui ouvrir les voies. Dieu commence à insérer dans la trame de l'histoire humaine l'Incarnation rédemptrice. En même temps qu'il prépare de loin le berceau de son fils, il a voulu mystérieusement dessiner aussi une préfiguration de son sacrifice. Toute la tradition a reconnu dans le fils d'Abraham chargé du bois de l'holocauste la première esquisse de cet autre *fils d'Abraham* (Mt., 1, 1) chargé du bois de sa croix.

Et si l'on veut suivre un savant archéologue de Palestine[6], qui reprend une ancienne tradition juive, l'énigmatique mont Moriyya ne serait autre que Jérusalem, la colline du future temple de Jérusalem[7].

Le sacrifice pouvait à coup sûr être aisément accompli

5. Jean Anouilh met ce mot sur les lèvres de Monsieur Vincent.

6. R. P. L.-H. Vincent, *Abraham à Jérusalem*, in *Revue biblique*, juillet 1951, pp. 360-371.

7. Le syriaque a traduit Moriyya par « au pays des Amorréens » et, en

n'importe où, s'il ne s'agissait que de mettre à l'épreuve la foi du patriarche et son entier abandon aux volontés divines. Le déplacement lointain qui lui est prescrit et qui lui impose un tel surcroît de souffrance intime a nécessairement quelque raison d'être dans l'intention de Dieu : intention que révélera peut-être la détermination du site envisagé pour ce tragique holocauste[8].

Quelle que soit toujours la difficulté d'expliquer l'origine et la forme du vocable Moriyya, sa relation avec Jérusalem antique et le site futur du temple résulte avec la meilleure vraisemblance des données de la Genèse concernant le sacrifice d'Isaac. Le lecteur voudra bien ne pas se méprendre sur la nature de cette vraisemblance, fondée sur les détails concrets du récit, mais corroborée beaucoup plus efficacement par le caractère divin de ce récit, nécessairement ordonné comme tout récit biblique à un ordre religieux surnaturel, exprimé d'abord en figures plus ou moins claires dans l'Ancien Testament, en attendant la pleine lumière de la révélation évangélique... Combien la figure est plus expressive, si le théâtre du sacrifice est dans le même site général, en cette même ville de Jérusalem élue de Dieu pour sa résidence de prédilection parmi les hommes!

C'est au surplus la Bible elle-même qui requiert cette identification : ... Quand Salomon fondera le monumental sanctuaire, l'auteur du livre des Chroniques (2 Ch., 3, 1) précisera qu'il l'établit à Jérusalem, sur ce « mont du Moriyya qui avait été indiqué par Yahweh à David son père »[9].

Évidemment, cette identification n'est qu'une conjecture[10]. Mais elle peut nous aider à entrer mieux dans toute la profondeur du mystère, à saisir mieux les dimensions du

2 Chr., 3, 1, le grec transcrit : ἐν ὄρει τοῦ Ἀμορειά ce qui reflète un vocable archaïque *Amoriya* = Amorréen. Le texte massorétique se sera préoccupé de faire disparaître la mention du peuple païen au lieu sacré du Temple et l'aura remplacée par une corruption du mot, d'où ce Moriyya inconnu des géographes (*loc. cit.*, pp. 367-368, 371, n. 2).

8. *Loc. cit.*, p. 368.

9. *Loc. cit.*, pp. 370-371.

10. « Les hypothèses qu'on a faites sont toutes improbables et le lieu du sacrifice demeure inconnu » (R. DE VAUX, *Genèse*, p. 105).

sacrifice d'Isaac et sa portée dans l'économie du plan divin.

Figure, et plus qu'une figure : c'est l'amorce, le commencement du sacrifice éternel. L'Église, jusqu'à la fin, est sous le signe de la croix; de même tout l'Ancien Testament est ainsi encadré entre ce sacrifice inachevé et l'achèvement du Golgotha. Entre les deux, pendant des siècles, ces myriades d'animaux immolés, boucherie innombrable sans valeur de salut, dont la seule fonction était de perpétuer au sein du peuple élu le geste sacrificiel et le sens même du sacrifice.

Et, durant tout ce temps, jamais homme n'approcha plus près de l'offrande du Calvaire qu'Abraham le jour où il monta sur le mont Moriyya. Son geste fut seulement suspendu : il fallait le temps que Dieu prépare la race et le peuple, la terre et le sein virginal où pourrait naître le Christ. Mais, comme tous les sacrifices des saints et nos pauvres efforts ne prennent valeur que par la messe, le geste inachevé d'Abraham ne devait trouver son accomplissement et son sens qu'au jour du sacrifice du Christ.

II

Paques

Notre *Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants* (Mc., 12, 27).

Le sacrifice de la Croix ne prend son sens que par la Résurrection : il fallait que le Christ eût touché la mort, mais c'était pour la vaincre; il devait la traverser, mais c'était pour l'anéantir.

La Résurrection est le mystère central du christianisme, mystère de la vie naissant de la mort. *Mirabilius reformasti.*

Création, merveille de la puissance divine appelant l'univers à l'existence, générosité infinie de ce don gratuit de l'être à toute créature.

Re-création, merveille plus grande de la miséricorde di-

vine rappelant à la vie les enfants de la mort, octroyant la grâce aux fils de péché.

La résurrection du Christ est ce miracle de la puissance du Dieu vivant : la vie engloutissant définitivement la mort. *O mort où est ta victoire?* (1 Cor., 15, 15; Os., 13, 14.)

Le Père ressuscite les morts et les rend à la vie (Jn, 5, 21). Nous sommes *co-ressuscités avec lui, avec lui nous sommes assis aux cieux* (Eph., 2, 6). C'est déjà fait. Le chrétien est un vainqueur et ne devrait pas l'oublier. Encore si peu de temps pour que tout soit absorbé dans la gloire... Ce peu de temps nous est laissé pour travailler à la réalisation du Royaume, dans la nuit et souvent dans les larmes — mais en même temps dans la joie inamissible de la foi, dans la certitude de la victoire acquise. *Dans le monde vous aurez à souffrir, mais courage! Le monde, je l'ai vaincu* (Jn, 16, 33). *Nous en tressaillons de joie, bien qu'il nous faille quelque temps encore être affligés par diverses épreuves... car nous obtenons*[11] *l'objet de notre foi* (1 Pt., 1, 6-9).

C'est cela la vie chrétienne. Cette joie pascale, joie sous-jacente au combat permanent de la foi, joie encore enveloppée pour un peu de temps dans une coque obscure, mais joie définitive et triomphante.

Et c'est pourquoi le sacrifice d'Abraham est resté suspendu. Il ne devait pas s'achever sur une mort, mais déboucher dans la vie. Annonciateur de l'unique sacrifice, il en préfigurait ainsi l'issue glorieuse et triomphale[12].

Il est bien remarquable que tout se passe dans l'âme d'Abraham comme d'ailleurs au cours de toute son histoire, si pauvre en faits, si vide au point de vue des réalisations : tout y est intérieur, c'est une marche dans la foi. Ici, au point culminant, tout le drame est seulement dans son âme. L'enfant n'est qu'un figurant. L'auteur sacré, intentionnellement, a centré toute la lumière sur la figure du père, en laissant dans l'ombre celle du fils.

11. C'est un participe présent, dans le texte; nos traductions l'affadissent en le faisant glisser vers le futur.

12. Cf. Héb., 11, 17-19.

Isaac restera d'ailleurs dans cet effacement. Son histoire est incluse dans celle de son père ou celle de ses fils [13], il n'est qu'un trait d'union, un personnage assez pâle qui occupe seulement sa place numérique dans la lignée des descendants d'Abraham selon la chair.

Dans l'admirable récit du choix de son épouse (ch. 24), il n'apparaît qu'au dernier verset, simple silhouette qui se profile très loin dans la lumière du soir. Il deviendra aveugle (Gn., 27, 1), mais on a l'impression qu'il l'a toujours été : il préfère celui que Dieu ne préfère pas (Gn., 25, 28); il faut qu'on le trompe pour qu'il ne se trompe pas dans sa bénédiction, ainsi c'est malgré lui qu'il bénira celui que Dieu avait choisi dès le sein de sa mère comme héritier de la promesse [14]...

A l'époque du sacrifice, il est encore un enfant. Il porte sagement le bois sur ses épaules et nous avons envie de nous agenouiller, mais lui il ne sait pas : « Où est l'agneau pour l'holocauste? » Et, une heure plus tard, quand son père l'a lié sur le bois, rien dans le récit ne nous laisse deviner sa réaction. On peut penser que, élevé dans un tel climat de foi, il a accepté le sacrifice. Mais nous ne savons rien. Les broderies d'un Kierkegaard autour de ce thème sont étrangères à la Parole de Dieu.

Nous ne pouvons qu'imiter la discrétion du texte. Si la Genèse ne nous dit rien de l'enfant, c'est que, encore une fois, dans la scène du sacrifice, ce n'est pas lui qui est intéressant; il l'a échappé belle, c'est tout. Il n'a fait, dans la

13. De son père : ch. 21-22-24; de ses fils : ch. 25, 19-28; — 27; — 28, 1-9; — 35, 27-29.

Le seul chapitre qui semble le concerner (ch. 26) est formé de doublets de l'histoire d'Abraham : 26, 1 à 14, cf. ch. 20; 15 à 25, cf. ch. 21, 25-31; 26 à 33, cf. ch. 21, 22-32.

A peine peut-on trouver un trait qui lui soit propre : il se console de la perte de sa mère (24, 67). Il fait des semailles (26, 12).

14. Opposez la scène si parallèle de la bénédiction par Jacob d'Ephraïm et de Manassé. Malgré l'intervention de Joseph, c'est à dessein que le vieux patriarche croise ses mains et fait tomber la première bénédiction sur la tête du plus jeune : un choix, conscient, mû par l'instinct prophétique. Rien de pareil chez Isaac.

réalité des choses, qu'éviter la mort. C'est seulement dans l'âme de son père qu'il a traversé la mort : c'est dans l'âme de son père que la vie et la mort se sont livré ce combat qui préfigure leur duel définitif et où déjà la vie a triomphé, précisément parce qu'Abraham, par obéissance déjà, a choisi la mort : durant ces trois journées d'agonie où ils allaient, tous deux ensemble, vers ce Moriyya que Dieu avait montré, combien de fois n'a-t-il pas eu à renouveler son consentement à ce geste qu'il imaginait avec une précision cruelle, ce geste par lequel il allait immoler son enfant[15]. Le moment venu, il a accompli le geste. Il a livré lui-même son unique à la mort. Et le sacrifice a été réellement accompli, — dans son cœur.

Et c'est dans son cœur aussi que bondit la joie de la résurrection, tandis qu'il descend, avec Isaac à ses côtés comme un jeune faon, les pentes raides qu'il avait gravies dans la douleur. La vie a vaincu la mort. L'enfant du miracle lui est rendu par un second miracle. Et les promesses renouvelées et multipliées chantent dans son cœur, si riches de sens qu'il ne peut pas en pénétrer toute la plénitude (Gn., 22, 17-18).

> Je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer.

Et voici qu'apparaît à mes yeux une foule immense, impossible à dénombrer. Tous se rassemblent et viennent à toi. Tes fils arrivent de loin, tes filles sont portées sur les bras, grande, très grande armée[16].

> Ta postérité conquerra la porte de ses ennemis.

15. Cf. l'admirable commentaire d'Origène, *Homélies sur la Genèse*, hom. VIII et IX, « Sources chrétiennes », p. 164.
16. Ap., 7, 9; Is., 60, 4; Ez., 37, 10.

L'Agneau les a vaincus. Le manteau qui l'enveloppe est trempé de sang. Il a dépouillé les Principautés et les Puissances, en les traînant dans son cortège triomphal. Il a jeté bas le Prince de ce monde. Il a détruit la mort[17].

Par ta postérité se béniront toutes les nations de la terre, en retour de ton obéissance.

Par l'obéissance d'un seul la multitude sera justifiée : Jésus-Christ, fils d'Abraham et *fils de Dieu, tout Fils qu'il est, apprendra un jour, par la souffrance, ce que c'est que d'obéir.* Il se fera à son tour *obéissant jusqu'à la mort.* Il priera : *Père, que ce calice s'éloigne.* Mais c'est *pour cette heure qu'Il était venu,* le calice ne devait pas s'éloigner, comme pour Abraham. Il boira jusqu'à l'accomplissement total, *jusqu'à la mort sur une croix.*

Et l'agneau immolé a racheté pour Dieu, au prix de son sang, des hommes de toute race, langue, peuple et nation, aussi nombreux que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord des mers. *Et Dieu l'a ressuscité des morts,* et *le voici qui a repris vie et son règne n'aura point de fin*[18].

Abraham est le germe de toute cette immense histoire du salut. Sans que rien lui en soit révélé explicitement, il l'a vécue mystérieusement, prophétiquement, — expérimentalement, si l'on peut dire. Il a attendu, et encore attendu, celui qui lui était promis, comme le peuple issu de lui attendra le Messie. Un siècle dans la vie d'un homme, c'est plus que dix siècles dans la vie d'un peuple. Cette attente indéfinie, cette longue purification de l'espérance précontenait tout l'Ancien Testament qui n'est qu'attente, espérance et purification progressive.

17. Ap., 17, 14; 19, 13 (cf. Is., 63, 3); Col., 2, 15; Jn, 12, 31; 2 Tim., 1, 10.
18. Rom., 5, 19; Mt., 1, 1; Mc, 1, 1; Héb., 5, 8; Ph., 2, 8; Lc, 22, 42 (et par.); Jn, 12, 27; Ph., 2, 8; Ap., 5, 9; Gen., 22, 17; Col., 2, 12; Ap., 2, 8; Lc, 1, 33.

Dans le plan de Dieu, le salut est par la foi : Abraham est père de tous ceux qui croient.

La rédemption devait passer par le sacrifice du Christ; Abraham préfigure cet unique sacrifice et en esquisse pour nous l'offertoire.

Enfin, le mystère qui est à la base de notre foi, c'est la Résurrection. Même celui-ci, Abraham en a goûté quelque chose, quand, tenant par la main son Isaac, il redescend vers ses serviteurs, qui l'attendent avec le petit âne (Gn., 22, 19 et 5) : Cette exultation dans son cœur, c'est déjà un prélude de l'*Exsultet*; dans la nuit de sa foi, *il exulte d'entrevoir le Jour du Seigneur* (Jn, 8, 56). Sans le savoir encore, il est vainqueur, déjà *l'étoile du matin lui a été donnée* (Ap., 2, 28) : cette lumière dans ses yeux, il ne sait pas que c'est déjà l'aube de la gloire de Pâques.

S. J. D'A.

LES TROIS COMBATS DU FILS DE DIEU

Nul n'a vu le Fils de Dieu sortant du tombeau. Nul parmi nous n'a vécu le moment de la résurrection. Le fait fut annoncé par les anges, comme est toujours annoncé par les anges ce qui dépasse l'homme. Les anges parlèrent à des femmes. Groupe frêle et fervent, elles se rendaient au tombeau, un de ces tombeaux taillés dans le roc si nombreux aux abords de Jérusalem. Elles n'allaient point embaumer le cadavre : la chose avait été faite par Joseph d'Arimathie, et bien faite. Il n'eût pu, contre toute décence, déposer au sépulcre le corps du Seigneur sans l'avoir lavé et parfumé. Les femmes, à leur tour, se hâtent pour observer une coutume palestinienne : trois jours après l'ensevelissement, il faut visiter les morts. Avant le quatrième jour, avant qu'ils ne sentent déjà mauvais (Jn, 11, 39), sur la dépouille des bien-aimés faisons couler l'huile parfumée. Mais, surprise! la pierre qui fermait le tombeau est déjà roulée sur le côté. Les anges sont là, enjoignant de ne pas chercher parmi les morts Celui qui est toujours vivant, de porter aux disciples apeurés la stupéfiante nouvelle.

Alors seulement Jésus se montre. Il ne se montre jamais avant que ses messagers n'aient fait entendre sa parole, avant qu'on n'ait accueilli cette parole. Que d'abord, dans les obscurités de la foi, l'âme s'enfonce et se purifie! Jésus ne tardera pas à paraître; du sein même des ténèbres

un point de lumière va surgir, s'amplifier, porter en tous lieux sa clarté. Les femmes ont écouté le message des anges; voici donc bientôt le Seigneur. Il prodigue du reste ses apparitions. Il est ici. Il est là. Il est ailleurs. Il est partout. Non qu'il soit monté auprès du Père, assis à sa droite, intronisé à jamais pour Roi de l'univers; en son corps pourtant, accordé aux conditions de l'esprit, et d'un esprit débordant de gloire, il affirme déjà par la multiplicité de ses manifestations être l'Omniprésent. A ceux qui pouvaient le reconnaître, maintes fois il se fait voir dans le mystère de sa vie nouvelle et, comme rien de ce qui le concerne n'est laissé au hasard, que ses moindres gestes relèvent d'une sagesse supérieure, il n'est pas téméraire d'en rechercher l'ordonnance et de ramener à trois groupes bien distincts ses diverses épiphanies : il y eut ce que j'appellerai les apparitions aux intimes; il y eut ensuite les apparitions faites en faveur des Douze réunis à Jérusalem; il y eut enfin les apparitions de Galilée.

A peine avons-nous énoncé en cet ordre ce dont les évangiles font paisiblement le récit que notre curiosité s'éveille, les questions se pressent à notre esprit, auxquelles nous aurons quelque chance de répondre en partant des données les plus immédiates, à savoir que le Ressuscité est un vainqueur et qu'une victoire ne se comprend bien qu'à la lueur des combats qui l'ont précédée. Il nous faut donc envisager la Passion du Sauveur sous un jour qui ne nous est pas coutumier : celui d'un combat. Un rude combat. Ceux qui furent mis à la torture le savent bien : il faut plus de courage pour tenir, pour supporter, pour soutenir d'imprévisibles souffrances qu'invente sans se lasser la malice des tortionnaires que pour partir un clair matin à l'attaque des positions ennemies avec l'ardent espoir de l'emporter. Jésus a pâti, a souffert, à vrai dire, une Passion. Il lui fallut dans sa passivité plus de force qu'à quiconque. Il fut vraiment un lutteur. Sans doute, la mansuétude était en lui comme un reflet de féminité; l'humilité le rendait plus enfant qu'aucun autre et l'amour le revêtait tout entier. Mais aux côtés des passions d'aimance, voici les passions

d'agressivité dont l'espérance est la première. Auprès de l'être de douceur il y a l'être de violence, et nous sommes toujours plus ou moins l'un et l'autre. Jésus fut pleinement l'un et l'autre. Regardons-le dans sa violence, dans le combat qu'il a mené.

Le Sauveur a lutté dans sa Passion contre trois ennemis implacables que saint Jean, le disciple bien-aimé, a parfaitement su dénombrer : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. Peut-être, à la suite d'une longue tradition, préférez-vous nommer ces trois bêtes mauvaises : la chair, le monde et Satan. En un sens, cela ne fait qu'un ennemi car c'est l'ange déchu qui prend à son service et compte parmi ses armes les voluptés charnelles et les séductions du monde. Il est l'Adversaire dressé contre Jésus. Ils sont, pour ainsi dire, seul à seul.

Que fait donc l'Esprit mauvais pour perdre le Sauveur, pour terrasser ce Fils de Dieu, pour le détourner de ses voies comme il avait détourné jadis le premier Adam? Satan n'a point trente-six manières d'agir; il n'est pas capable de nouveautés inouïes; il est très éloigné de Dieu dont la puissance n'est pas enclose par l'univers et le déborde de toutes parts. Ange déchu, il ne peut qu'asservir son action à la nature des choses. Le voici qui réédite sur le Calvaire la triple tentation de la sainte quarantaine. La lutte engagée après le baptême du Christ, au départ de l'œuvre messianique, reprend plus âpre et c'est la même. Jésus en meurt. L'empire du démon semble à jamais consacré! Mais sa victoire n'est qu'apparente. En écrasant le Sauveur, il a bâti son irrémédiable défaite.

A l'aube de l'œuvre messianique, Satan, troublé par le personnage extraordinaire qui se levait devant lui et qui n'était autre peut-être que le Messie venant lui disputer l'empire du monde, Satan, dis-je, trouvait bon de l'éprouver en trois lieux de malédiction; le désert, le pinacle du temple et la montagne. Le même triple combat avec une âpreté plus grande se poursuit au Calvaire, avec cette différence que les trois épreuves se sont concentrées en un point unique, en ce lieu tragique qui est à la fois désert, pinacle

et montagne. C'est bien cela qu'il faut comprendre pour mieux comprendre la résurrection.

I

L'ÉPREUVE AU DÉSERT

Jésus fut poussé par l'Esprit au désert pour y être éprouvé par Satan. Nouveau Moïse (Ex., 34, 28), il y jeûna quarante jours et quarante nuits. Puis il eut faim; il eut très faim. Alors Satan vint près de lui. Il éprouva Jésus de la tentation que favorise la vacuité du désert : la tentation de la solitude.

Être seul, rien de plus affligeant pour un être spirituel assoiffé de rapports personnels, pour un être de chair avide de posséder l'autre en sa substance la plus concrète. Être seul, rien qui fasse plus horreur à une âme religieuse appelée à s'unir à Dieu, à le manger comme un pain savoureux, à se joindre à lui comme l'épouse à l'époux. Mais si Dieu se fait trop longtemps attendre, s'il paraît se refuser, se retirer dans le désert sans horizons de son Infinité, laissant l'âme à l'aridité d'un autre désert, la tentation est de se jeter, pour tromper la solitude, sur les nourritures de la terre, de se perdre dans les plaisirs immédiats et faciles de la gloutonnerie et de la luxure. Remède désespéré; remède pire que le mal. Car rien ne ruine plus sûrement toute communion avec autrui que la révolte des sens et l'ensevelissement de l'âme au tombeau de la chair. Le gourmand, le gourmet, l'ivrogne, en qui grandissent démesurément les convoitises du boire et du manger, se ravale au rang des bêtes; il s'isole en une jouissance égoïste et farouche; il est seul en vérité à la table où il s'assied; le repas où on l'invite n'a que les apparences d'un partage fraternel avec ceux qu'il aime; la communion est brisée. Non moins séparants sont le péché de luxure et les liens sexuels eux-mêmes au moment où, cessant d'être l'expression de l'interpénétration des âmes, ils n'en sont plus que l'image déri-

soire. Bref, le péché d'une âme que le plaisir ferme sur elle-même, le péché de l'homme solitaire est aussi le péché qui crée la solitude ou qui l'accroît.

Le pain, la femme sont les deux réalités auxquelles l'homme a pouvoir de s'unir substantiellement en vue de faire passer son âme des ombres de la solitude à la joie du banquet et à la joie des noces. Au désert, Jésus n'eut pas soif de la femme: exempt de toute sensualité, le désir ne le mordit pas. Mais il eut faim du morceau de pain qui empêche la vie de s'éteindre. « Si tu es Fils de Dieu, lui dit le Tentateur, dis que ces pierres deviennent des pains. » Quelle habileté! Quelle intelligence chez l'ange déchu! Il éprouve Jésus sur le point de sa plus grande faiblesse. Oh! vous seuls qui un jour avez eu faim, de la faim véritable qui enlève le sommeil et fait lever l'image des repas les plus plantureux, vous seuls pressentez l'attirance qu'exerçait sur Jésus le miracle éventuel si facile à réaliser et que Satan lui proposait. Changer des pierres en pain, n'était-ce pas d'ailleurs le plus innocent des gestes, l'action la plus insignifiante apparemment? Mais Jésus s'y refuse. Il ne veut pas s'approprier, en son humanité, ce qui revient à son Père : donner aux hommes le pain de chaque jour. Il ne veut pas davantage se satisfaire de communier aux nourritures terrestres. Satan vient de parler en esprit supérieur. La réponse de Jésus est incomparable. Du désert de Juda où il est, il évoque la grande épopée du peuple hébreu au désert : le pain manquait et Yahvé, chaque jour, faisait pleuvoir la manne, ayant mille nourritures à donner à ses enfants et mille moyens de les faire vivre. C'est ce que rappelait au peuple élu le livre du *Deutéronome* :

> Souviens-toi des marches que Yahvé t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de t'humilier, de t'éprouver et de connaître le fond de ton cœur : allais-tu ou non garder ses commandements? Il t'a humilié, il t'a fait sentir la faim, il t'a donné à manger la manne que ni toi ni tes pères n'aviez connue, pour te montrer que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais que l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de Yahvé (Dt., 8, 3).

Admirable texte que Jésus rappelle à Satan. Le Père qui est aux cieux nourrit ses enfants de la terre du blé qu'il fait lever et qu'il mûrit à son soleil. Mais c'est aussi nourriture venue du ciel que l'univers tout entier issu de la parole créatrice et qui parle en retour du Créateur; nourriture encore, les commandements dont le législateur suprême balise notre route; nourriture toujours, la Parole éternelle et vivante dont nous parla saint Jean et qui vint habiter parmi nous. Jésus est cette Parole; mais aujourd'hui il fait entendre à l'ange déchu une voix indignée qui fait trembler des lèvres d'homme : « Va-t'en! Je ne ferai pas monter ma nourriture de la dureté et de la stérilité d'une pierre. Mon Père me nourrit. »

Vaincu au désert de Juda, Satan livre à nouveau bataille à l'autre bout de l'aventure messianique. Le combat est sur le Calvaire, en une solitude plus désolée que la première. Jésus ayant vu fuir les siens, la trahison et la lâcheté ont alors créé le désert. Lui-même, abandonné, lutte dans son corps pour la communion des hommes; il lutte dans sa chair contre la chair révoltée qui divise et sépare. C'est encore de changer la pierre en pain qu'il s'agit. Le Fils de Dieu est, dans son éternité, la Parole immuable du Père, le pain qui rassasie les anges et le rocher que rien n'ébranle. Il faut que ce roc, dans la faiblesse qui le revêt, soit broyé, pétri, cuit au soleil de l'amour jusqu'à devenir le pain des hommes; il faut que la pierre sans fissure s'ouvre sous les coups de la lance et des clous.

Saint Jean est présent au pied de la Croix, recueillant pour ainsi dire en ses mains sacerdotales le pain eucharistique, accueillant le Fils de Dieu livré en nourriture. Mais la femme, elle aussi, peuple cette solitude. Jésus ne doit pas seulement laisser broyer son corps pour être mangé par les chrétiens; en celle qui est sa chair aussi et qu'il appelle du haut de la Croix la Femme par excellence, il doit souffrir encore, afin que refleurissent les foyers désolés et pour que naissent les noces chrétiennes. Marie est là pour sa consolation, mais aussi bien pour son tourment.

Rien ne l'afflige davantage que de la faire souffrir. Il souffre en elle. Il souffre par elle. Elle redoute de le perdre et il la quitte. Elle voudrait ne point le blesser; sa pureté cependant l'habilite à représenter auprès du Sauveur le monde entier et son péché, et c'est ce monde qui le couvre de plaies. Jésus est atteint au plus intime de son cœur dans l'union admirable qui le joint à Marie. C'est mener le combat contre la chair pécheresse, contre les formes multiples de la luxure et des désordres sexuels dont l'effet propre, dont l'effet immanquable, est de désunir.

Quelle passion anime donc Jésus dans ce combat qui le fait pain des hommes et sauveur des noces? Ne craignons pas de demander la réponse à notre expérience la plus banale et la plus grossière. Quand l'animal défend sa pâture, quand il se réserve une femelle, il livre bataille par jalousie, par un amour intense qui refuse le partage. Jésus est jaloux de l'unité de son Église, de ce corps immense qu'il veut s'incorporer en le communiant de son corps déchiré! Jésus est jaloux de l'Église, son Épouse, qu'il invite à son sacrifice pour des noces mystérieuses et éternelles.

Allons! C'est assez méditer sur le pain et la femme, sur ces deux objets de communion dont le péché a fait des objets de désolation. Avançons hardiment : le mystère des apparitions pascales se révèle. Jésus a d'abord lutté pour devenir le pain des hommes et faire resplendir à l'ombre de la Croix la beauté de la virginité et la beauté des noces chrétiennes. Il est nécessaire que les premières apparitions manifestent le triomphe du Fils de Dieu en ce premier combat; il est nécessaire, non d'une nécessité logique, mais de la nécessité supérieure qui est celle de l'art, de la poésie et de la sagesse, que les deux premières apparitions proclament le Seigneur ami de la pécheresse repentante et pain éternel des hommes; il est nécessaire que le Ressuscité se montre d'abord à Marie-Magdeleine et aux disciples d'Emmaüs dans le désert de désolation où ils sont.

Il apparaît d'abord à la femme, non peut-être à Marie, mais, si on prend la lettre des Évangiles, à Marie-Magdeleine. Il n'est guère possible de savoir plus précisément à

laquelle des deux saintes se montra d'abord le Sauveur. Notre cœur pourtant incline à croire que Jésus visita d'abord sa mère, et rares au cours des siècles furent ceux qui combattirent un sentiment pareil. Qu'aurait pu dire l'Évangile d'une apparition de Jésus à Marie, d'un échange d'une intimité incomparable auquel le silence était dû ? Ce n'est pas à la Vierge, d'ailleurs, de manifester la résurrection. Marie n'est pas apôtre. Elle est mieux que cela : elle est la reine des apôtres; elle est leur mère à tous; elle est celle qui garde toute chose dans son cœur.

Marie de Magdala est moins secrète. Elle qui a tant pleuré ses péchés aux pieds du Seigneur, tant pleuré au pied de la Croix, pleure aujourd'hui tout près du tombeau vide. Son âme est désolée. Rien ne reste de Jésus, pas même sa dépouille mortelle. Le monde n'est qu'un désert! Soudain le Seigneur est là, mystérieusement. Elle ne le reconnaît pas, tant qu'il ne l'a pas appelée par son nom. Alors, elle se jette à ses pieds, c'est là décidément sa place; elle s'en saisit. « Ne t'attache pas ainsi à Moi, mais — Je ne suis pas en effet remonté à mon Père — va vers mes frères et dis-leur : Je vais remonter à mon Père. » Marie-Magdeleine court annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur. » Elle est pour jamais celle que l'Église proclamera de génération en génération l'apôtre des apôtres. Elle devance tant d'autres femmes au passé lourd que la grâce toute-puissante du Christ triomphant fera brûler du zèle des âmes, à l'égard de Dieu amantes plus fidèles que les plus fidèles des épouses.

Marie de Magdala appartient au mystère nuptial, mais les disciples d'Emmaüs ont rapport au mystère du pain. Ils revenaient de Jérusalem, découragés par les événements tragiques de la Passion, foulant, eux aussi, une terre désertique et désolée, ne croyant pas aux racontars des femmes. Soudain le Seigneur est là, anonyme, mystérieux, marchant d'un même pas avec eux. Parole éternelle, il les nourrit de sa parole. Il leur prouve par Moïse et tous les prophètes qu'il fallait que le Christ souffrît avant d'entrer dans sa gloire. Leur cœur revit et s'enflamme. Mais Jésus n'est pas seulement Celui qui parle; il n'est pas seulement, en qualité

de Verbe, le pain délicieux des anges. Il nourrit aussi de sa chair déchirée les pèlerins de la terre. Selon la formule somptueuse de saint Thomas d'Aquin : « Le Verbe joint à la chair fait de sa chair unie au Verbe le pain véritable » des hommes. C'est pourquoi il est nécessaire que Jésus fasse mine de s'éloigner, que les disciples d'Emmaüs le retiennent à souper et qu'ils le reconnaissent à la fraction du pain. Alors ils courent à Jérusalem annoncer qu'ils ont vu le Seigneur. Mais, au delà de Marie-Magdeleine, il y a les âmes innombrables que Dieu veut pour épouses; au delà des disciples d'Emmaüs, des multitudes à nourrir. On leur répond donc : « Non seulement vous, mais Pierre, sur qui le Seigneur bâtit son Église, l'a vu. » Le cercle infernal de la solitude est brisé. Le désert va fleurir.

II

L'épreuve sur le pinacle du Hiéron

Jésus a vaincu la chair indomptée. Il lui faut vaincre le monde. Le monde qu'il maudit, ce n'est pas le bon monde, le monde en attente du ciel, celui que Dieu a toujours aimé, auquel le Père, de tout cœur, a donné son Fils unique, mais le monde hostile, irréductible, qui fait le jeu de Satan. Or — et ceci est capital en l'occurrence — ce monde maudit est le monde de la vanité ou vaine gloire. Son plus grand soin est de paraître, de briller, d'éblouir, de susciter l'admiration et d'occuper de lui la pensée des hommes.

Il est vain, c'est-à-dire creux, sans substance ni fondement solide. Il s'agit de briller, de se donner une façade, de faire de l'éclat à tout prix, de mener un train sans rapport avec ses ressources ou ses qualités véritables.

Ce monde est vain, c'est dire aussi occupé de ce qui est caduc, provisoire, superficiel. Les moindres pacotilles sont objet d'ostentation et dans l'applaudissement des foules la star l'emporte sur l'infirmière.

Ce monde est vain, ce qui signifie, en dernier lieu, sté-

rile, nourri d'une gloire qu'il va mendier auprès des hommes et qui ne remonte pas à Dieu. Or la gloire n'appartient en propre qu'à Dieu. Lui seul est l'Infini. Lui seul ne doit qu'à Lui seul sa richesse et la possède avec éclat. Lui seul glorifie les saints et les fait glorifier par son Église. A lui toute gloire doit faire retour. Le monde mauvais, le monde de la vanité, dérobe à Dieu sa gloire.

Il y a là une usurpation que Satan, à l'aube de la grande aventure messianique, invita Jésus à commettre. Il le conduisit à Jérusalem. Il le plaça sur le pinacle du Hiéron, c'est-à-dire à l'un des sommets du puissant édifice, et là, au centre même du culte, près de la demeure du Tout-Puissant où, selon l'enseignement constant de l'Écriture habitait la gloire de Yahvé, l'ange déchu fit l'impossible pour que Jésus se revêtit d'un éclat usurpé. Qu'Il fasse donc un signe, un prodige! Qu'Il accomplisse donc un geste ostentatoire, sensationnel, un geste fou capable d'émerveiller le monde et de jeter les foules dans la stupeur! « Si tu es fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : A ses anges il donnera pour toi des ordres : et sur leurs mains ils te porteront, de peur que tu ne heurtes ton pied à une pierre. » Quel beau spectacle, celui de Jésus se jetant d'un angle de l'enceinte dans la vallée du Cédron ou sautant du faîte d'une tour, tombant au milieu du peuple assemblé sur l'esplanade soutenu par la main invisible des anges. Mais Jésus n'est pas un magicien. Il ne veut pas des spectacles. Il refuse le signe qui le désignerait évidemment comme d'en haut. Il aura toujours horreur des signes qui dispenseraient les âmes superstitieuses et médiocres de la conversion intérieure et de la foi. Qui donc le convie à se jeter en bas? Satan lui-même, la première des créatures déchues, l'ange précipité des hauteurs où les mains du Créateur l'avaient établi. Mais Jésus n'est descendu du ciel que pour nous y faire monter avec lui et remettre un jour son esprit aux mains exaltantes du Père. Qu'il sorte vainqueur de l'attirance du gouffre, il y va de notre salut.

Entre lui et Satan le dialogue est serré. L'ange déchu qui vient d'être vaincu en un premier combat par une

parole de l'Écriture, avec cette vivacité, cette promptitude qui caractérisent les esprits, réplique en citant l'Écriture. Mais la citation, semble-t-il, est tronquée. Relisez vous-même ce que le Psaume 91 dit au juste, abrité sous les ailes divines :

> Yahvé mandera pour toi à ses anges de te garder *en toutes tes voies*. Sur leurs paumes ils te hausseront de peur qu'à la pierre ton pied ne heurte.

Les voies de Jésus ne sont pas celles de la gloire humaine. Sur les chemins de la vanité, nul ange ne cheminerait avec lui. Quant au Maudit, il peut bien suggérer la chute dans les abîmes d'une gloire vaine. Jésus, dont la grandeur d'âme n'est pas compromise à son contact, une nouvelle fois le repousse : *Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu* (Dt., 6, 16), comme l'ont tenté les enfants d'Israël lorsque, la gorge serrée par la soif, ils ont exigé un prodige et que l'eau jaillisse du rocher. C'était mettre Yahvé à l'épreuve, l'acculer, pourrait-on dire, au pied du mur : *Oui ou non*, clamaient les Hébreux à Moïse, *Yahvé est-il au milieu de nous?* (Ex., 17, 7). Cœurs ingrats! Jamais Yahvé n'a manqué à son peuple. Cent fois, mille plutôt, Il a marqué une sollicitude ineffable. Et voici qu'on exige des assurances hors de toute nécessité; on réclame des signes, comme si l'on devait jeter un doute sur la puissance, sur la sagesse, sur la bonté du Très-Haut. A l'ordinaire, il suffit d'obéir, d'observer la Loi de Yahvé, de penser à lui pour qu'il pense à nous. Le *Deutéronome* recommandait déjà cette voie de confiance et d'abandon :

> Vous ne mettrez pas Yahvé votre Dieu à l'épreuve, comme vous l'avez mis à l'épreuve à Massa. Vous garderez les commandements de Yahvé votre Dieu, ses instructions et ses lois qu'il vous a prescrites, et vous ferez ce qui est juste et bon aux yeux de Yahvé, afin d'être heureux... (Dt., 6, 16-18).

L'homme juste, l'âme religieuse qui ne met point en doute la grandeur de Dieu, n'a pour ainsi dire que faire

des miracles et plus encore du charlatanisme. Mais Satan, père d'une génération mauvaise et adultère, réclame un signe, et aucun signe ne lui sera donné, si ce n'est le signe du prophète Jonas (Mt., 12, 39), le prodige écrasant de la mort et de la résurrection du Seigneur.

Une deuxième fois vaincu, Satan doit se retirer; mais ce n'est que pour un moment. Il reparaît plus tard sur un autre pinacle, au faîte même du temple cosmique, près de la croix, et le monde mauvais, le monde de la vanité, est là, son instrument, bien dans sa main, pour éprouver le Crucifié. Ceux qui passaient l'insultaient en branlant la tête, disant : « Si tu es Fils de Dieu, alors, descends de la croix », et les grands prêtres aussi disaient en se moquant, avec les scribes et les anciens : « Qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui. » Le signe! Ils demandent le signe, un prodige prouvant à l'évidence que Jésus est venu d'en haut. La suggestion va si loin, elle dépasse tant ceux-là même qui la font qu'à n'en pas douter, derrière cette foule, invisible, l'Adversaire est là. Que Jésus se détache donc de la croix, qu'il descende au milieu de la foule, forçant l'admiration de ses bourreaux et satisfaisant la curiosité du public! Mais le corps du Sauveur est le temple unique et éternel; en lui habite la gloire de Yahvé, la gloire du Père. Jésus n'usurpera pas cette gloire. Jésus ne se détachera pas de la croix. Il restera cloué trois heures. Il est vainqueur du monde par ses plaies.

Et c'est là, croyons-nous, ce qui jette sur le deuxième groupe d'apparitions — celles faites à Jérusalem en faveur des douze — une lumière éblouissante. Les disciples sont terrés dans la chambre haute, portes closes, par peur des Juifs. Jésus alors se manifeste. Il les salue : « Paix à vous. » Il leur reproche leur incertitude et leur lenteur. Il se fait surtout reconnaître à la trace des clous qui l'ont maintenu rivé à la croix. Il leur montre les plaies de ses pieds et de ses mains et son côté ouvert et commande à Thomas d'y porter les mains. Il nous semble l'entendre dire : « Vous n'avez pas la foi qui est victorieuse du monde. Son éclat vous effraye. Mais pourquoi redouter ce qui est vain et sans consistance?

Voyez donc mes plaies. Ce sont les plaies du martyr persécuté par le monde. Les cicatrices en sont glorieuses. La vraie gloire n'est pas de se détacher de la croix par un prodige. La vraie gloire est d'être blessé soi-même en allant panser les plaies de ce monde : les plaies du corps, les plaies sociales, les plaies de l'âme... Recevez donc l'Esprit-Saint et partez dans le monde guérir les blessures du péché. »

III

L'épreuve sur la montagne

En souffrant dans sa chair, Jésus a mené bataille contre la chair pécheresse; par ses plaies, en un deuxième combat, il a vaincu le monde. Il lui faut maintenant lutter, seul à seul, contre Satan lui-même. C'est l'esprit d'orgueil; c'est l'ange révolté : il a préféré et il ne cesse de préférer son malheur à l'humiliation qu'il aurait à recevoir de l'amour et de la main d'un Autre un bonheur gratuit qui ne lui serait pas dû. En ce cœur démoniaque habite un vouloir impérieux : être le premier, prendre la place de Dieu, se faire adorer des créatures. Il est aisé de le comprendre, les suivantes de l'orgueil sont l'ambition et l'avarice, celle-ci du moins quand elle va jusqu'au bout d'elle-même. L'orgueilleux nourrit un espoir insensé d'excellence, de dépassement de lui-même et il en vient à poursuivre cette exaltation par la recherche ambitieuse des honneurs et dans la possession exaltante des biens de ce monde lui donnant maîtrise de l'univers et l'illusion d'une toute-puissance. Or l'Évangile nous force à reconnaître cette psychologie très précise comme l'inspiratrice de la troisième et dernière démarche de Satan.

Il conduit Jésus sur une montagne très élevée, qui est le symbole même de l'exaltation, et il tente de faire monter dans l'esprit du Christ, progressivement, toutes les folies de l'orgueil. Par un prestige démoniaque dont le jeu nous échappe, voici bientôt sous les yeux de Jésus, si petit en son

humilité parmi les escarpements, si faible auprès du pur Esprit, tous les royaumes de la terre et les honneurs qu'ils promettent. Vision grandiose, féerique! De tous ces royaumes, Satan, en un discours mensonger, se prévaut de disposer à son gré. Il les offre à Jésus avec l'exercice d'une domination ensorcelante, au prix d'un geste si facile : qu'il se prosterne devant lui, Satan, et qu'il l'adore. Tout comme s'il disait : fais de moi ton idole et nie Dieu. Quelle indignation, quel bondissement dans l'âme de Jésus! Accorder à une créature, fût-ce au premier des Esprits, le geste propre à révérer la grandeur du Père, aller peut-être jusqu'à s'adorer soi-même, rien qui fasse plus horreur à la petitesse et à la soumission du Verbe incarné : *Retire-toi, Satan! car il est écrit : C'est devant le Seigneur ton Dieu que tu te prosterneras; c'est à lui seul que tu rendras un culte!*

Satan s'éloigne, attendant une heure plus propice, celle de conduire Jésus sur une autre montagne : la montagne du Calvaire. Ce qu'il suggère alors au Sauveur, ce n'est plus d'adorer une créature ni de se prosterner aux pieds des esprits mauvais, mais de nier sa propre divinité, autant dire de nier Dieu. Écoutez le Prince des Enfers parler dans les voix discordantes du Sanhédrin, par la bouche des princes du peuple : « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. » Et la voix de Jésus s'élève, sereine et majestueuse. Il revendique à son bénéfice l'adoration qui n'est due qu'au Très-Haut. Il est issu du Père. Il reviendra portant le beau titre de « Fils de l'Homme » qui marque son origine éternelle, sa préexistence en Dieu, et soutenu par la nuée qui, tout au long de l'histoire, accompagna les théophanies et les interventions divines. Jésus est condamné sur de telles prétentions. Il se dit Fils de Dieu et il en meurt. Mais en même temps qu'il exige une adoration qui n'est due qu'à lui, non à Satan, dans le même moment, en vue de témoigner que cette adoration ne lui appartient pas à raison de sa seule humanité et que toute créature, en présence du Tout-Puissant, n'est que néant, il consent à la plus vile des morts, il entre dans des abaissements inouïs, il ne veut pas d'autre exaltation

sur la montagne du Calvaire que l'exaltation de la Croix.

La volonté foncière de Satan est de prendre la place de Dieu et d'être le premier. Jésus écrase l'ange déchu lorsque lui-même meurt dans l'affirmation de sa propre prééminence et de celle de son Père sur toute créature. Ne soyez pas surpris que les deux dernières manifestations du Ressuscité, les apparitions de Galilée, regardent, l'une et l'autre, la primauté.

La première a lieu sur les bords du lac de Tibériade. Pierre et ses compagnons ont pêché en vain toute une nuit et, au petit matin, du rivage, Jésus fait réaliser une pêche miraculeuse à ces hommes qui vont être, à travers le monde entier, les prédicateurs de la bonne nouvelle et des pêcheurs d'âmes. Puis, au cours d'un dialogue inoubliable, il investit Pierre de la charge de paître tout le troupeau et d'une prééminence authentique sur l'Église universelle. A Jésus, Satan avait offert tous les royaumes du monde au prix d'un prosternement. A Pierre, Jésus remet son Royaume sous le couvert d'une triple protestation d'amour après le triple reniement.

La seconde apparition de Galilée, la dernière de toutes, est plus grandiose encore. Car il s'agit cette fois de la primauté de Jésus. Il convoque ses disciples sur une montagne qui est une réponse à la montagne de la tentation et à la montagne du Calvaire et qui parle des grandeurs et des perfections du Ressuscité. Ayant aperçu le Seigneur, les disciples l'adorent, c'est-à-dire lui accordent le geste qu'il a lui-même refusé à Satan. Ils sont comme anéantis en sa présence. Mais lui s'approche :

> Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur enseignant à pratiquer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous en tout temps, jusqu'à la consommation du siècle.

Qui parle ainsi ? Nul autre que le Fils de Dieu. Il jouit,

jusque dans son humanité saisie par la Personne du Verbe, d'une toute-puissance incontestable, autant dire d'un attribut divin incommunicable à une pure créature. Il est sûr de la pérennité de son œuvre. Il étend à l'action de ses disciples l'efficacité de sa propre victoire. Il est à jamais vainqueur.

Chrétiens, entrons dans cette victoire. Le Seigneur nous fait triompher de la chair pécheresse; il modère en nous la saveur des nourritures terrestres en nous donnant de manger le pain de sa parole et le pain de son corps déchiré! Qu'ils sont loin les désordres des sens quand le Sauveur nous appelle à lui et nous aussi, comme Marie-Magdeleine, par notre nom. Le monde et ses fausses clartés est jeté sous vos pieds, non par l'effet de votre diplomatie et de vos ruses, mais chaque fois que pour avoir secouru les blessures du monde vous en restez blessés vous-mêmes. Satan est écrasé enfin quand, dans nos vies, il n'y a plus d'idoles, pas même l'idole de notre personne orgueilleuse, quand les humiliations quotidiennes sont les petits cailloux qui font chanter la grande rivière de notre vie intérieure et qui nous aident à proclamer sans cesse que Dieu seul, en définitive, est grand. Et voici qu'au milieu des ombres de la mort qui nous enveloppent provisoirement lèvent les germes d'une vie triomphante et éternelle.

J.-A. Robilliard, O. P.

LE TEMPS DE LA TENTATION

Les grandes crises de la vie de l'Église ont leur retentissement au centre même de notre vie spirituelle. Elles sont pour nous non seulement une souffrance, mais une tentation, une exigence de progrès, une épreuve de notre foi.

Épreuve qui révèle le secret des cœurs. Épreuve dans laquelle les meilleurs doivent être encore purifiés. Épreuve qui est un appel au dépassement.

Mais le temps — le temps de notre vie et le temps de l'Église —, n'est-ce pas le temps de la tentation ? Pour elle et pour nous, ce sont encore les jours du désert et la nuit de l'agonie et l'heure de la Croix.

Cependant, nous le savons, pour elle et pour nous, l'épreuve est toujours un passage. Il faut laisser encore une fois le passé que nous avons fait pour entrer dans l'avenir que Dieu nous donne. Il faut laisser nos rêves pour entrer dans le dessein de Dieu. Il faut mourir encore une fois avec le Christ pour revivre avec lui.

Car c'est Pâques aujourd'hui pour l'Église et l'heure de sa souffrance est l'aurore de sa glorification.

Ce sera Pâques aussi bientôt pour nous car c'est en participant aux épreuves de l'Église que nous avons accès à la joie du Christ. C'est en elle et par elle que nous entrons dans le Mystère pascal.

Découragement.

Avec l'Église, nous sommes dans l'épreuve. Mieux que jamais aujourd'hui nous mesurons l'énorme difficulté de l'œuvre entreprise. Évangéliser le monde ! Ce ne sera jamais fini. Hélas! C'est à peine commencé. Le monde est là, devant nous, dans un paganisme renouvelé. Et le pire, c'est qu'il nous semble que nous sommes comme impuissant à l'atteindre...

La première de nos tentations aujourd'hui est certainement une tentation de découragement. Comment annoncer l'Évangile à ce monde qui nous entoure? La langue que nous parlons, et non seulement les mots, mais les rites, les gestes, les attitudes, les mentalités, sont pour lui une langue étrangère. Tout cela qui parlait à l'esprit, à l'imagination et au cœur, est devenu message indéchiffrable. « Je constate un fait, écrit le cardinal Suhard : l'ensemble de nos populations ne pense plus chrétien, il y a entre elles et la communauté chrétienne un abîme, qui fait que, pour les atteindre, il faut sortir de chez nous et aller chez elles[1]. » Sortir de chez nous, ce n'est pas seulement changer de maison et de quartier, c'est quitter tout un monde d'habitudes et d'attitudes extérieures et intérieures, sociales et personnelles, pour naître dans un monde nouveau, partager sa condition, ses aspirations, sa vie — pour en être. Faute de cela, on se heurte au mur. Peut-être travaille-t-on pour l'Église, mais à côté de ce monde nouveau. Un jour, on se heurte au mur. On sent, on voit, on sait qu'au delà de ceux qui sont encore capables de rentrer dans la vie sociale de l'Église, dans ses mœurs et dans ses rites, un monde nouveau, qui est le monde du travail, reste sans le Christ, parce qu'on ne l'a pas atteint au cœur. Faute de voir, de savoir, d'imaginer enfin ce qu'il faut faire pour l'atteindre, plus d'un, clerc ou laïc, éprouve un jour le sentiment de son

1. *Carnets* du cardinal Suhard, p. 30.

impuissance et la tentation d'une sorte de désillusion sur les possibilités de l'Église en face du monde moderne.

Cette tentation peut aboutir à une rupture. Si on désespère de faire quelque chose avec l'Église, on risque de chercher à faire quelque chose à côté d'elle. Elle peut déboucher aussi sur une sorte de résignation un peu passive, qui est une forme secrète du désespoir : on travaille dans l'Église, sans croire vraiment au succès de l'Église. On ne croit plus au salut du monde. La foi au salut apparaît comme une illusion de jeunesse. Ce n'est plus l'union à l'Église qui est menacée, mais l'amour de l'Église, la joie dans l'adhésion et la confiance en ses chefs. Comment sauver ? Faute d'une vision claire de ce qu'il faut faire, que de vies retombent, que d'énergies inemployées, que de gens découragés d'avance, que de possibilités non utilisées, que d'occasions manquées! Qui dirait ce que la foi au salut du monde, au salut de l'humanité, pourrait faire surgir de générosité et d'héroïsme dans la jeunesse ?

Rendre la foi en l'Église, rendre cette certitude que son œuvre est en train de sauver le monde, ce monde que nous aimons, montrer dans la foi comment elle agit, elle opère, elle œuvre, elle progresse, pour sauver l'humanité; comment cela est en train de se faire au prix de tous nos efforts et de toutes nos vies donnés au Christ — rien n'est plus urgent. C'est cet appel qu'il faut faire entendre, pour susciter les courages, pour entraîner l'adhésion et le don, dans la joie et l'espérance.

Évasion.

C'est notre foi dans la force de l'Église, dans la vitalité de l'Église, dans la nécessité de l'Église pour le monde moderne, dans sa capacité de l'atteindre et de le transformer, qui réveille en nous le sens apostolique. C'est parce que nous avons cru que nous avons commencé à parler. Mais il ne s'agit pas seulement de paroles; il faut annoncer l'Évangile par toute sa vie. Il n'y a pas de parole adaptée si ce n'est par l'Incarnation du Verbe. Il faut entrer dans

ce monde, si éloigné qu'il soit. Il faut vivre dedans, et non pas seulement par une sorte de déplacement local, en changeant de quartier et de logement, mais par un dépaysement psychologique, en changeant de mentalité et de coutumes. C'est cela le plus difficile. Pour atteindre ceux que nous cherchons, il faut être l'un d'eux, membre de la cité et du quartier, en solidarité de destin avec les aspirations d'un monde qui se fait : tout à tous, pour les donner tous à Jésus-Christ. Il faut entrer enfin, et non par fiction, verbalement, non par des discours et des protestations de sympathie, mais de cœur et en actes, au prix de toute sa vie, dans les aspirations du monde qui travaille vers la justice et la paix.

Cependant, dans cette démarche, qui est l'essentiel de la démarche missionnaire, une nouvelle tentation nous guette : c'est d'entrer si totalement dans le monde qu'on y soit absorbé, c'est d'épouser si parfaitement ses aspirations qu'on y soit limité, c'est de vivre si parfaitement de ses réactions qu'on s'interdise de les dépasser. C'est d'être non seulement dans le monde, mais du monde. C'est, pour finir, de chercher uniquement, ou du moins principalement, les biens de ce monde; c'est que le centre d'intérêt, le désir du cœur, l'élan de l'action, le sens de la vie, se situent au niveau d'un ordre temporel meilleur à instaurer, plutôt que du Royaume des cieux à annoncer. Alors, l'apôtre du Christ est devenu un militant de la justice sociale, de la promotion ouvrière ou de la paix internationale. Parce que ces biens sont les plus hauts que l'on puisse désirer sur terre, parce qu'ils réclament le don total de soi-même, parce qu'ils posent devant l'action le projet d'un monde meilleur, ils peuvent fournir une sorte de décalque terrestre du Royaume des cieux.

Il reste que si l'apôtre ne poursuit plus que cela, s'il entre totalement dans l'élan du monde vers la construction d'un ordre meilleur, il n'apporte plus cette exigence de dépassement qui est l'essentiel du message évangélique. Il apporte peut-être un projet de salut, mais c'est le salut de l'homme par l'homme et non celui du monde pécheur par

le Christ Jésus. Il a perdu le sens de son message. Il a laissé ce qu'il y a de déconcertant et de mystérieux dans l'Évangile. Il s'est affadi. Il n'annonce plus le Christ, il a évacué la Croix, il n'annonce plus que l'homme et les éléments du monde. Il a perdu le sens de l'Incarnation ; car s'il est homme parmi les hommes, il ne leur apporte plus la présence de Dieu parmi eux.

Dès lors, il ne peut plus s'entendre avec l'Église. Il ne peut plus l'entendre. Ils ne se comprennent plus. La mission même de l'Église, son but et son ordre de marche est d'annoncer les biens invisibles que Dieu réserve à ceux qu'il aime; c'est de donner la vie divine, c'est de proclamer le salut de l'homme par Dieu. L'Église ne peut entrer de plein cœur dans la construction d'un ordre humain qui suffirait au bonheur des hommes : elle sait que c'est un mythe, un mirage qui égare, une illusion qui conduit au désespoir. Elle annonce le seul bonheur qui puisse combler le cœur de l'homme et qui dépasse tout le terrestre. Nier cela, ce serait, pour elle, se renier elle-même.

C'est pourquoi elle ne reconnaîtra jamais comme apostolat l'action du militant qui ne vise qu'à un ordre humain et à une justice sans la grâce. Serait-ce le sort tragique du militant des temps modernes d'être incompris par l'Église pour laquelle il travaille ? Telle est plutôt l'épreuve décisive qui l'accule à une option surnaturelle. C'est ici qu'il rencontre la Croix. C'est ici qu'il doit choisir et savoir s'il veut faire œuvre humaine ou accomplir le dessein de Dieu, dans le mystère de l'Église. Ce n'est qu'une vue de foi et un acte d'espérance qui peuvent maintenir dans l'Église celui qui veut agir sur le destin du monde.

Comment donc trouver sa voie, cette voie étroite qui conduit à la vie ? N'y a-t-il que ces deux attitudes possibles : rester dans l'Église telle qu'elle est, ne pas se poser de problèmes et constater avec résignation, ou avec désespoir, sa séparation des grands courants de vie du monde qui travaille — ou bien passer au monde, entrer avec enthousiasme dans son évolution constructrice et se séparer progressivement de l'Église et de ses desseins surnaturels ?

Trahison.

Il faut être dans le monde sans être du monde. Telle est bien la consigne difficile que le Christ a laissée à ses apôtres. Il ne faut jamais lâcher aucun des deux termes dont l'union constitue le mystère d'Incarnation : pleinement homme, sans tricherie, et pleinement de Dieu, sans défaillance. Immanent et transcendant, tout le divin dans tout l'humain. C'est cette transcendance même du divin qui permet l'immanence. C'est parce que c'est une vie divine, que le Christ est venu apporter, qu'elle peut pénétrer sans les déformer toutes les mentalités et toutes les civilisations humaines.

Mais c'est ici que nous guette la dernière et la plus subtile, la plus actuelle et la plus répandue des tentations contre l'Église.

Oui, il faut apporter à ce monde qui se fait la redécouverte de Dieu. Il faut faire pénétrer les exigences de vie divine et les appels d'amour divin dans toutes les réalités humaines. Mais précisément pour maintenir ce caractère pleinement divin du message à apporter, ne faut-il pas le désolidariser de l'Église qui, dans sa longue carrière historique, s'est trouvée comme marquée et imprégnée de mentalité humaine, d'expressions périmées, d'institutions discutables ? Revenir au pur divin ou, si l'on veut, au pur Évangile : tentation d'évangélisme.

On voit ainsi fleurir actuellement un pullulement invraisemblable de sectes diverses qui captent à leur profit le besoin profond de vie religieuse d'une humanité privée de Dieu. La pureté même de leur élan vers Dieu prétend s'appuyer sur leur refus d'une Église contaminée par ses connivences avec le monde. Ceux qui n'ont encore rien fait ont beau jeu à se présenter les mains nettes. Ils sont purs, car ils n'ont pas d'histoire. Cette exigence de pureté est un argument séduisant quand il s'agit d'un renouveau religieux. Il s'agit ici, non pas de supprimer l'Église en renonçant aux aspirations religieuses de l'homme, mais de

faire mieux qu'elle dans son ordre propre, qui est celui de la religion, de la supplanter en la dépassant, de la remplacer en prétendant la servir, de capter par fraude ce qui lui revient, en un mot, de la trahir. Cette tentation peut surprendre aussi des chrétiens, des militants, voire des prêtres : non pas quitter l'Église, pour adhérer à une secte nouvelle, ce qui peut se trouver, mais au sein de l'Église se comporter comme si l'évangélisation du monde devait se faire en lui portant les biens de l'Église ... mais en dehors de ses structures. Le différend entre le monde moderne et l'Église doit se régler aux dépens de celle-ci. Ce sont toujours ses coutumes et ses lois, ses attitudes et ses structures mêmes, qui doivent céder devant les exigences de l'adaptation. Les gestes de l'Église et son langage, sa liturgie et ses sacrements n'étant plus compris de la plupart, il faut en arriver à rêver d'une religion, d'une vie de grâce et de prière ... qui se passe de tout cela : religion du cœur, prière spontanée, vie avec le Christ, sans liturgie commune, sans exigences sacramentelles. Du moins, comme le rite et le langage sont dans la nature même de l'homme, faudra-t-il tout retrouver, tout réinventer, à partir des exigences de l'homme concret, de tel milieu et de telle époque. L'obéissance à la hiérarchie, la soumission aux lois apparaissent impossibles dans une telle attitude. Et ce que celle-ci comporte de valable risque de dissimuler à quel point elle compromet l'essence même de l'Église.

C'est évident, en effet. Ne plus croire que l'Église catholique est capable de porter le message du Christ et la vie divine aux oreilles et au cœur du monde moderne, c'est ne plus croire en elle. Il ne faut pas se le dissimuler : tel est bien le sens profond des difficultés que nous rencontrons, c'est une crise de notre foi dans l'Église.

Il est relativement facile de démasquer des erreurs, plus difficile de définir la vérité. S'il ne faut ni rester dans l'Église telle qu'elle est, en nous désespérant devant le mur qui la sépare du monde du travail, ni passer au monde en laissant l'Église, ni adapter une vie religieuse en dehors des structures d'Église — que faire ?

Il n'est pas inutile de remarquer d'abord que ce qui fait l'erreur de ces positions, c'est ce qu'elles ont d'excessif. Leur hérésie, c'est d'être séparées. Leur attrait, ce qui les rend plus ou moins tentantes, c'est qu'elles possèdent une part de vérité. Il faut donc déjà réunir à l'unité de la vérité catholique ce qui se trouve de juste en chacune de ces positions concrètes.

Il est vrai qu'il faut garder les structures de l'Église : c'est en elles et par elles qu'il faut pénétrer le monde. Il est vrai qu'il faut, une fois de plus, s'avancer d'un élan missionnaire pour pénétrer dans ce monde nouveau. Il est vrai enfin que, tout en gardant les structures de l'Église, il faut veiller à ce que sa vie s'adapte, comme toujours au cours des siècles, aux exigences d'une évangélisation qui impose, une fois de plus, une traduction de l'Évangile. Pour cela il faut avoir foi dans l'Église, en sa vitalité, en sa mission divine. L'Église a un message nécessaire au monde, elle est capable encore de le porter. Il faut avoir foi aussi en l'homme lui-même, créature de Dieu, capable de Dieu, ouvert à la vie de Dieu, dans toutes les périodes de son histoire, dans tous les états de la civilisation. Il faut entrer avec confiance dans la vie du monde et dans le courant de l'histoire, étant assurés que répondre à leurs requêtes les plus profondes, c'est les conduire à l'Église. Il faut avoir foi dans l'Église, avec l'assurance que ses structures sont assez larges, sa vitalité assez riche pour assimiler dans le Christ toutes les ressources du monde et les richesses de l'histoire. D'où « la nécessité, dans l'Église, d'un double consentement : celui, radicalement nécessaire, de la vie à s'insérer dans la structure, sans quoi on aurait couru en vain et la vie ne serait pas la vie de l'Église; celui de la structure à accueillir les requêtes et les accroissements de la vie, sans quoi, ferme sur ses bases, on ne courrait pas du tout, et l'Église, fidèle à sa constitution radicale, manquerait à remplir sa mission[2] ».

2. Congar, *Jalons pour une théologie du laïcat*, Paris, 1953, p. 310.

Doute.

Avouons simplement que cette solution, à l'état d'épure, est loin d'avoir résolu toutes les difficultés de ceux qui bâtissent... et que l'indication du chemin sur une carte ne suffit pas toujours pour que l'on retrouve ce chemin dans la forêt.

Il est facile de penser à cette coadaptation des structures de l'Église avec la vie du monde moderne... mais combien plus difficile de la réaliser. Savoir chaque jour adapter et se soumettre, se soumettre et avancer, c'est un mystère d'obéissance dont le poids pèse sur tous ceux qui travaillent. Que de fois, tenant ainsi fermement tout ce qui est de l'Église et de ses traditions et tendant la main à tout ce monde qui nous échappe et que nous ne pouvons lâcher, nous avons senti l'écartèlement douloureux de la Croix. Telle est la situation de l'apôtre. La tentation, c'est de lâcher l'un ou l'autre des extrêmes qu'il faut joindre, c'est de quitter la Croix. Cependant, ici plus que partout ailleurs, vaut la parole de saint Jean : *Celui qui fait la vérité vient à la lumière.* C'est en acceptant cette situation douloureuse, cette tension entre le monde dans lequel nous vivons et l'Église dont nous sommes qui se séparent dans l'histoire et s'unissent en notre cœur, que nous pourrons saisir en le vivant le mystère de l'Église.

Malgré tout, cela serait encore peu de chose si nous n'éprouvions le sentiment que, même alors que nous souffrons pour eux, ces hommes vont peut-être se perdre. Le théologien éprouve une sorte de satisfaction intellectuelle quand il a vu dans quel sens il faut chercher la solution du problème d'Église. Comme homme, comme apôtre, nous éprouvons une angoisse constante à sentir que les solutions trouvées demandent des délais énormes pour se réaliser, que ce que l'on voit nécessaire, il faut des générations pour commencer à le faire. Il a fallu deux ou trois générations de misère ouvrière pour que nous sentions dans notre chair

et dans notre cœur cette rupture tragique avec le monde du travail. Combien en faudra-t-il encore pour que cette conscience passe en des actes, pour que les plans passent en construction ? Quand nous commencerons à faire quelque chose, n'arriverons-nous pas trop tard, avec deux générations de retard, devant un monde nouveau qui se sera fait sans nous ? A chaque jour qui s'écoule, ce sont des vies qui s'achèvent et qui n'auront pas connu la lumière; ce sont des hommes qui meurent et auxquels nous n'aurons pas montré dans l'Église le vrai visage du Christ; ce sont des générations humaines, des générations de travailleurs qui s'en vont, toutes proches et en même temps si loin de nous, sans que nous ayons pu leur faire passer le message qui sauve à travers cette épaisseur de méprises et d'erreurs qui étouffent le son de notre voix. Faut-il se résigner à cela ? faut-il accepter d'avoir perdu tant de temps ? Y a-t-il dans le plan de Dieu des générations sacrifiées ?

Le Progrès dans la foi.

Ces questions qui nous étreignent nous forcent à nous situer enfin sur le vrai plan, qui est le plan universel, général et catholique, du dessein de Dieu sur le monde.

La meilleure manière de ne rien comprendre, de vivre dans le doute et d'aboutir au désespoir, c'est de tout voir en fonction de nous seuls, de nous séparer, de nous voir à part, en dehors de l'ensemble, et de penser que le destin de l'Église se réduit à notre difficulté particulière et que notre impuissance est le signe de la sienne. La seule manière de nous comprendre, de comprendre notre œuvre et celle de notre génération, c'est de nous voir dans l'ensemble, de voir notre temps dans l'ensemble des temps et nos difficultés particulières dans le grand dessein de Dieu. Il ne faut pas minimiser la difficulté : il faut l'élargir aux proportions du monde et ramener notre cas au mystère de l'Église. « Au lieu de la confondre plus ou moins avec nous,

appliquons-nous, au contraire, sans en attendre de triomphe personnel, à nous confondre avec l'Église[3]. »

Car, au fond, c'est là qu'il faut en arriver : le grand scandale, ce n'est pas seulement le divorce entre l'Église et le monde moderne, c'est tout simplement, à travers tous les siècles, l'opposition de l'Église et du monde. Le grand scandale, ce n'est pas seulement la faiblesse et comme l'impuissance de l'Église en face du monde contemporain, c'est la faiblesse, la petitesse dérisoire du dessein de Dieu en face de l'histoire du monde, c'est la disproportion de l'histoire sainte en face de l'histoire tout court, c'est le mystère de l'Incarnation continué dans l'Église.

Car, pour finir, c'est cela à quoi il faut bien penser : c'est qu'il y a des dizaines de milliers d'années qu'il y a des hommes sur la terre et que l'histoire sainte, d'Abraham à Pie XII, ne compte guère plus de quatre mille ans. C'est qu'il y a des centaines de milliards d'hommes qui ont vécu, qui ont souffert et qui sont morts, qui vivent encore, qui souffrent et qui meurent, sans avoir entendu parler du Christ; et pas un, parmi eux, qui nous laisse indifférents, pas un pour lequel nous n'aurions versé notre sang, pas un, nous le croyons, pour lequel Dieu même n'a voulu verser son sang.

Telle est notre foi. Cet incident minuscule aux yeux de l'histoire, cet incident dont les historiens du temps ont à peine parlé en marge de l'histoire, ce remous de quelques juifs autour d'un prophète qui s'appelait Jésus et qu'ils ont crucifié, là est le centre de l'histoire du monde, et cette mort concerne personnellement tous les hommes. Cette histoire sainte, cette histoire du minuscule peuple juif, pendant deux mille ans avant Jésus, et cette histoire de son Église pendant deux mille ans après, concerne l'histoire même du monde et livre au monde la clé de son destin.

La grande tentation, le rationalisme latent de toutes nos difficultés et de tous nos découragements, c'est de ne voir que ce que nous faisons et non pas ce que Dieu fait. C'est

3. De Lubac, *Méditation sur l'Église*, p. 217.

que ce que nous faisons nous cache ce que Dieu fait. C'est un manque de foi. C'est une vue courte, étroite, mesquine de notre action et de celle de l'Église, au niveau de ce qu'on en connaît humainement et de ce que l'on peut en savoir par l'expérience et l'histoire : vue décourageante. Comme cette Église est petite pour le grand dessein qu'elle poursuit! Est-elle capable seulement d'étreindre l'humanité qu'elle veut soulever? Ne nous sommes-nous pas trompé, en lui confiant notre vie, pour accomplir notre désir intime de salut du monde?

Il n'est qu'une issue, c'est la foi : foi en l'Église et foi en notre vocation dans l'Église. L'œuvre de l'Église n'est pas une entreprise quelconque, dont nous puissions juger par ses proportions humaines : c'est un dessein de Dieu, c'est le dessein de Dieu sur le monde. Notre action, notre vie, notre être, nous ne pouvons les comprendre et en saisir le sens et la portée catholique qu'en les voyant pour toujours dans le Mystère de l'Église.

Louis Lochet.

DÉCHIRURE SECRÈTE

A quoi bon le nier ? A quoi bon le taire ? A quoi bon se le cacher à soi-même ? Nombre de chrétiens sont inquiets. Lorsque des peuples entiers affirment qu'ils n'ont que faire du ciel et sauront bien se donner le bonheur, à l'heure où montent les hurlements de l'orgueil et du désespoir, le navire de l'Église, le seul qui pût tenir sur ces flots déchaînés, se saborde. Telle est du moins l'apparence, telle la pierre de scandale contre laquelle beaucoup de cœurs heurtent et se brisent.

Une émotion intense, une émotion inattendue se fait jour, débordant nos frontières. Quoi de plus naturel ? Une zone profonde de l'âme chrétienne a été touchée. La peur est venue, trop vite assurément, que s'effaçât de notre sol ce que Jésus a montré comme étant le grand signe messianique : l'évangélisation des pauvres. Quand Jean le Baptiste lui faisait demander : « Es-tu celui qui vient ? », le Seigneur livrait à Jean les preuves indubitables de l'avènement du Royaume : *Les aveugles voient clair et les boiteux marchent; les lépreux sont purifiés et les sourds entendent; et les morts ressuscitent; et les pauvres sont évangélisés.* Le Seigneur n'aime point le spectacle. Les prodiges ont cessé; le miracle n'est plus commun. Mais Jésus a laissé dans son Église, comme signe de la présence du Royaume, que l'Évangile soit annoncé aux pauvres. Cette masse de déshérités ignorante des chemins de lumière que personne ne lui a montrés, tant de ressources inemployées, tant de bonnes volontés sans objet, tout cela nie l'avènement du

Royaume de Dieu. Il est bon que des âmes chrétiennes le ressentent vivement, qu'elles ne s'inclinent qu'avec douleur devant des décisions apparemment rigoureuses, qu'elles supplient l'Esprit de Dieu de susciter des apôtres au cœur inventif et les demandent au ciel par leurs prières et leurs larmes.

La souffrance peut être baptisée; l'amour s'en nourrit. Le plus grave est l'inquiétude qui est l'œuvre, elle, de Satan. Or des chrétiens en viennent à ne plus reconnaître le visage de l'Église; ils ne parlent plus de leur mère avec l'allégresse dont les enfants parlent de la maison de famille; dans la communauté chrétienne, ils ne se sentent plus comme des fils, mais comme des étrangers. En leurs cœurs, une fissure secrète s'est produite qui, chaque jour, gagne et s'élargit.

On dira que la faute leur en revient, que jamais l'Église n'est apparue aussi grande qu'aujourd'hui, jusque dans l'obéissance héroïque des meilleurs de ses fils, et c'est là une considération de poids. L'obéissance est le témoignage par excellence d'une foi vive. La nature entière déjà obéit au Créateur, le feu et la neige, la grêle et les vents impétueux. Mais au peuple de Dieu revient d'écouter librement, consciemment, ce Dieu qui l'instruit et qui guide sa marche par la voix des chefs légitimes. Seuls ont pu obéir en des circonstances difficiles, dans l'évidence de ce qu'ils abandonnaient, ceux qui ont entendu, au travers des ordres qui les crucifiaient, les échos de la voix de Dieu. Il serait mieux de dire : de la voix du Christ; car le Maître a groupé autour de lui des disciples. Il a instauré le Royaume, autant dire une façon nouvelle, dans une douceur inégalée, de commander et d'obéir. L'obéissance est soumission de la volonté, en tant, précisément, que cette soumission est *due* au supérieur légitime. Lorsque ce supérieur est un prélat, quels que soient sa valeur personnelle, ses vertus ou ses vices, ses obscurités ou ses lumières, il est, en exerçant ses fonctions légitimes, plus que tout autre chef, le sacrement du Christ, il est Jésus formant ses disciples et le geste de l'obéissance se revêt, en ce cas, de la plus haute signification. Le croyant n'a qu'un problème : est-ce vraiment Dieu

qui me parle? L'homme qui obéit n'a qu'un problème : ce chef qui me commande est-il bien le représentant du Christ? Lui demander ensuite ses raisons, c'est ne rien comprendre à la folie de l'obéissance, bien qu'il ne soit pas interdit, quand un ordre est donné, de solliciter humblement des lumières en vue de l'accomplir avec plus de perfection, plus d'intelligence et plus de liberté.

Ajoutons que, si l'on ne saurait trop exalter l'obéissance, on ne saurait trop par ailleurs respecter le secret des consciences. Des attitudes d'insubordination peuvent avoir beaucoup d'excuses. Les motifs qui les dictent, inavouables ou sublimes, Dieu seul les connaît parfaitement et nul autre que lui n'en est juge.

Il faut, en effet, dépasser les apparences. L'obéissance est une vertu morale entraînant un comportement extérieur. Elle n'est pas plus qu'une vertu morale et l'unité de l'Église ne se joue pas en dernière instance sur une question de soumission ou d'insoumission. Certes, grave est le gouvernement d'un groupe, grave la loi qu'il se donne et le respect que chacun doit avoir de cette loi. Mais ce qui noue dans une communauté les liens, ce qui fait par surcroît le ressort de l'obéissance, c'est qu'on ait un même sentiment. Saint Paul enjoignait à ses frères d'avoir *une même pensée, un même amour, un même jugement* (ou sens) (Phil., 2, 2). Se rejoindre dans l'appréciation d'une même vérité fait l'unité la plus profonde de l'Église. Être en discussion sur des problèmes techniques ou des sciences abstraites importe peu à l'amitié. Mais ne pas avoir le même sens des valeurs, avoir une réaction individualiste étrangère à la réaction collective, ne pas « sentir ensemble » est mortel. Aucune perception concrète, aucune perception religieuse n'est indiscutable, n'est achevée si elle n'est en résonance avec ce que ressent la communauté chrétienne tout entière en présence de la vérité. On ne saurait trop méditer la formule admirable de saint Thomas d'Aquin : « La perfection des sens humains (c'est-à-dire des jugements personnels, des réactions de chacun) consiste avant tout en ce qu'ils viennent s'accorder dans l'unité de la Vérité » (II^{a} II^{ae}, q. 184,

a. 1, 1m). Que cette unanimité n'existe pas, c'est vainement que vous multiplierez les gestes héroïques de l'obéissance; vous obtiendrez une unité extérieure, une unité de collaboration; le cœur de l'Église restera secrètement déchiré et compromise son unité la plus intime.

Pourquoi faut-il que les chrétiens se sentent aujourd'hui étrangers à l'Église, ne « sentent pas avec » elle? Nous n'avons ni l'impudence ni le droit d'accuser qui que ce soit. Nous avons celui d'inviter tous les chrétiens à un examen collectif et de leur suggérer d'accuser, tous ensemble, sans pitié aucune, *l'esprit de parti*.

Dans un État, les partis ne sont pas seulement légitimes : ils sont désirables. Il est bon que des idées, des tendances, des intérêts divers constituent leurs organes et que toutes les nuances de l'esprit national soient représentées. Les partis sans doute deviennent funestes quand la droite ou la gauche servent des ambitions indifférentes à l'intérêt commun. Mais l'opposition qui existe entre les partis de tradition et les partis progressistes ne serait qu'heureuse si ces deux éléments, excessifs par nature, en se limitant l'un l'autre, imposaient la vérité pratique. Le meilleur régime, humainement parlant, est dans un équilibre où il s'agit toujours de concilier l'autorité et la liberté par la médiation des élites.

Les partis sont légitimes dans l'État; ils ne le sont pas dans l'Église où rien de partiel ne se rencontre. Élevons nos cœurs. Regardons-la, cette Église qui nous est chère, comme le prolongement, si du moins elle est fidèle à elle-même et consent à être ce que Dieu veut qu'elle soit, comme l'extension, dis-je, d'une communauté qui nous est plus chère encore que l'Église, cette Trinité bienheureuse où s'accomplit merveilleusement la réconciliation de l'autorité suprême et de la suprême liberté. Au principe de toutes choses, voici le Père. Il est aimable. Il ne peut être qu'aimable, sauf à ceux qui confondent la paternité, créatrice de liberté, avec le paternalisme, sa caricature. Être père, c'est faire un rêve de grandeur, c'est vouloir des fils dont on puisse être fier, c'est tendre à collaborer avec des adultes,

c'est redouter de retarder leur majorité. Le paternalisme est une mise en tutelle et ce n'est pas dans les mœurs de notre Père qui est dans les cieux et qui veut ses fils très grands. Il est source, lui, avec son Fils et par lui, de l'Esprit d'amour qui est un Esprit de liberté, non l'esprit des fils orgueilleux oubliant qu'ils sont nés et regardant comme une intrusion étrangère cela même qui les engendre, mais l'Esprit de Jésus-Christ, inspirant aux chrétiens la plus heureuse et la plus libre des soumissions.

Dieu n'a pas choisi entre l'autorité et la liberté. L'Église n'a pas davantage à choisir. Hélas! ce qui défigure le plus l'Église, cette Église qui est dans le monde sans être du monde et à l'égard de laquelle il est ridicule de parler de droite et de gauche, c'est que la pénètre parfois un esprit de parti, souverainement déplacé, et qui n'est jamais de mise lorsqu'il s'agit du Royaume de Dieu. Les journaux, je le sais, sont gravement responsables en donnant une couleur politique à des mesures disciplinaires; mais peut-on se vanter de n'avoir jamais favorisé de telles confusions ? Quand on voit, au sein de la communauté chrétienne, tel ou tel auteur traiter un opposant comme un adversaire qu'il faut à tout prix écraser et contre lequel tous les arguments sont bons, quand on s'avise que tel texte, écrit sans malice, est interprété de la façon la plus péjorative et que toutes les faiblesses en sont exploitées, on est bien contraint d'avouer être en présence de partisans. A notre époque, si sensible à la distinction du spirituel et du temporel, il est souverainement important de discerner les activités où le chrétien agit *en tant que* chrétien, là où il engage l'Église et la compromet, là où il n'a point à prendre parti, et celles où il agit *en* chrétien, comme membre de la cité terrestre, dans une cause qui n'est pas immédiatement celle de l'Église. On sait la complexité des problèmes évoqués ici et qu'il est difficile pour le prêtre de vivre en milieu bourgeois ou ouvrier sans donner l'apparence d'avoir opté pour la droite ou la gauche. Mais c'est la grandeur de l'homme d'avoir à résoudre des situations complexes et c'est le génie de l'Esprit de Dieu de fournir aux saints les solutions les plus élégantes.

Si les partisans défigurent l'Église, Dieu veuille que personne ne la souille davantage et n'ajoute à sa honte en usant du procédé des partisans, je veux parler des « habiletés ». Ce serait un scandale pour les âmes si elles avaient l'impression d'être manœuvrées. Des voies simulées créent un climat de mensonge et tournent, en définitive, au détriment de tous. L'habileté des habiles est assurée d'un résultat, mais toujours provisoire et partiel. S'agit-il des grands, leur simulation, mise à jour, ruine à jamais la confiance qu'on avait en eux; elle appelle en retour la simulation des petits. Ah! quelle humiliation pour sa foi, si un humble chrétien était conduit à tromper l'Église et à paraître au tribunal de sa conscience en malhonnête homme! Les grands constructeurs furent des âmes simples et fortes, des artisans de lumière. Si l'Église, sur une terre de mensonge, était le dernier asile de la clarté, le monde entier s'y précipiterait.

Il n'y a point de parti dans l'Église; là doit se faire la rencontre la plus heureuse de l'autorité et de la liberté. La société ecclésiale n'a pas d'autre exemplaire que la bienheureuse Trinité et là, au sein du Père, du sein de l'autorité suprême, jaillit l'Esprit de liberté et d'amour, mais, on ne l'a pas assez remarqué, par la médiation du Verbe, par l'entremise d'une manifestation lumineuse des grandeurs du Père, au cours du plus grave et du plus doux des dialogues. Le Père parle et le Fils écoute si bien ce qu'il dit, il en est si pénétré qu'il devient cette Parole même et comme un chant plein de douceur et d'harmonie qui chante les grandeurs du Père. Telle est la loi inéluctable : entre la majesté du Père et la liberté des fils, la parole sert de médiatrice. Devons-nous conclure? Oserons-nous descendre d'un si haut mystère à nos humbles rapports, aux difficultés que l'on sait? Disons alors que le dialogue a manqué, que les organes de contact n'ont pas été en place, qu'à la base de dissentiments douloureux, il y eut peut-être beaucoup moins de malice que le malheur de n'avoir pas à suffisance conversé.

L'obéissance est un grand exemple, mais c'est au plus

intime des âmes que se forge d'abord l'unité de l'Église, dans une même aspiration, une même acclamation, une même approbation de la Vérité divine et de ses voies. A la racine de cette unanimité, il faut beaucoup d'amour, ce feu apporté sur la terre qui brûle en tous ceux qui sont promis au bonheur céleste et qui, les arrachant à leurs amours-propres et à leurs orgueils, les emporte dans l'Église et, avec l'Église, en Dieu. Ce feu brûle au cœur des saints et les saints sont nombreux dans la communauté des chrétiens et ce sont eux qui nous empêchent, comme fit le prodigue, de fuir la maison du Père. Mais malheur à nous si le bruit de nos péchés empêche les déshérités du monde, empêche les pauvres d'entendre battre le cœur des saints.

APOSTOLUS.

EXPÉRIENCES ABYSSALES

Il arrive qu'un homme traverse des moments dont il sort renouvelé; ses yeux se sont ouverts; il est enfin parvenu à comprendre deux ou trois données simples et essentielles. Et si la découverte se fait payer très cher, son importance est telle qu'on ne regrette rien.

Les faits de guerre ou de déportation pourraient illustrer notre thème; peut-être aussi la condition prolétarienne; sans doute tout échec — ou tout amour? — s'il retentit jusqu'à une certaine profondeur. Nous nous bornerons à méditer une aventure banale : la maladie. Quand on s'approche assez de la mort, toutes les voies sont à peu près équivalentes.

La souffrance intolérable.

On ne se doute pas des possibilités de douleur que recèle le corps humain; encore moins du choc que leur expérimentation produit sur l'âme. C'est un étonnement désolé : *dans la réalité il y a cela!* Celui qui souffre à l'excès dit : « Maman », et dit : « Oh! » Le « Oh! » est un cri de surprise indignée : on attendait du système du monde un minimum d'ordre et de tenue, on est déçu sauvagement. Une fissure ordinairement bien camouflée se révèle tout à coup, qui semble affecter le tout du réel et le fond ultime de l'être; la voir, c'est éprouver le scandale des scandales.

Je ne suis donc que tumulte et la totalité du réel n'est que saleté ? Il n'y a pas de réponse, il n'y a pas même d'expression du problème avant qu'on ait avalé le poison et organiquement réagi. Il y a un trouble dont on est ébranlé, et peu à peu on en vient à bout : ou on oublie, ou on meurt. Ce trouble amène aux lèvres des formules toujours inadéquates, déjà évocatrices : est-il admissible qu'un être humain souffre ainsi ? Un homme qui infligerait cela à un autre, ou à lui-même, serait un criminel. Aucun péché peut-il justifier tant de souffrance ? D'ailleurs, l'évangile de l'aveugle-né nous apprend que le malheur n'est pas le châtiment de nos fautes. Et l'abîme de la souffrance physique en évoque d'autres : les détresses du cœur, la folie, la perversité instinctive, les abaissements où toute dignité humaine se perd. En fait, tout cela se ressemble et converge; c'est toujours le même gouffre, aux accès divers... La réalité serait-elle radicalement absurde? Ou Dieu abandonnerait-il aux ténèbres une part de sa création ?

L'homme torturé subit une question qui est une orientation de tout son être, qui l'incline à une attitude spirituelle infiniment dangereuse. Il importe, lors de la crise, à la raison de l'homme, sinon à sa vie, en tout cas à sa fidélité chrétienne, de se laisser retourner vers une autre orientation vitale. Il s'agit d'admettre, au moins comme une hypothèse encore soutenable, qu'une solution du problème reste possible : l'absurdité n'est peut-être pas irréductible, malgré les apparences. Une voix intérieure se lève, qu'on peut arrêter à l'origine ou laisser parler; elle dit que peut-être cela est bien quand même. Aux moments de suprême impuissance, quand tout acte libre semble hors de portée (tant la faiblesse et le chaos ont envahi l'être), il reste l'acceptation lucide de cette voix en son refus. « Et s'il était bon que je souffre ainsi ? » C'est tout de même une possibilité qui demeure. Il ne s'agit pas d'une résignation à priori : toute position préconçue est remise en question par le bouleversement qu'on éprouve; si une conviction antérieure doit être maintenue, il faut qu'elle soit recréée totalement (avec une totalité et une acuité autrefois inconcevables) par une option de l'âme. Et il ne s'agit pas de résignation, parce qu'il y aurait une sorte de crime contre la vérité et une démission des pérogatives humaines si l'on renonçait à appeler mal ce qui est mal. La révolte est une preuve

de grandeur; il faut seulement la limiter au domaine qui lui convient. On est tenté de la faire totale et sans appel : il est difficile de concevoir une place pour un au-delà du mal et un au-delà de la révolte; de ne pas exclure une harmonie supérieure (très cachée) réclamant notre approbation. Un seul type de réponse sera possible : là où le mal abonde, la grâce surabonde. On ne voit plus du tout ce que peut être une grâce qui couvre tant de dégâts; mais loyalement on ne voit pas non plus de donnée réelle qui en interdise l'éventualité.

Il est impressionnant de retrouver dans la Bible des traces de pareils émois. Tout y est, un peu partout et notamment dans les psaumes, mais surtout au Livre de Job. L'homme pieux doit abandonner ses explications préalables — celles dont il avait usé pour les autres; le moment où elles se révèlent illusoires est crucial. Dans la transformation qui s'empare de lui, le malheureux n'est parfois plus maître même de ses pensées et de ses sentiments, mais il reste maître de sa fidélité dans le plus essentiel de son mouvement vers Dieu. S'établissant au delà de tout raisonnement et de toute image, dénonçant comme insuffisantes les théories apprises, sans en apercevoir une meilleure, il maintient intact un noyau de foi et d'espérance qu'il ne peut pas lui-même définir. Cela seul le sauve.

L'anticipation de la mort.

Le grand malade sent parfois se relâcher le lien vital qui fait la cohérence de l'organisme : comme si les pierres d'une maison s'écartaient un peu les unes des autres, sans se séparer encore complètement.

Il ne s'agit plus de douleur proprement dite, bien qu'elle s'ajoute généralement à cette perception. Le patient entre dans un monde nouveau, dont les abords consistent en sensations originales, sans commune mesure avec celles que le bien-portant connaît. Les moins inexprimables se comparent par exemple à des sensations fébriles, aux nausées, aux frissons, à l'épuisement... mais ces termes deviennent très approximatifs. Au delà

de tous malaises particuliers, il y a l'impression sordide que l'organisme est un marais pestilentiel où les corruptions se poursuivent. On sent se distendre une convergence des éléments, dont la vigueur constitue la vie.

Dire qu'une telle impression est pénible serait tout à fait à côté de la question. Elle a surtout la portée d'un avertissement. Elle est une sorte de test, où se révèlent des aspects essentiels de la condition humaine. D'abord fragilité et solitude; mais ces mots trop faciles manquent de pouvoir expressif[1]. Puis notre tendance à l'illusion; le but de la vie se dévoile un peu, au moins de façon négative : on comprend combien on s'est trompé en cédant à l'attrait du plaisir, ou de la connaissance, ou de l'action sociale, ou de l'art, ou même de l'apostolat (bien que tout cela puisse être nécessaire); on entrevoit une tout autre valeur, qui est la vraie et finalement la seule; il faut l'épier, l'attendre — et ne pas lui donner trop vite un nom.

Les personnes les plus aimantes, qui guettent les symptômes, ne peuvent savoir ce qui se passe : il a un malaise, il change de couleur...; et plus tard : qu'as-tu éprouvé? Mais l'essentiel n'est pas exprimable. Et c'est bien ainsi : parce qu'il y a des questions que chacun doit résoudre soi-même; et encore parce que ce qui a eu lieu ne regarde que Dieu et moi. Une parole muette a été échangée; personne ne peut la connaître. La leçon en est que le dernier mot de ma vie échappe au monde et aux hommes. Non seulement on meurt seul face à Dieu, et il faut se préparer à cet avenir certain; mais, l'existence humaine étant éclairée à la faveur de l'épreuve, tout ce qui n'est pas le *face à Dieu* se déclare contingent[2]. La vie doit prendre un sens, grâce à une rectitude de l'être; et on s'enlise, on manque ce sens si on ne rend pas droit le rapport réel de la vie à Dieu. Non le rapport cérébral : car on peut penser à Dieu et oublier le monde, et accroître seulement ses illusions. Le grand malade ne choisit

1. Il est probable que, seules, la musique et la poésie peuvent constituer les approches valables.

2. L'expression « face à Dieu » est contestable : Dieu n'est jamais en face, *opposable*, mais il m'englobe. La formule veut ici évoquer la relation à Dieu constitutive de l'homme et l'orientation vers Dieu nécessaire à l'authenticité de la vie.

pas son impitoyable solitude, il désire revenir, si possible, au monde et au bonheur, mais en essayant désormais de leur donner leur sens. Plutôt que d'être délaissées, les choses doivent nous conduire à un contact vrai avec le Père. Les vocations sont diverses, mais la loi de base est identique : qu'on se mêle au monde ou qu'on se retire dans un ermitage, la valeur d'une vie tient à la vérité de son rapport à Dieu.

Sans doute la notion de Dieu est-elle beaucoup trop déterminée, dans nos psychismes occidentaux, pour rendre compte exactement de ce qui est perçu. Comment exprimerais-je l'expérience si je ne croyais pas en Dieu? Rien ne serait plus déplacé que l'utilisation tendancieuse, avec arrière-pensées apologétiques, d'un donné aussi nu — fruste, élémentaire, sacré. On a touché au roc. Ce que cela comporte de certitude ne doit pas être gauchi par une interprétation préconçue. Or il est quasi impossible d'isoler le fait d'une interprétation naissante. Toutefois, il faut maintenir comme assurée, dans le vide barométrique des biens du monde, une *signification* de l'être humain et de son acte intérieur : il n'est pas indifférent que j'aie, vis-à-vis de la souffrance, de la mort et de la vie, telle ou telle attitude. Les préoccupations ordinaires des hommes apparaissent dérisoires, mais nous pouvons accéder à une noblesse intime (très simple), à une vérité, à une qualité éternelle de l'acte; et il importe au plus haut point de ne pas manquer cette émergence à l'air pur. Ce qui devient manifeste, c'est la destination de l'homme à donner à sa vie du sens. Le monde s'étant évanoui, il reste un idéal indubitable, méritant tous les héroïsmes. La signification ultime de l'être humain (il y en a une, on la touche) ne se prend pas par rapport au monde; elle se prend par rapport à un terme mystérieux, qu'on peut appeler le Sacré, ou le Fondement, ou le Tout, ou la Transcendance. L'expérience ne permet pas de dire quoi que ce soit sur la nature de ce terme (elle ne démontre pas l'existence de Dieu). Mais la signification, qui est rectitude ou vérité, est relation à un terme qui ne peut être ni le monde ni l'homme. Sa définition exacte n'importe pas tant. Et si la notion de Dieu, telle que nous la portons en nous, risque d'être fautive, il vaut mieux se représenter inadéquatement la Transcendance que de méconnaître notre structure relationnelle. Finalement, notre

expérience fait voir surtout que les explications conceptuelles comptent peu, si l'acte est juste[3].

La décomposition des forces spirituelles.

Celui qui a pris l'habitude d'exercer ses pouvoirs spirituels les éprouve très indépendants des états physiques. Volontiers, il se dit : n'importe quoi peut arriver à mon corps, mon âme suit sa voie; j'aime Dieu et fais ce qu'il faut. Il est bon de parvenir à cette stabilité où l'esprit, fixé sur son pôle propre, se préoccupe peu des dispositions corporelles; s'il est par elles gêné quelquefois, il n'est pas empêché, et une certaine fermeté de commandement passe outre à la gêne.

Cela suppose un certain seuil d'énergie et d'équilibre physiques. Si l'organisme se décompose assez, ou d'une certaine façon, le pouvoir de maîtrise s'évanouit. L'esprit garde sa lucidité, mais il n'a plus qu'une hégémonie platonique. Il assiste, il constate,

3. Les explications reprennent une importance de premier plan en tant que recherche et culte de la vérité.

A ce titre, on peut se demander si l'être humain ne crée pas les significations qu'il attribue aux choses et à lui-même. Dans l'expérience susdite, ne serais-je pas l'auteur inconscient d'une interprétation subjective, quand je crois constater le sens réel de la vie humaine ? Mais je *reconnais* une signification de ma vie, que je ne choisis pas, dont je pourrais ne pas prendre conscience. Il y a une évidence, qui est probablement une des plus pures que l'homme puisse espérer. Le dynamisme humain fondamental est saisi en dehors de ses variations contingentes et de ses adjonctions factices. La signification de la réalité humaine m'est imposée : l'homme ne peut pas faire autrement que de la voir telle. *L'être humain est destiné à plus que le monde* (c'est-à-dire perd sa valeur s'il ne prend contact avec un terme transcendant) : cette interprétation est la seule vraie pour l'homme; celui-ci ne pouvant pas sortir de ses possibilités interprétatives, la signification obtenue est l'ultime, la vraie dans notre champ respectif; elle exprime la réalité, telle qu'elle ne peut pas être interprétée autrement par l'homme. Cela suffit à la rigueur. Nous croyons qu'il faut aller plus loin et conclure que l'intelligence humaine peut retrouver des significations inscrites dans le réel (bien que, en les constatant, elle les reconstruise pour une part); cela se justifierait par des remarques plus vastes, empruntées à des ordres assez divers (par exemple, aux fonctions des organismes vivants).

approuve ou désapprouve, il ne commande guère; la volonté a perdu son mordant sur le cours de la vie, elle n'a plus la force d'écarter une image ou de surmonter une émotion. On n'arrête pas les lames de fond, on les regarde déferler. L'amour du bien moral, s'il demeure intact comme désir, est devenu inefficace. Il reste à prier pour qu'aucune tentation grave ne surgisse (dans la mesure où on peut encore prier!), car la résistance à une occasion de péché un peu séduisante serait pratiquement illusoire. La vie sacramentelle apparaît alors comme le dernier refuge, le seul soutien intérieur qui permette à la vertu de garder un peu de consistance. Tout peut se produire, y compris les chutes déconcertantes des êtres jusque-là les plus moraux; il n'est pas nécessaire de sombrer réellement pour le sentir.

Une fragilité analogue *existait déjà* chez le vertueux qui se croyait solide. Évidemment, l'extinction des pouvoirs actifs de l'âme, provoquée par une corruption corporelle, est un accident et une exception. Mais ce qui est exceptionnel, c'est un mécanisme particulier manifestant et accentuant une impuissance sous-jacente; celle-ci fonctionne en général autrement, mais elle est à peine moins grave. Elle se cache, dans la vie courante, derrière un voile d'illusions. La différence entre l'accident indiqué et les cas dits normaux reste superficielle. Il est rare que l'intelligence voie franchement et voie juste, et il est rare que la volonté commande. Presque toujours nous suivons une *séduction* qui s'est emparée de nous[4]. Si encore nous choisissions à bon escient la séduction qui nous dominera, le mal serait limité : mais c'est bien plus souvent le hasard qui la détermine. Quand c'est toujours la même qui nous conduit, nous avons une im-

4. Sur ce point, voir Carrouges, *De T. E. Lawrence à Boukharine (le pouvoir de fascination)* », dans *La Vie Intellectuelle*, août-septembre 1949, p. 163 : « Au principe de nos actes, surtout des actes essentiels de notre destin, il y a quelque chose d'extraordinairement énigmatique qui échappe pour la plus grande part à la prise de notre intelligence. Et plus encore aux forces du langage et du souvenir (...).

« Au centre d'une conjonction d'astres psychiques formés par nos intérêts, nos désirs, les mots qui nous impressionnent, les images qui nous aiguillonnent, les actes et les situations qui nous bouleversent, un incompréhensible pouvoir de *fascination* agit sur nous. »

pression de stabilité; mais il suffit d'un léger changement organique ou psychique (surtout s'il devient définitif), d'une lassitude, d'un déplacement de l'attention, de la venue au plein jour d'une séduction nouvelle, et l'homme trahit ses trésors les plus chers. Les psychologues savent combien les motivations instinctives sont puissantes chez nous : l'instinct est un bien, mais difficile à utiliser, et la liberté se laisse étouffer dans la plupart des cas. Et ces constatations sont vraies des hommes en place, de ceux qu'on admire, des noms qu'on répète... Pourtant une étincelle d'esprit, çà et là, réussit. L'être humain, c'est cette simultanéité : de grands enjeux (les possibilités de l'esprit!), liés intrinsèquement à des châteaux de cartes. Le plus divin en nous cohabite avec le plus médiocre et n'échappe pas souvent à ses liens. Faut-il s'en désoler? Il vaut mieux se réjouir des ouvertures vers le ciel que réserve ce bloc de matière. Mais il faut prendre conscience de la fragilité congénitale et de sa situation profonde.

Bien des expériences, plus fréquentes qu'on ne croit, pourraient être ajoutées aux précédentes. Souvent l'homme ne peut plus offrir à Dieu que son tourment. Tous les saints, même s'ils n'ont pas connu les voies extraordinaires de la mystique, ont senti cette loi majeure de la vie spirituelle : notre sécurité n'est pas en nous-même, mais en la miséricorde de Dieu, et donc dans le maintien de notre contact profond avec le Père. D'autres hommes, qui n'ont point parlé un langage théologal, ont trouvé dans la souffrance, l'échec — le péché! — et aussi dans la joie, une connaissance de leur caducité en même temps que de la grandeur parfois donnée à l'être humain. Chez ceux qui souffrent et même chez ceux qui pèchent, un élément doit être respecté, quand ils parviennent à une certaine vibration vraie; il y a au moins ceci qu'à travers eux les grandes lois de la condition humaine se manifestent. « Je veux représenter, écrivait le peintre Munch, des êtres qui respirent, sentent, aiment et souffrent. Le spectateur doit prendre conscience de ce qu'il y a de sacré en eux, de sorte qu'il se découvrira devant eux comme à l'église[5]. » Une conception trop platement raisonnable

5. Note du *Journal* de Munch, 1889.

de toutes choses avait accumulé ses échafaudages : tout est tombé, et une vie enfin valable peut se dégager lentement. Souvent, dans le brisement de la sensibilité, les défenses instinctives que la créature opposait au travail de Dieu se sont effondrées. Dans l'obscurité, quelque chose d'extrêmement neuf commence peut-être.

R. A.

« *A SOUFFRANCE PLUS PURE, PLUS PURE CONNAISSANCE* »[1]

Nul homme n'est fait pour souffrir, hormis l'Homme de douleurs, qui n'attendait de son humanité aucun accomplissement, aucune jouissance. La souffrance, à son entrée dans la vie comme dans le monde, brise toujours un espoir, interrompt un destin, déroute une conscience. C'est un mal qui se jette en travers d'une vocation au Bien et au bonheur, une tentation et une épreuve.

On se demande ce qu'une intervention du mal peut utilement exercer dans une vie de prière et de charité. Ce n'est pas la fidélité aux moyens de perfection embrassés par tel ou tel, fussent-ils de règle, car les grandes épreuves en font bon marché. Mais c'est l'amour de Dieu par-dessus tout et dans son mystère, c'est l'attachement inconditionné à Celui qui est le terme de l'amour, le but des efforts et l'au-delà de tous nos moyens de servir et d'aimer. Une contradiction en pleine vie religieuse exerce donc la charité la plus pure, elle garantit l'intégralité du sacrifice, l'holocauste qu'est une vie consacrée, en dépit de tous les humanismes et de toutes les incarnations, elle manifeste la puissance de Dieu car un arbre secoué par la tempête, émondé,

1. Saint Jean de la Croix, *Propos de lumière et d'amour*, trad. H. Chandebois, Éd. du Seuil, 1947, n° 129 (cf. *Les œuvres spirituelles du B^x Père Jean de la Croix*, trad. Lucien-Marie de Saint-Joseph, O.C.D., Éd. Desclée de Brouwer, II, p. 1319, n° 178).

réduit aux racines, n'est plus que sève. « Un arbre a de l'espérance, coupé, il peut verdir encore », disait le saint homme Job.

Alors le rapport de l'âme à Dieu se simplifie. Dans une souffrance supportée en esprit filial la volonté n'est plus qu'amour et cet amour de Dieu souverain, obstiné, devient efficace. Il unit à l'Amour qu'est Dieu l'être qui ne vit plus que de lui. De plus, l'expérience de cet état est durable. Il en résulte une sorte de connaissance inaccessible par les voies mentales. Au lieu d'une capacité immédiate mais limitée d'expression, c'est d'un don de pénétration de la réalité surnaturelle, d'une lumière toute nouvelle et inépuisable sur le mystère que l'âme est gratifiée. Ce rayon se fraye sans peine un chemin à travers les opérations ultérieures de l'esprit. C'est une clarté si subtile qu'elle filtre encore à travers le silence.

Ces merveilles de l'union à Dieu sont particulièrement manifestes dans la vie et le témoignage de saint Jean de la Croix. On le voit à Avila, puis à Tolède, surpris par un déluge de souffrances bien étrangères à sa vocation, qui était monastique et directement contemplative. Mais aux carmélites avides de recueillir les leçons d'une aussi rare expérience, il disait pour les rassurer, les consoler ou leur faire envie, peut-être même les préparer à tout : « A souffrance plus pure, plus pure connaissance! »

Les quatre termes de cet axiome, qui est le plus ramassé des *Propos de lumière et d'amour* du Docteur mystique, demandent explication. Quelles sont les souffrances des saints? Qu'est-ce qu'une souffrance plus pure? Quelle est la connaissance promise? Et en quoi consiste aussi sa pureté? Mais d'autres maximes du saint et deux chapitres de ses commentaires poétiques y répondent[2]. Son exemple surtout nous éclaire.

A) Les *souffrances* morales promises aux amis de Dieu sont aussi variées que l'ont été les supplices des martyrs. Toutes les occasions, toutes les origines sont bonnes pour retenir sur la

2. *Propos*, nos 118, 123, 130 (cf. éd. Lucien, *Maximes*, nos 165, 170, 178-179). *Cantique spirituel*, ch. 36-37, éd. Lucien, pp. 894-896. *Vive flamme d'amour*, str. 2, vers 5, éd. Lucien, pp. 1006-1011.

pente des satisfactions créées une âme appelée à jouir de Dieu : peines intérieures et aussi extérieures, spirituelles et même corporelles, précise la *Vive flamme d'amour*. Le commentaire du *Cantique spirituel* distingue également des peines venant du monde, des troubles venant de la nature, de la santé ou de la sensibilité et les ténèbres spirituelles ou sentiment d'abandon. On voit que la part est faite très large aux épreuves naturelles et donc communes, qui n'ont de mystique que leur fécondité.

Enfin les descriptions et images qu'en donne le saint changent avec les années et le contexte littéraire. On retrouve à peu près les mêmes réalités sous des noms différents, les ouvrages de saint Jean de la Croix se rapportant tous à la même expérience : les souffrances et la patience des *Propos* ou *Maximes* deviennent les travaux du *Cantique spirituel*, les privations, les riens, les vides de la *Montée du Carmel*, les nuits de la *Nuit obscure*, les feux consumants de la *Vive flamme*. Et ce vocabulaire héroïque ne désigne pas seulement les faits extraordinaires, mais aussi le pain quotidien d'une vie spirituelle. L'amour le plus réaliste de Dieu prend tout ce qui vient et remplace tout ce qui manque, sans dramatiser : « L'amour ne consiste pas à *sentir* de grandes choses, mais à *vivre* en grand dénuement et souffrance pour l'Aimé. »

B) La souffrance la plus *pure*, la souffrance sans mélange, c'est d'abord celle que n'accompagne aucune satisfaction et qu'aucune consolation, même surnaturelle, ne compense. Elle n'exclut pas l'amour de Dieu, mais ne le connaît qu'insensible et aveugle, comme à Gethsémani. Elle ne suppose pas non plus un sort particulièrement affreux, mais une résolution de ne se tourner que vers Dieu, alors que d'autres dans le même cas trouveraient un soulagement dans la perspective des revanches futures, s'ils sont victimes d'une injustice, distrairaient leur sensibilité ou compteraient sur l'oubli. La souffrance pure peut donc s'emparer de toutes les facultés, ne laissant qu'une foi purifiée, une espérance aveugle et un amour volontaire. Cette vie plus divine de l'âme a beau être le principe des jouissances sans égales des saints, elle n'a pas empêché un saint Jean de la Croix de souffrir le martyre jusqu'au bout.

La *pureté* d'une souffrance n'est pas à chercher dans ce qu'on peut y rajouter, fût-ce comme intention, mais au contraire dans l'absence de remous et de retours sur soi. Le véritable art de souffrir ou pure patience est celui de vivre en souffrant et, quand on vit de Dieu, de continuer à l'aimer tout en souffrant, sans cultiver une conscience spéciale de sa peine, fût-ce pour l'interpréter dans le meilleur sens. On se rappelle la réponse de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à ses sœurs pendant son agonie : « Qu'est-ce que vous dites à Dieu ? — Je ne dis rien, je souffre. » Endurer cette réduction du moi à son amour le plus pur, où il s'est réfugié, ne détache-t-il pas suffisamment de tout le reste ?

Saint Jean de la Croix ne nous oriente pas non plus vers les interprétations et les sublimations quand il met en maxime que : « Si une âme montre plus de patience à souffrir et plus de tolérance à être privée de plaisir, c'est signe qu'elle est plus avancée en vertu. » Le *Cantique spirituel* explique de son côté comment l'âme qui se prépare à l'union doit recevoir les souffrances : avec patience et constance, sans les rejeter ni les fuir, mais en recevant de la main de Dieu ce qui est finalement un bien. De telles souffrances sont en effet des remèdes avant de devenir des lumières : elles purifient, fortifient, allègent et adoucissent les âmes dures.

Le meilleur exemple de cet art de pâtir et d'aimer se trouve dans la vie de l'auteur. Le support de ses dix mois d'incarcération et de persécution sans plus de secours moraux que d'hygiène suppose sans doute « un cœur simple, qui ne savoure pas les tristesses » (Père de Grandmaison), mais aussi un cœur fort de sa fixation en Dieu, capable de se laisser dépouiller sans se plaindre à lui-même, sans se regarder, sans paraître et même sans retenir. Le saint aurait-il pris tant de soin d'exorciser son oraison de toute mémoire, si elle n'avait comporté des souvenirs pénibles qu'un pur amour demandait en premier d'oublier ?

Saint Jean de la Croix a atteint l'union définitive, estime-t-on, au cours de cette épreuve exceptionnelle. Dieu s'est donc « livré tout entier » à l'âme qui se « livrait à lui tout entière », comme il l'enseigne. La précision qu'il ajoute : « sans rien en retenir pour soi », s'applique bien à la pureté d'une souffrance dont on

ne tire aucun bénéfice, aucune satisfaction, aucune compensation, et qui a seulement permis de n'être plus de soi-même qu'amour et qu'union.

C) La *connaissance* à laquelle aspirent les spirituels est celle de Dieu, mais aussi de toutes choses en Dieu, car tout prend un sens nouveau, illuminé par la foi : gens et choses, plaisirs et douleurs, actions et omissions d'autrui. Le petit paysan de Fontiveros ira jusqu'à redécouvrir la nature, transfigurée par son amour. Dieu n'a-t-il pas une connaissance divine de toute chose, dont le même amour, la complaisance éternelle des trois Personnes, est aussi le principe et le terme? Ainsi n'est-ce que par participation à la vie de Dieu que l'âme devient savante et sage.

La connaissance de Dieu en lui-même, qui reste mystérieux, ne peut être qu'une exploration indéfinie. L'abolition du temps ne la suspendra pas. Comme la connaissance de la création, elle s'opère dans le Christ, dont Créateur et créatures constituent les vérités cachées, les profondeurs. Connaître Dieu, c'est donc pénétrer dans les « cavernes très hautes de la pierre ... qui est le Christ ». L'âme n'y atteindra pas seulement « les hauts mystères de l'incarnation du Verbe », mais « la claire connaissance de sa Sagesse et des attributs de Dieu : Justice, Miséricorde... ». N'est-ce pas ce que le saint appelle, de la part de Dieu, « se livrer à l'âme tout entier »?

D) En quoi alors et par rapport à quoi cette connaissance est-elle également *plus pure*? La comparaison en est faite aux connaissances classiques de la théologie, mais aussi à toute explication due à la seule intelligence du croyant, donc à tout le discursif et à toute connaissance par représentation. La connaissance pure est « simple et amoureuse ». C'est une expérience des réalités spirituelles avant toute traduction laborieuse dans un langage, une connaissance par la vie. Le contact est obscur, mais on touche aux grands secrets, ce que saint Jean de la Croix appelle « parvenir à l'épaisseur de la sagesse, des richesses et des caresses de Dieu ».

A la différence de la vue, qui s'oppose au contact et qui sus-

pend la vie, cette connaissance par l'intime n'éclaire qu'après coup et à mesure que l'esprit a besoin de lumières communicables pour autrui, mais la grâce d'avoir ainsi éprouvé une perfection de Dieu change le cours d'une vie et l'accent d'une voix. Les privilégiés de l'amour souffrant en deviennent les chantres inconfusibles, comme ces psalmistes de l'ancienne Alliance dont les cris traversent les âges, les langues et les confessions : *Misericordias Domini in aeternum cantabo. — Docebo iniquos vias tuas....*

E) Reste à examiner le *rapport* entre ces deux idéaux de souffrance et de connaissance. Leur pureté les projette également en Dieu. Ce ne sont que des aspects de la même union, celle d'un cœur livré et d'une intelligence revenue aux sources, les deux facultés ayant renoncé l'une comme l'autre à toute complaisance dans ce qu'elles ont de limité. Aussi les termes qui les caractérisaient deviennent-ils échangeables. Saint Jean de la Croix dira par exemple : « La connaissance intime et l'expérience des *travaux* permet d'unir à Dieu l'entendement », ou selon l'image biblique des cavernes : « Il faut entrer dans l'épaisseur des souffrances et de la croix du Fils de Dieu, — l'âme y mettant sa consolation et son désir — pour parvenir à l'épaisseur de la Sagesse, des richesses et caresses de Dieu. »

Mais à quoi bon paraphraser l'Écriture? Jérémie n'a-t-il pas tout dit en moins de mots sur ce sujet, qui définit sa vocation personnelle de prophète : *Il a envoyé du feu dans mes os et m'a enseigné?* « A souffrance plus pure, plus pure connaissance » ne fait que traduire dans notre psychologie ce cri sauvage qui risquait de retentir pour nous dans le désert. Et que dire de cette prière, qui est à la fois une confidence, un témoignage et l'action de grâce sacerdotale du prêtre-prophète : *Seigneur, vous m'avez châtié et je suis devenu savant?*

Jean Sainsaulieu.

LA DISCRÉTION SELON DOM BAKER

La Vie Spirituelle a présenté jadis à ses lecteurs, par la plume de M. Paul Renaudin, la personne et l'œuvre de Dom Augustin Baker[1] (1575-1641).

Ce personnage singulier, converti miraculeusement, moine qui vécut presque toujours hors clôture, contemplatif qui fut le plus souvent adonné à une vie active, joua un rôle important dans la fondation de la Congrégation bénédictine anglaise en laquelle renaissait, après les destructions de la Réforme, l'institution monastique auparavant si florissante en Grande-Bretagne.

Son œuvre consiste principalement dans une série de traités de vie spirituelle qu'il écrivit pour les moniales anglaises de Cambrai. Quarante de ces traités ont servi de matière à la compilation faite par son disciple et ami Dom Serenus Cressy publiée en 1657 sous le titre de *Sancta Sophia*[2]. L'ouvrage se présente sous l'autorité des supérieurs de la jeune Congrégation anglaise qui en ordonnèrent la publication et l'on a le droit d'y voir, avec Dom B. Weld Blundell, « l'expression exacte, permanente et officielle de l'esprit de la Congrégation qu'ils diri-

1. A propos de sa fille spirituelle, Dame Gertrude More. *La Vie Spirituelle*, septembre, octobre, novembre 1938. Voir aussi la notice que le même auteur a consacrée spécialement à Dom Baker dans *Quatre mystiques anglais*, Paris, 1945.

2. Une traduction française de *Sancta Sophia* doit paraître en 1954 dans la Collection « Tradition monastique » (Plon), sous le titre : *La sainte Sapience*, ou *Les voies de la prière contemplative*.

geaient[3] ». Cela suffirait sans doute à fixer son intérêt. Celui-ci s'accroît du fait que l'auteur — contemporain de notre Bérulle — est un témoin caractéristique de la spiritualité de son temps, et ce temps est un moment privilégié de l'histoire de la spiritualité : celui d'une renaissance extrêmement vive de la doctrine et de la pratique de la vie intérieure, celui de « l'invasion mystique », jadis décrite avec complaisance par Henri Bremond, plus récemment retracée avec une science précise par M. Jean Dagens[4]. On peut d'ailleurs penser, avec de bons auteurs (comme Dom Butler), que le livre ne vaut pas seulement comme document d'histoire, mais pour son contenu qui en fait, pour tous les temps, « l'un des guides les plus lucides et les plus méthodiques de la vie contemplative[5] ». Il se pourrait enfin que, par plusieurs traits, surtout par l'esprit général qui l'anime, le livre répondît aux besoins particuliers de beaucoup d'âmes de notre temps.

Nous ne prétendons pas ici donner un aperçu d'ensemble sur un ouvrage qui se laisse difficilement résumer. Nous voudrions seulement y relever ce qui concerne la « discrétion », cette « mère des vertus » si chère à saint Benoît et à ses disciples; reconnaître les applications qu'en fait Dom Baker aux divers points de sa doctrine spirituelle et la notion qui s'en dégage ou qu'il propose expressément. Cette enquête pourra nous faire mieux apprécier le vrai sens de la discrétion et sa haute portée spirituelle; elle pourra aussi nous révéler, mieux qu'une analyse détaillée, l'esprit de *Sancta Sophia* et son idée directrice.

La discrétion doit intervenir avant tout dans la vocation, dans le choix de la voie où s'engage telle âme particulière en quête de Dieu. Car il y a plusieurs voies, comme il y a plusieurs tempéraments ou plusieurs « propensions » naturelles à chercher Dieu. Schématiquement, on peut les réduire à deux : deux voies, l'active et la contemplative, deux tempéraments, qui y cor-

3. *Contemplative Prayer*, 1907, pp. v-ix, cité par Dom Cuthbert Butler, *Le monachisme bénédictin*, traduit par Charles Grolleau, Paris, 1924, p. 111.

4. Jean Dagens, *Bérulle et les origines de la Restauration catholique* (1575-1611), Paris, 1952.

5. E. Underhill, cité par Dom Butler, *op. cit.*, p. 126.

respondent respectivement, les *extravertis* et les *introvertis*. En fait, ces deux tempéraments n'existent pas à l'état pur et se trouvent plus ou moins mêlés en chaque individu, avec prédominance seulement de l'un ou de l'autre. Mais il reste qu'un esprit à dominante extraversive ne saurait être orienté, sans grand danger et sans échec certain, dans une voie contemplative, ni un introverti maintenu, sans grave dommage, dans une vie active. Dom Baker ne prétend frayer que la voie contemplative; c'est, à son avis, la plus sûre et la plus parfaite, celle qui conduit le plus directement à l'union à Dieu qui est la fin de tout homme; mais il a bien soin, dès le début, d'avertir son lecteur qu'il n'écrit pas pour tous; à chacun de *discerner* si sa « propension à l'introversion »[6] lui permet de le suivre.

Supposons ce choix fait. La discrétion trouvera à s'employer à chacune des étapes de la route, à propos de tous les moyens utilisés en vue de parvenir au terme.

Le guide principal sur la voie de la contemplation est intérieur : c'est le Saint-Esprit lui-même. Mais la direction du Saint-Esprit n'exclut pas, elle requiert au contraire, surtout au début de la vie spirituelle, l'usage de moyens ou de guides extérieurs : le directeur, la lecture spirituelle.

Une grande circonspection s'impose dans le choix d'un directeur. Il doit rassembler un ensemble de qualités rarement possédées d'une manière parfaite : un bon jugement naturel, la science, et surtout l'expérience dans les voies contemplatives. Si une âme est craintive et scrupuleuse, elle évitera de choisir un directeur de même tempérament. D'ailleurs, on usera tou-

6. Le mot « introversion » a mauvaise presse à notre époque. On y voit surtout une déviation pathologique. Ce n'était pas le cas à l'époque de Baker et de Bérulle : le mot avait alors une grande fortune et caractérisait la spiritualité issue des écoles flamandes et germaniques des XIV^e^-XV^e^ siècles (Ruysbroeck, Suso, Harphius); celle-ci, par réaction contre l'extériorisation et le formalisme de la dévotion au bas Moyen-Age, insistait sur l'intériorisation de la religion, sur le « recueillement » des puissances, sur « l'abstraction » des choses sensibles, en vue de la conversation avec Dieu caché au fond de l'âme. Au reste, même pour les psychologues modernes, la catégorie « introvertis » représente un type de caractère, et non un cas pathologique. Cf. par exemple *Traité de caractérologie*, par René Le Senne, Paris, 1952, pp. 227 et suiv.

jours de la direction avec grande modération. Une âme en bonne voie ne doit pas avoir besoin de recourir fréquemment à son directeur; au contraire, « il est difficile de trouver un signe plus sûr qu'une âme n'est pas intérieurement en bonne voie, que sa hardiesse à ennuyer son directeur par une multitude de questions et de doutes, son empressement à découvrir son intérieur à d'autres, dont elle a entendu parler, ou qu'elle croit être versés en spiritualité ». Les femmes particulièrement devront veiller à être très sobres dans leurs consultations, brèves dans l'exposé de leurs difficultés; autrement, elles risquent d'accroître indéfiniment celles-ci au lieu de les apaiser.

Quant au directeur lui-même, il doit faire preuve d'un grand discernement pour orienter chaque âme selon ses dispositions générales et son état présent d'avancement. Comme les dispositions des âmes sont d'une variété infinie, il aura soin, tant qu'il ne connaît pas suffisamment la personne, de ne lui donner que des avis généraux qu'elle aura à adapter elle-même à son cas particulier. Et « qu'il se rappelle toujours que sa mission n'est pas d'enseigner aux autres sa propre voie, ni, en vérité, aucun genre d'oraison déterminé, mais d'apprendre à ses disciples à découvrir eux-mêmes leur voie en observant ce qui est bon ou nuisible à leur âme ». Jamais il ne s'imposera comme nécessaire et ne voudra mettre ses dirigés sous sa dépendance tyrannique. Au contraire, il ne se considérera que comme le fourrier de Dieu, apprendra aux âmes à se passer de lui; il jugera que sa principale fonction est de les libérer, les mettre à l'aise et au large, afin qu'elles puissent suivre sans entraves la direction du Saint-Esprit.

Dans le choix des lectures, on évitera un rigorisme excessif : même des religieux contemplatifs ne doivent pas s'interdire des lectures d'intérêt général, qui pourront leur apporter une heureuse détente et une aide plus ou moins lointaine à leur contemplation. Quant aux lectures proprement spirituelles, il ne faut absolument pas prendre pour soi tous les avis qu'on y trouve. On évitera en particulier « l'imitation indiscrète des exemples et des pratiques des saints » qui procéderait de l'orgueil et serait cause d'infirmité pour le corps, d'abattement pour l'esprit, sinon d'abandon complet de la vie intérieure. On ne prendra pas à

la lettre certaines expressions qui demandent à être interprétées. On ne prétendra pas réaliser tout d'un coup la perfection requise par certains auteurs dans la pratique de certaines vertus essentielles. D'autre part, on évitera l'avidité ou la curiosité indiscrète et passionnée dans la lecture. Que l'âme demeure libre pour obéir à tous les appels divins dont celle-ci peut être l'occasion. Et l'auteur prend soin d'avertir que ces avis valent avant tout pour ses propres écrits.

La direction et la lecture ne sont encore que des moyens éloignés ou indirects. Les deux grands moyens directs de la vie spirituelle sont la mortification et la prière. A chacun d'eux est consacré un traité entier de *Sancta Sophia*. Et dans leur usage aussi, dans leur usage surtout, doit s'exercer la discrétion.

La mortification est sans doute nécessaire, mais elle n'est pas une fin. Elle a surtout pour but de délivrer l'âme des entraves de l'amour-propre afin de la livrer, docile, à la conduite de l'Esprit-Saint. Il faudra donc, dans sa pratique, éviter tout ce qui serait retour d'amour-propre, enchaînement à de nouveaux liens, cause de trouble et de découragement.

Ainsi s'imposeront quelques principes généraux :

1) Il ne faut pas prétendre aller trop vite et se débarrasser du premier coup de tous ses défauts, mais se contenter « d'agir selon sa lumière et ses capacités du moment... avec patience et tranquillité d'esprit...; supporter ses propres imperfections, comme on le ferait pour celles des autres », en attendant l'heure de Dieu.

2) Il ne convient pas de s'imposer volontairement des mortifications importantes en plus de celles qui sont imposées par la Providence et par l'obéissance, à moins d'être sûr d'y être appelé par une vocation spéciale et tout à fait extraordinaire. Les supérieurs éviteront, d'ailleurs, d'imposer à leurs sujets des mortifications non prévues par la Règle. On se gardera de l'avis donné par certains auteurs spirituels : de s'opposer systématiquement, en matière indifférente, aux inclinations de la nature. Avec l'*Abrégé de la Perfection* (de la « dame milanaise » Dona Isabella Bellinzaga[7]), Dom Baker blâme « ceux qui n'accordent

7. Dona Isabella Lomazzi-Bellinzaga (1552-1624), disciple de la jeune Com-

jamais de repos à la nature, mais ont toujours en réserve une croix quelconque (extérieure ou intérieure) pour la mortifier ». Avec le même auteur, il remarque que « la suprême perfection n'est pas de désirer toujours souffrir, mais d'être content de souffrir tous les maux que la Providence de Dieu nous enverra. Ce contentement est détruit par l'anxiété continuelle dont souffrent cruellement les âmes qui ont toujours besoin d'être à la torture ».

Quant aux mortifications corporelles, s'il est vrai que le corps est au service de l'esprit, et doit pâtir à son profit, quand cela est nécessaire, « il est juste, néanmoins, d'avoir égard au corps, pour qu'il ne souffre pas trop grand préjudice des exercices spirituels accomplis avec une violence et une impétuosité excessives; moins par amour pour lui que pour l'esprit, incapable, en cette vie, de travailler sans le corps ». Aussi bien, « ce n'est pas l'excès des austérités corporelles, mais leur convenance, leur harmonie avec la disposition présente de l'âme, qui procure le progrès spirituel ».

La solitude constitue, après le recueillement (*abstraction of life*), une des mortifications générales indispensables à tout religieux. Elle est un facteur « d'incroyables progrès dans la vie intérieure » et la négliger conduit à la tiédeur. Mais pour qu'elle ne soit pas trop pénible au début et devienne délicieuse dans la suite, on aura soin d'y garder une sage liberté d'esprit en variant ses occupations, abandonnant celle qui devient pénible pour une autre plus agréable, ne craignant pas de demeurer, à certains moments, dans une oisiveté apparente, pourvu que demeure une attention virtuelle à Dieu; ordonnant tout enfin au meilleur service de l'esprit, pour qu'il se présente joyeux et allègre à l'exercice de la prière quand l'heure en est venue. D'ailleurs, on évitera l'empressement passionné à l'occupation du moment.

Le silence est une autre mortification générale des plus pro-

pagnie de Jésus et fervente de sainte Catherine de Gênes par qui elle avait reçu l'influence de l'Oratoire et celle d'Harphius. Son ouvrage est la source du *Bref discours de l'abnégation intérieure* de Bérulle. Cf. Jean Dagens, *op. cit.*, pp. 136-138.

fitables à la vie spirituelle. Les anciens moines, et saint Benoît lui-même, le prescrivent quasi absolu. Dans les temps modernes, on a jugé bon de le mitiger par les récréations. Faut-il s'en attrister? « Au contraire, non seulement la raison, mais les exemples des saints les plus parfaits du passé, renommés pour leur contemplation, nous montrent qu'elles sont profitables, nécessaires même, en temps opportun. » Et notre auteur de citer l'exemple célèbre de saint Jean l'évangéliste, rapporté par Cassien, et sa réponse à quelqu'un qui lui reprochait de se divertir avec une perdrix : « Un arc toujours tendu perd de sa force; de même l'esprit deviendrait absolument incapable de pensées divines, si aucune relâche ne lui était accordée. » Il y a d'ailleurs un amour de la retraite qui provient de la « mélancolie » et aboutit à une solitude perverse, peuplée d'imaginations et de rêveries pénibles, « troublantes, bien plus distrayantes que n'importe quelle conversation ». On aura bien soin de ne pas céder à cette humeur chagrine.

La mortification essentielle consistant dans le renoncement à notre volonté propre se résume dans la pureté d'intention : « elle nous fait rapporter toutes nos actions et toutes nos souffrances à l'amour et à la gloire de Dieu »; « c'est, de toutes les conditions de nos actes, la plus nécessaire ». Et cependant, il ne faut pas l'entendre comme si elle excluait la pensée de toute autre fin immédiate ou comme si elle devait être toujours actuelle. Sans doute, il convient de s'efforcer d'actualiser cette intention par des actes positifs d'offrande. Mais notre auteur conseille « de ne pas trop multiplier ou rapprocher ces actes, pour ne pas s'exposer à se faire mal à la tête, à distraire son imagination, à porter atteinte à la liberté d'esprit nécessaire; de veiller à ce qu'ils ne soient pas un obstacle à d'autres élévations ou aspirations de l'esprit vers Dieu, plus parfaites et plus profitables, si l'âme s'y trouve invitée ou si elle en a l'attrait ». Surtout on évitera le souci minutieux recommandé par certains auteurs, comme celui qui prescrit d'examiner avec soin, à propos de chaque action, si elle a bien rempli six qualités nécessaires... « A coup sûr, cet exercice serait pour l'âme une source de distractions et d'inquiétudes. »

« C'est une misère inévitable que de manger et de boire. »

Nous ne pouvons nous en passer, et c'est la source de beaucoup de fautes ou d'imperfections si l'on y cherche le plaisir sensuel pour lui-même. Les âmes les plus parfaites peuvent être surprises par la gourmandise. Il y a donc un grand effort à faire pour parvenir à contrôler et dominer parfaitement l'appétit sensuel. Et d'ailleurs les repas alourdissent l'âme qui se voit, par eux, obligée de descendre des hauteurs spirituelles qu'elle avait pu atteindre dans sa prière. Elle ne doit pas cependant, pour éviter cet inconvénient, se priver de la nourriture nécessaire ni penser qu'elle a péché par excès si elle ressent quelque lourdeur après sa réfection. Il arrive même que l'infirmité du corps exige une nourriture soignée. « En ce cas, on peut rechercher des mets bien assaisonnés, on le doit même », non pas pour satisfaire la sensualité, mais pour soutenir les forces, et dans l'intérêt de l'esprit.

Une très haute manière de pratiquer la mortification pendant les repas nous est proposée par l'exemple de certains saints personnages qui y tenaient continuellement leurs puissances élevées en Dieu et suspendues en lui, au point de perdre la sensation du goût. « Mais cette pratique ne convient qu'aux parfaits. Elle peut être préjudiciable et dangereuse à la catégorie ordinaire des âmes moins parfaites. » A celles-ci on ne recommandera pas même une attention trop soutenue à la lecture qui se fait dans les réfectoires conventuels, ni à celle de complies aussitôt après le dîner. « Trop d'attention et de recueillement à ces heures porterait préjudice à la tête et à l'estomac. »

Les malades ne sont pas dispensés de mortifier leur sensualité dans les plaisirs du goût; ils ne chercheront pas avec gourmandise des aliments qui leur feraient du mal, ils réprimeront tout mouvement intérieur d'appétit désordonné. Cependant, « des mets et des soulagements trop recherchés pour une personne en bonne santé, prétendant à la vie spirituelle, pourront être tout à fait permis et convenables dans la maladie ». Ce n'est pas qu'il faille avoir égard au corps pour lui-même, mais il se peut que le bien-être du corps serve l'esprit. Pour la même raison, un malade peut légitimement désirer et rechercher les remèdes convenables, à condition de n'y point apporter trop de sollicitude et de supporter patiemment d'en être privé. Il pourrait

être plus parfait de renoncer à l'usage des médicaments, comme saint Bernard semble le suggérer. Mais en cette matière « chacun doit suivre cette divine lumière de discrétion que Dieu lui donne ».

Le sommeil prolongé est encore plus funeste aux exercices spirituels qu'un repas copieux. Il sera donc bon de couper le temps qui lui est consacré, mais, d'autre part, « pour les âmes imparfaites, il peut être préjudiciable d'être privées d'un temps convenable de sommeil ». Dans les insomnies, on aura soin de ne pas lâcher la bride à l'imagination, mais on évitera aussi de se livrer à des exercices de dévotion qui empêcheraient de se rendormir, ce qui nuirait ensuite à la prière du jour. Les âmes plus parfaites, dont la prière est devenue facile et comme naturelle à la manière de la respiration, pourront sans inconvénient s'y livrer en de telles circonstances.

La mortification n'est elle-même qu'un moyen secondaire de la vie spirituelle, subordonné au principal, qui est la prière. La première n'avait pour but que de lever les obstacles qui s'opposent à l'union à Dieu, la seconde la réalise directement. Et, bien comprise, elle rassemble tous les devoirs, résume toutes les vertus. « Aussi le devoir de prier nous est-il enjoint comme nul autre, car il nous est recommandé de le pratiquer sans cesse. » La « prière continuelle » est de précepte et toutes les institutions monastiques n'ont pour but que d'en permettre la réalisation. Mais faut-il l'entendre d'une prière en acte, excluant toute autre occupation, comme l'ont soutenu certains sectaires? Il est bien évident que nous avons d'autres devoirs à remplir que celui de la prière, et d'ailleurs l'acte de la prière, sous quelque forme qu'on le pratique, ne saurait durer toujours. Même sous la forme la plus humble, la prière vocale, il épuiserait vite, non seulement le corps, mais l'esprit. « Quant à la méditation, c'est un exercice si pénible qu'on perdrait la tête en forçant l'imagination à inventer constamment et à discourir intérieurement sur des objets divins ou spirituels. » La « prière affective intérieure », qui consiste essentiellement dans l'acte de la volonté tournée vers Dieu, ne peut être constamment pratiquée, du moins au degré intense qu'elle atteint dans les heures de « récollection », ni même comme simple « souvenir de Dieu »

actuel : « Celui-ci causerait aux âmes, surtout aux imparfaites, une tension d'esprit si préjudiciable qu'elles seraient vite dans l'impossibilité de faire aucun progrès spirituel. » Il ne faut rechercher la « prière continuelle » ou la « continuelle présence de Dieu » que sous la forme d'une intention de tout faire pour l'amour ou la gloire de Dieu, intention au moins virtuelle, c'est-à-dire résultant d'une intention actuelle, formellement prise dans une prière qui a précédé l'action.

La discrétion ne doit pas régler seulement le temps à consacrer à la prière, mais aussi la manière même de l'exercer. La prière vocale, sous sa forme la plus importante en valeur et en étendue pour les religieux voués au chœur : à savoir, la récitation ou le chant de l'office divin, exige-t-elle une attention aussi soutenue que possible, non seulement aux mots, mais à leur sens ? Pour les âmes imparfaites, cela exigerait un effort intellectuel qui les distrairait de l'élément essentiel de la prière : l'union affective à Dieu, en les obligeant à passer sans cesse, en suivant le texte des psaumes, à des considérations nouvelles et à des affections successives. Mieux vaut, pour elles, garder l'attention fixée en Dieu dans un recueillement aussi profond que possible, sans s'inquiéter si leur mouvement affectif s'accorde avec le sens du passage alors prononcé par elles. Il est entendu que les âmes plus parfaites, « unies à Dieu plus profondément et avec une simplicité plus grande, peuvent, sans aucun préjudice pour cette union, être attentives aussi au sens et à l'esprit des paroles qu'elles prononcent ».

La pratique de la méditation est généralement nécessaire pour toutes les âmes dans tous les états de vie, au début de la vie spirituelle. Cependant, toutes ne sont pas également aptes à cet exercice. Il faut se garder de les y forcer d'une manière excessive, s'il se révélait préjudiciable à leur tête et à leur esprit, et d'un profit faible ou nul. Il ne faut pas non plus obliger indistinctement toutes les âmes à pratiquer ces méthodes de méditation subtiles, distrayantes, pénibles, « telles que les décrivent de nombreux livres, ou à imaginer des représentations ou des scènes singulières pour méditer les mystères ». Il ne faut pas surtout contraindre à demeurer toujours dans l'exercice de la méditation des âmes vouées à la vie contemplative, « empri-

sonnées, pour ainsi dire, par leur profession, dans une vie religieuse solitaire, et d'ailleurs par nature inaptes au discours »; ce serait les condamner à ne faire aucun progrès spirituel et à voir sans cesse s'accroître leur angoisse. Dans l'exercice même de la méditation, on ne s'imposera pas une discipline rigoureuse, mais on laissera librement la volonté suivre les bonnes affections, même si elles s'écartent du thème choisi par l'intelligence; et cependant on évitera de s'abandonner aux sentiments passionnés : tendresse, larmes, crainte... Quant au choix des sujets de méditation, il doit surtout être déterminé par les besoins et les dispositions de chacun, selon sa vocation propre et l'appel du moment, c'est-à-dire selon ce qui s'oppose le mieux à des affections désordonnées : ainsi, on interdira aux âmes scrupuleuses les exercices de crainte de la voie purgative pour les appliquer plutôt à ceux qui sont susceptibles de produire l'amour et la confiance. « L'expérience de son propre avantage spirituel doit être, pour l'âme, la règle et la mesure de tous ses exercices spirituels, et elle ne doit jamais, sous couleur de perfection, s'obliger à un sujet ou un exercice, si elle ne le trouve salutaire et savoureux pour l'esprit. » (Cette affirmation est donnée par Dom Baker à propos de l'exercice de la méditation de la Passion, pourtant généralement considéré comme absolument indispensable.)

« Quand, après avoir pratiqué pendant un temps raisonnable la méditation, une âme contemplative commence à s'apercevoir que cet exercice lui devient aride et ingrat, lui cause un grand dégoût et peu ou point de profit, elle doit alors s'abstenir de méditer et se livrer à l'exercice des actes immédiats de la volonté »; il faut entendre par là des mouvements volontaires ou des affections qui sont produits sans longue réflexion de l'intelligence; c'est un degré de prière plus élevé que celui de la méditation, puisque le travail de la raison et de l'imagination en celle-ci n'avait pour but que de produire des mouvements et affections de la volonté, seuls constitutifs de la prière. Et il y a « nécessité absolue, pour une âme qui aspire à la contemplation, de suivre, avec toute la liberté d'esprit convenable, la conduite divine et de passer d'un degré inférieur de prière à un autre plus élevé, quand il est devenu meilleur et plus profitable ».

Dans l'exercice des actes de la volonté, on évitera à la fois une activité impétueuse et une passivité paresseuse et présomptueuse : « Plus les opérations de la volonté sont calmes, tranquilles, paisibles, profondes (mais sans négligence volontaire), plus aussi elles sont efficaces et profitables. » Mais aussi « la cessation du travail intérieur, de tout effort vers Dieu dans ses récollections, peut causer à l'âme un grand dommage si elle a pour cause le désir et l'attente d'une communication divine extraordinaire ». Plus encore que pour la méditation, il appartient ici à l'âme de juger quels sont les actes qui lui conviennent, le temps à leur consacrer, le moment de passer à un exercice plus élevé. L'auteur propose, en fin de son ouvrage, un recueil de formules exprimant différents actes de la volonté. Il s'est efforcé d'en rassembler une grande variété correspondant à la grande diversité des besoins et des dispositions des âmes. Mais il a bien soin d'avertir qu'il ne les donne que comme exemple pour les âmes qui éprouveraient le besoin d'être aidées par des modèles; elles ne doivent pas s'astreindre à les utiliser toutes et dans l'ordre, et cependant elles éviteront de les choisir par pur caprice ou au hasard. « Voici la règle et l'avis général en cette matière : selon les dispositions qu'elles auront reconnues en elles, après expérience et observation, pour un certain genre d'actes ou d'affections, ou pour plusieurs à la fois, les âmes doivent ordonner leurs exercices et préférer la saveur et le profit qu'elles y trouvent à toutes les règles, à toutes les méthodes, ou à l'autorité des exemples. » En particulier, on ne prétendra pas suivre « les exemples de certains saints des premiers âges, qui pouvaient rester presque constamment en oraison mentale, sans céder à une pensée extravagante... L'imitation indiscrète de ces exemples, comme la production trop violente d'actes successifs, accablerait les esprits ordinaires qui se mettraient dans l'incapacité absolue de prier à l'avenir. »

Au-dessus des actes ou affections produits par un effort volontaire, il y a ceux qui jaillissent spontanément de l'âme sous la motion divine. Notre auteur les nomme « aspirations » et y reconnaît le premier degré de la contemplation proprement dite, ou de la prière infuse. Or, si paradoxal que cela paraisse d'abord, il faut encore, dans l'abandon à ces motions divines,

user de discrétion : ne pas s'y laisser aller indistinctement à toute heure, mais attendre le temps fixé pour l'oraison, « car ces exercices affaiblissent et consument à un haut degré les forces physiques. Si les âmes s'y livraient aussi souvent qu'elles s'en croient capables (c'est-à-dire, en fait, presque continuellement, tant est parfaite leur inclination pour Dieu), elles se mettraient dans l'incapacité absolue de le servir à l'avenir ». Certaines âmes, que Harphius appelle « martyres d'amour », sont « embrasées d'une ardeur si impatiente et d'une telle soif de Dieu que leur corps défaille et dépérit »; il est à craindre qu'un tel amour ne soit pas très pur et ne comporte une grande part de sensualité. D'une manière plus générale, on se méfiera de la dévotion sensible, qui a souvent sa source dans une disposition naturelle du corps. En s'y livrant sans discernement, on risque de voir s'épuiser l'esprit et s'affaiblir les forces, au point de ne plus pouvoir correspondre à la grâce et accomplir son devoir d'état. Mais on ne la méprisera pas si Dieu la donne : on ne s'y arrêtera pas, on ne la recherchera pas, mais on l'utilisera pour fortifier l'amour véritable et solide.

En rassemblant ces traits épars à travers son œuvre, par lesquels Dom Baker applique à tous les détails de la conduite spirituelle la vertu de discrétion, on peut restituer l'idée qu'il se fait de cette vertu.

Au reste, il a pris soin de s'en expliquer lui-même en consacrant à la discrétion un des derniers chapitres de *Sancta Sophia*. Il la définit là comme une vertu surnaturelle « qui permet d'éviter tout inconvénient nuisible au corps ou à l'esprit ». Et il ajoute : « Elle rend l'âme capable de tenir le juste milieu et d'éviter les extrêmes pernicieux dans la pratique de tous les devoirs spirituels. »

A s'en tenir à cette dernière phrase, on pourrait confondre la discrétion avec la simple vertu de juste milieu prônée par la sagesse antique et réglée par le célèbre adage : *Ne quid nimis*. Rien de trop ! On pourrait n'y voir qu'une sage résolution d'honnête médiocrité, en vue de garder une paix confortable. A vrai dire, le Pères de l'Église n'ont pas craint de reprendre l'adage païen, et saint Benoît lui-même le cite expressément pour ensei-

gner aux supérieurs la modération dans la correction de leurs subordonnés[8]. Cela nous avertit déjà qu'il s'agit d'autre chose que du souci d'une tranquillité paresseuse. Et en effet Dom Baker précise que le but est d'éviter les extrêmes *pernicieux*, les *inconvénients* nuisibles au corps ou à l'esprit; et il entend par là simplement les inconvénients nuisibles à l'esprit, puisqu'il nous a avertis que l'on ne devait s'inquiéter du corps qu'en vue de l'esprit.

C'est d'ailleurs tout l'ensemble de la doctrine de Dom Baker qui s'oppose à l'accusation de prôner la médiocrité. Il veut conduire ses disciples à la perfection. Il le leur dit dès le début et ne se lasse pas de le leur répéter. Et cette perfection n'est rien d'autre que la perfection de la charité ou de l'union à Dieu : celle dont jouissait le premier homme avant la chute et qui nous est de nouveau rendue possible par la Rédemption; où l'on aime Dieu « comme l'unique objet de son amour, comme la fin unique et universelle de son être et de sa vie », sans se laisser aller à aimer un autre objet en dehors de lui, ou qu'on n'ordonne pas à lui. Notre auteur s'en prend véhémentement à ceux qui prétendent que cette perfection n'est pas pour tous, ou que tous ne doivent pas y aspirer. Il considère que le devoir d'y tendre est particulièrement urgent pour les religieux, et surtout pour les religieux contemplatifs. Il s'indigne contre les tièdes qui croient faire suffisamment en évitant les péchés mortels, qui détournent les autres de la pratique de la mortification; ou même contre ceux qui ramènent toute la perfection monastique à la pratique exacte des observances extérieures, et qui découragent ou persécutent ceux qui s'efforcent aux exercices de la vraie prière intérieure et du recueillement. S'il est très réservé sur la pratique des mortifications corporelles, il est intransigeant sur la mortification de la volonté ou des affections, il condamne « tout attachement aux créatures par affection..., plus ou moins coupable », s'il se manifeste par quelque peine ou chagrin de leur privation. Dom Butler s'effraie de cette exi-

8. *Reg.*, c. LXIV; cf. HIERON., *Ep.*, CXXX, 11; *Ep.*, LX, 7; *Ep.*, CVIII, 20; AUG., *Enarr. IV in Psalm.* CXVIII, 1.

gence[9] : « La plupart des écrivains modernes, écrit-il, adouciraient une telle doctrine et reconnaîtraient la légitimité et la bonté des principales affections naturelles. » Même intransigeance — et le fait est particulièrement remarquable chez un auteur qu'on a pu accuser de favoriser l'illuminisme — en ce qui concerne l'obéissance. Dom Baker sait que « des docteurs et des casuistes modernes » admettent que l'obéissance religieuse a des limites et qu'en bien des cas les subordonnés sont dispensés d'obéir à leurs supérieurs. Pour lui, un religieux qui aspire sérieusement à la perfection « ne doit pas s'estimer dispensé de son obligation d'obéir, si ce n'est quand on lui commande indûment des choses incompatibles avec ses devoirs envers Dieu, et manifestement préjudiciables à son âme ». Il est enfin exigeant pour les malades : il ne veut pas qu'ils désirent trop vivement la santé, sous le prétexte fallacieux de pouvoir servir Dieu et le prochain; il veut qu'ils continuent leurs exercices spirituels de mortification et de prière, du moins selon leurs possibilités, qu'ils ne manifestent aucune impatience ou aucune plainte, qu'ils ne recherchent pas avec trop d'inquiétude les remèdes qui leur sont nécessaires.

Le juste milieu n'est donc pas à situer dans le but, qui est la perfection — et celle-ci ne souffre pas de mesure, mais dans les moyens pour y parvenir —, et ici une sage modération s'impose afin d'éviter les dommages qui peuvent résulter de certains excès. Quels dommages? Les exemples d'application que nous venons de citer montrent qu'ils peuvent se réduire à ceux qui affectent la liberté d'esprit. Celle-ci paraît être pour Dom Baker la condition primordiale de la vie spirituelle; le premier remède contre la plupart des difficultés qu'on y rencontre est, d'après lui, de « mettre l'âme à l'aise et au large ». Nous devons, écrit-il, dépenser « un soin diligent pour garder notre âme dans toute la paix, la tranquillité, la joie possibles, sans laisser aucune passion y naître... je dis bien, aucune, même dirigée sur des objets bons et saints, parce qu'elle l'obscurcirait et y mettrait le désordre. Nous devons, par conséquent, éviter toute violence, toute précipitation impétueuse dans l'accomplissement de nos

9. *Le Monachisme bénédictin*, traduction Charles Grolleau, 1924, pp. 57-58.

devoirs les meilleurs et les plus nécessaires. C'est s'en acquitter de la manière la plus efficace et la plus pure que de les faire avec la plus grande tranquillité, quiétude, sérénité... » Aussi la recherche de cette tranquillité est une des principales mortifications : « La quatrième mortification générale est une constante paix et tranquillité d'esprit, conservée en dépit de toutes les passions troublantes, chagrin, crainte, désespoir, etc. » Bien mieux, elle résume à elle seule toute la mortification, ou du moins en est le but immédiat, car « tous les devoirs de la mortification peuvent se réduire à la garde du cœur (*custodia cordis*); elle consiste à ne pas répandre ses affections d'une manière désordonnée sur les créatures, à n'admettre dans son âme aucun amour déréglé, à veiller avec circonspection sur son intérieur, pour le garder dans une tranquillité aussi grande que possible ».

Serait-ce donc qu'il faudrait chercher la liberté d'esprit pour elle-même afin d'en jouir dans une douce quiétude? Non, certes, mais seulement parce que c'est la condition de la vie spirituelle, qui est la vie « selon l'esprit », la vie en dépendance de l'Esprit-Saint, sous la direction de l'Esprit-Saint : « Les âmes pieuses doivent constamment garder leur esprit libre, indifférent, souple, autrement elles deviendront, en maintes occasions, peu portées à croire et incapables d'exécuter les ordres du Saint-Esprit. Elles pourraient même aller jusqu'à contrister souvent et s'exposer à éteindre cet Esprit en elles, en agissant obstinément d'une manière contraire à sa motion. » Car « ce divin Esprit est paix, sérénité, tranquillité absolues... ».

Cette vie sous la direction de l'Esprit est l'idéal de la vie humaine. Dans l'état de justice originelle, le premier homme y atteignait avec une grande perfection et une grande facilité : recevant dans son intelligence une lumière surnaturelle qui lui indiquait les actions à faire, dans sa volonté une inclination surnaturelle pour les accomplir avec une pure intention de charité, il était dans une continuelle dépendance de Dieu et orientation à Dieu. Le péché l'avait privé de ce bienheureux état pour le livrer à la servitude de l'amour-propre et à toutes ses séquelles : impulsions des instincts, attractions des créatures. La Rédemption a restitué aux hommes la possibilité d'accomplir

leur vocation première. Par le baptême qui lui en procure le bénéfice, tout chrétien en état de grâce a désormais en lui un Maître intérieur, l'Esprit-Saint, qui le sollicite à écouter sa voix, à recevoir sa lumière, à obéir à sa motion, afin d'agir selon Dieu et pour Dieu, par pur motif de son amour. Malheureusement, ou plutôt par une sage disposition de la Providence divine, afin de garder l'homme dans l'humilité et de lui éviter une nouvelle chute irrémédiable, la Rédemption n'a pas rendu la facilité de la grâce primitive; elle a laissé subsister les servitudes de la nature corrompue qui empêchent l'homme de suivre, et même d'entendre, son Maître intérieur tant qu'il n'a pas été peu à peu débarrassé d'elles. Voilà pourquoi la première tâche qui s'impose est de le libérer; c'est l'œuvre propre de l'ascèse, et celle-ci est réglée par la discrétion, qui est donc avant tout une vertu libératrice.

Elle n'est point que cela, elle n'est point seulement l'art de se disposer à suivre la direction de l'Esprit-Saint. Elle est le moyen même par lequel s'exerce cette direction. Car le don de l'Esprit qui nous est conféré par le baptême est en nous comme « un certain principe ou une faculté divine, infusée dans l'âme humaine à la manière d'une habitude permanente, pour lui permettre, avec le concours actuel de sa volonté libre, de connaître en toutes choses la volonté de Dieu, d'y ajouter foi et de l'accomplir ». Cette faculté est d'abord comme un germe, un trésor caché, un feu couvant sous la cendre, et d'ailleurs elle ne peut entrer en acte que par le secours de grâces actuelles accompagnées d'une fidèle correspondance de notre volonté libre. Mais ces grâces actuelles ne manquent pas, et à mesure qu'elles se multiplient avec nos actes de consentement, la faculté surnaturelle devient plus active. « A la moindre occasion, la voilà prête à agir, à répandre les parfums de sa vertu. Il en est d'elle — *mutatis mutandis* — comme de la vertu de prudence naturelle : « L'exercice persévérant des vertus morales produit et accroît chaque jour la vertu de prudence morale..., que ni l'étude, ni le savoir spéculatif, si grands soient-ils, ne sauraient procurer... Cette prudence éclaire l'âme pour lui permettre de juger et de déterminer en quelles circonstances, avec quelles qualités concomitantes, un acte vertueux doit et peut être accom-

pli avec le plus d'avantage et de perfection. Ainsi, grâce à la vertu de prudence, quand elle a atteint un degré éminent, une personne vertueuse ne manquera jamais une bonne occasion de pratiquer la vertu..., et son acte sera doué de tout le lustre voulu. » De même, « par une pratique constante, la charité monte, grandit, s'accroît. L'Esprit de Dieu allume alors dans l'âme une lumière de prudence surnaturelle, bien plus claire et plus sûre pour nous diriger dans les voies divines que la prudence ne l'est dans les voies de l'honnêteté morale ». Cette lumière s'étend même aux actions les plus minimes, celles que certains considèrent comme « indifférentes », alors qu'il n'y a pas, d'après l'enseignement de saint Augustin et de saint Thomas, d'actions de fait indifférentes, toutes devant être ordonnées à Dieu pour être bonnes. « La divine lumière, qui nous enseigne à n'aimer que Dieu, ne tient absolument aucune action pour indifférente, mais nous apprend à les ordonner toutes au service et à l'amour divins. Elle peut encore nous faire discerner si l'une est plus capable d'y contribuer que l'autre, et, en conséquence, nous faire choisir la meilleure. »

Voici enfin la discrétion dans son acception la plus haute : elle n'est point seulement la faculté de discerner ce qui convient à telle âme en telles circonstances, pour éviter les excès nuisibles, ou pour se disposer à recevoir la motion de l'Esprit-Saint; elle est une illumination de cet Esprit divin nous manifestant l'action à faire et la manière de la faire, à savoir par charité, par amour de Dieu; elle est, en somme, cette charité elle-même, qui est à la fois lumière dans l'intelligence et inclination dans la volonté; elle s'identifie avec la direction de l'Esprit.

Faut-il même distinguer entre les différents sens ou degrés de la discrétion, comme si ses degrés inférieurs étaient d'une autre essence ? Nous ne parlons pas ici de la discrétion naturelle, vertu de discernement du juste milieu, que la sagesse antique a pu enseigner et pratiquer, mais de la discrétion chrétienne ou surnaturelle. Celle-ci s'exerce, disions-nous, soit comme fonction libératrice pour disposer l'âme à suivre la direction de l'Esprit-Saint, soit comme moyen de cette direction elle-même. Mais c'est déjà l'Esprit qui dispose les âmes à le recevoir. Lui

seul connaît ce qui convient à telle âme en telles circonstances, pour se préparer à l'écouter et le suivre (et voilà pourquoi le rôle des « maîtres extérieurs » : directeur, auteurs spirituels, ne doit être que de faciliter l'action du Maître intérieur). Lui seul aussi peut, en même temps qu'indiquer l'œuvre à accomplir, donner le moyen de l'accomplir bonne, c'est-à-dire par charité. C'est donc l'Esprit-Saint, à tous les degrés de la vie spirituelle, qui est le principe de la discrétion. On le reconnaît à l'effet qu'elle tend toujours à produire dans l'âme, à savoir la tranquillité intérieure, la paix. Ce n'est pas seulement pour écarter des obstacles que la discrétion, dans les premiers efforts de la vie spirituelle, visait à libérer du trouble et de l'agitation. C'est parce qu'elle était inspirée par l'Esprit dont le fruit, selon l'Apôtre, est *charité, joie, paix*.

Ces considérations valent pour toute vie chrétienne, dont la perfection consiste dans la pleine soumission à la direction du Saint-Esprit, et donc dans le plein exercice de la discrétion. Cependant, d'après notre auteur, une vie active ne sera jamais en fait aussi pleinement livrée à la direction du Saint-Esprit qu'une vie contemplative. Trop de causes d'agitation, de distraction interviennent dans la première pour qu'elle puisse pratiquement connaître cette parfaite tranquillité intérieure nécessaire à une dépendance constante de l'Esprit. Au contraire, la seconde a été instituée précisément à seule fin de permettre cette attention continuelle au Maître intérieur. « A quelle fin sommes-nous entrés en religion? N'est-ce pas uniquement pour éviter tous ces obstacles du monde qui empêchent d'être attentif à Dieu et de suivre sa divine direction? » On le voit bien, en particulier dans la Règle de saint Benoît : « Il est évident que le principal souci de notre Bienheureux Père, dans toutes les observances prescrites par lui, est de libérer ses disciples des deux obstacles généraux (à savoir : les images distrayantes et les passions désordonnées) si opposés à l'introversion, à l'attention continuelle à Dieu, à la conversation avec lui. Voilà ce qui mérite le mieux d'être appelé l'esprit de la Règle de saint Benoît. » On dit communément que cet esprit est un esprit de discrétion; on voit que cela revient au même.

fr. Jean Juglar, m.b.

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE
1748-1783

Canonisation : 8 décembre 1881.
Fête : 16 avril.
Cf. *Martyrologium Romanum*, éd. 1940, 16 avril, p. 141.

F. Audiger et E. Rosière, *Vie du grand pénitent saint Benoît-Joseph Labre*. Poitiers, 1906.

J. Mantenay, *Saint Benoît Labre*, coll. « Les saints », Paris, 1908.

L. Aubineau, *La vie admirable du saint mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre*, Paris 1875 (1re éd.), 578 pp.

Le livre de Léon Aubineau présente le grand avantage de faire vivre le saint dans son milieu. L'auteur a connu les témoins du procès de canonisation, et bien que ceux-ci ne virent jamais le bienheureux de son vivant, ils ont vécu dans son influence et son culte immédiats. On appréciera d'ailleurs la dévotion discrète avec laquelle sont relatés les quelques épisodes d'une vie tout intérieure. Pour Benoît Labre comme pour Thérèse Martin, l'histoire de sa vie est l'histoire de son âme, et cette perspective, gardée au long des pages, fait le charme du livre.

Que nous révèle-t-il de Benoît-Joseph Labre ? Enfant grave, adolescent nourri des livres du P. Le Jeune, jeune homme épris d'austérité et de prière, novice impossible par extrême ferveur, ermite pèlerin qui trouve Dieu au delà de ses peines, mendiant de Rome assidu aux églises : c'est ainsi que Benoît apparaît tour à tour sans que sa grâce se rompe nulle part.

Aucun cloître ne peut retenir le jeune homme, dont le tempérament exige la pleine nature. Mais la clôture qu'il ne peut supporter dans l'espace, il la fait plus sévère dans ses occupations. La perfection n'est pas très facile dans un cloître, que dire dans la vie vagabonde ? Fidélité rigoureuse au règlement de vie qu'il a adopté, obéissance à l'Église et à ses confesseurs sont pour l'ermite pèlerin la boussole inviolable.

D'aucuns jugeront la sévérité de Benoît trop étroite. On invoquera, tout au moins, les lois de l'hygiène. Soit. Mais pour comprendre cet effort ascétique, il faut, sans aucun doute, le replacer dans son cadre de vie. Il y avait dans l'âme de Benoît un désir intense de l'union avec Dieu. Quel moyen avait-il de satisfaire cette exigence, plus forte que sa volonté ? La société du temps, il faut l'avouer, n'offrait guère de voies à la sainteté. Il n'est pas besoin de rappeler les maux très graves dont souffrait l'Ancien Régime à son déclin. Les institutions ecclésiastiques elles-mêmes pâtissaient de cet état de choses. Ce n'est pas que Benoît instituât une critique des formes de la société; au contraire, il accepta en toute humilité de se ranger dans la catégorie sociale reconnue comme la plus inférieure. Mais n'est-il pas significatif que là seulement le jeune homme put se sentir très parfaitement à l'aise ? Dans d'autres circonstances, d'autres disciples du Christ ont choisi le désert : n'est-ce pas le même appel intérieur, entendu dans un monde peu chrétien, qu'on retrouve dans cette résolution que l'enfant se faisait à dix ans : « Moine, moine contemplatif, et non pas curé de campagne; je vivrai de l'herbe des champs et de racines, comme les anciens ermites. » La réalisation de son vœu lui causa, on le sait, des aventures cinglantes. Il ne faut pas s'étonner non plus si ce choix entraîna des pratiques rigoristes dont

les anachorètes ont plus besoin que d'autres. Quand l'âme est plus seule devant Dieu, elle est aussi plus tentée, plus faible contre la chair. Le dédain de soi-même est alors si fort qu'il peut aller jusqu'aux témérités. Benoît resta trop soumis aux prêtres pour rien faire qui pût scandaliser. Mais le XVIII[e] siècle n'avait pas nos règles de propreté.

L'ascèse chez Benoît n'est du reste qu'un moyen. Le long des routes, il récite le Rosaire. Dans les églises, il s'abîme dans la contemplation. Il a quitté les biens du monde, et même ses affections les plus chères, il découvre ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Benoît récite l'Office, plus encore il s'unit à son « Jésus sacramenté ». Comment la Lumière de l'hostie l'inonde parfois sensiblement, c'est ce que certains témoins découvrent bouleversés. Benoît pénètre dans la Passion, dans le mystère de la Sainte Trinité. A l'égard de la Vierge, il éprouve une affection d'enfant et va chaque année la visiter dans son sanctuaire de Lorette. Ainsi les grâces divines détrempent peu à peu cette âme un peu sauvage. Elles l'inondent de tendresse.

Ce pauvre n'est pas un isolé qui déteste ses semblables. Ceux qui l'approchent sont étonnés de sa jeunesse, de sa fraîcheur d'âme, de sa délicatesse. Sous ses haillons, ils pressentent une source intense, ils respectent un mendiant qui est, par tant d'endroits, un seigneur. On reçoit ses conseils. Que l'élévation de son âme ait dû souffrir de la misère, plus morale que physique, qu'il côtoyait à chaque instant, c'est ce qui demeure son secret et la profondeur de sa connaissance du Christ, sans doute aussi sa grande épreuve.

Un jour vint où tant de trésors amassés, tant de patience, tant de douce attention, se signalèrent par un apostolat fécond. Jusque-là, il n'avait eu que de rares amis, des petites gens pour la plupart, que sa limpidité attirait. Mais les mendiants, ses compagnons, avaient peine à le reconnaître pour un des leurs. Il assistait comme eux aux leçons de catéchisme, il faisait la queue aux portes des couvents, mais sa conduite tranchait trop sur les autres. Ne voyaient-ils que reproche sous l'exemple? Toujours est-il qu'ils le rejetaient, du moins pour la plupart. Or l'existence si dure de Benoît

avait ruiné une santé délicate. A Rome, pris par le mal qui devait l'emporter, il dut prendre refuge à l'asile. C'est là qu'il trouva les dortoirs, pleins de sarcasmes, de blasphèmes et de brutalité. Avec cette force que Dieu seul peut donner, Benoît s'oppose à toutes les formes du mal. Il corrige, il instruit, il fait plus : il gagne les cœurs. Fervente, la prière s'élève tous les soirs. C'est l'œuvre de Benoît.

Saint Benoît Labre peut nous apprendre à porter l'Évangile aux plus pauvres. Son âme eut toujours horreur de toute compromission. Il ne voulut jamais en remontrer à quelque autorité. Simplement, il traça son sillon, et il creusa si profond qu'il n'est pas de déshérité qui ne puisse y trouver le chemin vers son Dieu.

A. DE LA GORCE, *Un pauvre qui trouva la joie*. Paris, 1933.

C'est l'histoire du saint parfaitement documentée mais contée avec simplicité. C'est aussi un essai pour pénétrer dans l'âme de saint Benoît. L'itinéraire spirituel qu'il nous révèle confère à ce livre une valeur très spéciale. Certains traits de la physionomie mystique du saint risquent d'être étouffés par la légende ou une hagiographie tout extérieure. Il advint que souvent saint Benoît reçut la grâce de scruter les consciences et sa franchise naturelle le poussa à déclarer aussitôt la vérité :

Il n'était, le long du jour, qu'un mendiant à la porte des églises. Mais il disait aux fidèles qui gravissaient les degrés : « Mon fils, chassez cette pensée... Ma fille, vous subissez à présent une tentation grave; Dieu ne vous abandonnera pas. » Il discernait l'injustice de ceux qui se croyaient purs, les supercheries secrètes, les jalousies cachées, les méchancetés sourdes et les péchés de la chair consommés dans l'esprit. Le mendiant Benoît Labre, confesseur sans mandat, provoquait des confessions sacramentelles plus sincères qu'elles n'avaient jamais été. Car le mensonge était l'ennemi suprême. Mensonge des apparences quand les âmes étaient atteintes ! « Que fait ce crucifix dans votre chambre, interrogeait Benoît Labre, en désignant le saint emblème au chevet des voleurs ou des adultères, que fait ce crucifix ? N'est-il pas là pour juger dans quel état se trouvent les affaires de votre mai-

son, de votre emploi, de votre conscience ? » On trichait, non pas seulement au jeu; on se déguisait, non pas seulement à la comédie. L'homme perdait l'habitude de briser son masque devant son Dieu.

Ces traits nous permettent d'entrevoir ce que pouvait être la vision surnaturelle du monde par le saint. Il est assez rare de trouver ce souci chez les hagiographes qui devraient pourtant le mettre au premier plan de leurs préoccupations.

Le chapitre VII est particulièrement révélateur de la vie intérieure du saint.

Sa dévotion principale était la Trinité, et il en parlait d'une façon si simple et si profonde que son confesseur de Lorette, le P. Temple, s'écriait : « Avez-vous lu sainte Thérèse ? » Dans une époque et un pays où la dévotion sensible dépassait la mesure, seule une source de grâce exceptionnelle pouvait entraîner ce cœur simple à de telles profondeurs. Remarquons toutefois que sa connaissance de la Trinité ne se coupait pas des mystères de l'humanité du Christ; c'est dans ces sacrements de la vie et de la mort de Jésus qu'il puisait cette science ineffable.

Quand j'applique ma pensée au couronnement d'épines, je me sens soulevé vers la Trinité de Dieu [1].

Les méthodes de méditation issues d'une dévotion sensible à l'humanité du Christ étaient pour lui le tremplin de vols d'un esprit parfaitement docile aux appels de Dieu.

Vous, homme ignorant, s'écriait le P. Almerici, que connaissez-vous des mystères de la Trinité ? — Je ne connais rien, mais je suis transporté, répondait saint Benoît [2].

Elie Maire, *Trois gueux du Seigneur*, saint Benoît Labre, Charles Maire, Germain Nouveau. La Bonne Presse, Paris, 1937.

Le saint, le pèlerin franc-comtois et le célèbre ami de

1. P. 188.
2. P. 207.

Verlaine et de Rimbaud ont-ils des liens spirituels ? C'est la thèse de M. l'abbé Maire. L'instabilité pouilleuse, l'instabilité décente et l'instabilité fantasque sont pour lui des cheminements plus ou moins directs vers la Maison du Père. Germain Nouveau mérite une attention particulière et son parallèle avec Benoît Labre est suggestif : même essai de la Trappe et même déconvenue, mais Benoît-le-pur est attiré par Dieu jusqu'à la plus extrême pauvreté : celle de l'instabilité qui le garde dans une dépendance quotidienne de la volonté de Dieu. Germain Nouveau est pourchassé par Dieu comme une proie qui semble n'avoir d'autre prix que sa facilité pour la dérobade. Dieu a traité pareillement l'innocence et la misère pour les amener à des sommets d'altitudes diverses, mais pour leur apprendre pareillement la dépendance journalière, la quête du pain quotidien de la volonté divine.

A ce titre, le livre de l'abbé Maire, malgré une certaine préciosité littéraire, mérite une lecture attentive. Ce mot même d'instabilité qui intitule ses trois parties fait dresser les oreilles contemporaines. A une époque où rien n'est moins sûr que le lendemain, où nos habitudes spirituelles (du moins dans leur ordonnance extérieure) sont facilement bouleversées, ne faut-il pas, comme Verlaine et Germain Nouveau, pèlerins d'Amette, tourner nos regards vers Benoît Labre, pour lui demander le secret de la paix qui l'accompagne au sein de ses tribulations ?

Benoît s'envolait vers la Trinité en contemplant le Christ aux outrages, Germain peignait laborieusement des Saintes Faces livides, meurtries, qui le bouleversaient. Écoliers du Christ crucifié, le saint et le bohème cherchaient refuge dans cette humilité, dans cette pauvreté, dans cet esprit d'abandon qui révèlent la joie profonde des pires délictions.

> L'esprit des Sages te contemple
> Mystérieuse Humilité,
> Porte étroite et basse du temple
> Auguste de la Vérité [3].

3. Germain Nouveau, *Œuvres poétiques*, I. La doctrine de l'amour, Paris, Gallimard, 1953, p. 194.

Le poème d'Humilis[4] qui commence par ces mots se poursuit par un merveilleux portrait de saint Benoît Labre. Germain n'a pas voulu être en reste envers Verlaine qui, au jour de la canonisation de saint Benoît, célébrait à sa façon « le pauvre affreux, angélique à la fois, pratiquant la douceur, l'honneur de l'Évangile[5] ».

Germain Nouveau chante[6] :

C'est Dieu qui conduisait à Rome,
Mettant un bourdon dans sa main,
Ce saint qui ne fut qu'un pauvre homme,
Hirondelle de grand chemin,
Qui laissa tout son coin de terre,
Sa cellule de solitaire,
Et la soupe du monastère,
Et son banc qui chauffe au soleil,
Sourd à son siècle, à ses oracles,
Accueilli des seuls tabernacles,
Mais vêtu du don des miracles
Et coiffé du nimbe vermeil.

Le vrai pauvre qui se délabre,
Lustre à lustre, été par été,
C'était ce règne, et non saint Labre,
Qui lui faisait la charité
De ses vertus spirituelles,
De ses bontés habituelles,
Léger guérisseur d'écrouelles,
Front penché sur chaque indigent,
Fière statue enchanteresse
De l'austérité, que Dieu dresse
Au bout du siècle de l'ivresse,
Au seuil du siècle de l'argent.

Je sais que notre temps dédaigne
Les coquilles de son chapeau,

4. Surnom poétique de Germain Nouveau.
5. *Saint Benoît Labre*, sonnet composé le jour de la canonisation. *Poésies religieuses*, Paris, 1912, p. 115.
6. Germain Nouveau, *ibid.*, p. 196.

Et qu'un lâche étonnement règne
Devant les ombres de sa peau;
L'âme en est-elle atténuée ?
Et qu'importe au ciel sa nuée,
Qu'importe au miroir sa buée,
Si Dieu splendide aime à s'y voir !
La gangue au diamant s'allie;
Toi, tu peins ta lèvre pâlie,
Luxure; et toi, vertu salie,
C'est là ton fard mystique et noir.

Qu'importe l'orgueil qui s'effare,
Ses pudeurs, ses rébellions !
Vous, qu'une main superbe égare
Dans la crinière des lions,
Comme elle égare aux plis des voiles
Où la nuit a tendu ses toiles
Aldébaran et les étoiles,
Frères des astres, vous, les poux
Qu'il laissait paître sur sa tête,
Bon pour vous et dur pour sa bête,
Dites, par la voix du poète,
A quel point ce pauvre était doux !

Ah ! quand le Juste est mort, tout change :
Rome au saint mur pend son haillon,
Et Dieu veut, par des mains d'Archange,
Vêtir son corps d'un grand rayon;
Le soleil le prend sous son aile,
La lune rit dans sa prunelle,
La grâce comme une eau ruisselle
Sur son buste et ses bras nerveux;
Et le saint, dans l'apothéose
Du ciel ouvert comme une rose,
Plane, et montre à l'enfer morose
Des étoiles dans ses cheveux !

Beau paysan, ange d'Amette,
Ayant aujourd'hui pour trépieds
La lune au ciel, et la comète,
Et tous les soleils sous vos pieds;
Couvert d'odeurs délicieuses,

Vous, qui dormiez sous les yeuses,
Vous, que l'Église aux mains pieuses
Peint sur l'autel et le guidon,
Priez pour nos âmes, ces gouges,
Priez pour que nos cœurs, las des bouges,
Lavent leurs péchés noirs et rouges
Dans les piscines du pardon !

F. Gaquere, *Le saint pauvre de Jésus-Christ Benoît-Joseph Labre*, Avignon, 1936, 527 pp.

Mise au point historique, sans doute définitive. Photographies des différents portraits. On ne voit pas pourquoi l'auteur retire au saint sa gloire de mendiant.

J. Riverain, *Saint Benoît Labre*, Paris, Éditions Saint-Paul, 1948, 121 pp.

C'est une œuvre de vulgarisation; mais il y a certains épisodes qui ne se trouvent que là.

Dom Doyère, m. b., *Saint Benoît-Joseph Labre ermite pèlerin*, édition S.E.L.F., 1948, 117 pp.

Excellent petit livre tant au point de vue de l'histoire que de la biographie spirituelle.

TEXTES

« Les deux lettres de Benoît à ses parents » Aubineau, pp. 60, 70. Ou A. de la Gorce, pp. 75 et 95.
« Les trois cœurs », Aubineau, p. 89.
« Une prière autographe du saint », Aubineau, p. 92.

Hervé Barreau et A.-M. Cocagnac.

*LE LIVRE DES ANGES**

Voici un livre pétillant d'intelligence surnaturelle. Les esprits soucieux d'exactitude scientifique seront rassurés par les trente pages de notes serrées qui assurent la pensée, mais tous liront avec délices ce texte élégant si lumineux par sa pénétration spirituelle.

Les anges sont-ils des êtres d'un autre monde ? Erik Peterson entend nous détacher de cette pensée. Il reprend sa thèse sur la continuité « politique » du Ciel et de la terre graciée, l'universalité de la Rédemption, fait de l'Agneau immolé le Roi de l'univers et le prêtre unique, les hommes revêtus du caractère sacerdotal et royal de leur incorporation au Christ participant à la louange que les habitants du ciel, ces esprits qui soutiennent le trône de majesté, ne cessent d'adresser à leur Seigneur. Les hommes et les anges sont les membres d'une même cité d'adoration; le seul culte officiel, c'est la liturgie que ces purs esprits accomplissent dans le ciel selon l'extase de leur nature spirituelle et que les moines, dans leur Ordre, et les fidèles à leur façon, prolongent sans cesse sur la terre.

On peut faire ici une remarque : ce que Peterson, ressuscitant la pensée des Pères, dit de l'ordre de la liturgie, on peut le dire aussi de la charité.

Quand saint Thomas dit de la charité qu'elle a pour base une « communication » entre l'homme et Dieu, il ne faut pas *seulement* entendre cela du commerce spirituel qui s'exerce entre amis, mais envisager *aussi* le milieu de cette communication. La communion d'amour qu'instaure la charité entre Dieu et les hommes suppose donc la participation à la communauté des citoyens célestes, l'amour du bien commun de cette cité spirituelle, le sceau de cet amour : un comportement vertueux enraciné dans cet amour. Un texte du saint Docteur ne laisse pas de doute à ce sujet :

> Lorsqu'un être est admis à prendre part au bien d'une quelconque cité, qu'il en devient le ci-

* Erik Peterson, *Le Livre des Anges*. Texte français de Claire Champollion, Desclée de Brouwer, 1954, Paris, 140 pp., 420 fr.

toyen,... il lui faut posséder les vertus nécessaires pour se comporter en vrai citoyen... Ainsi en est-il de l'homme lorsque, par la grâce, il est admis à prendre part à la béatitude céleste : il est comme le citoyen, le familier de cette société bienheureuse que l'on nomme Jérusalem céleste.

Et pour que l'homme puisse être inscrit dans le royaume céleste, il lui faut posséder par grâce certaines vertus infuses. Mais l'œuvre normale de ces vertus présuppose l'amour du bien commun de toute la société : c'est le bien divin objet de la Béatitude (*De Caritate*, qu. un., 2).

La cité céleste qui a reçu déjà notre inscription est donc une communauté dont le bien commun est Dieu lui-même, notre part à ce bien commun n'est rien de plus que cette « communication » qui fonde l'amitié de la charité.

Ainsi, Peterson, par la liturgie, et saint Thomas, par une réflexion théologique sur le mystère de la grâce et de la charité, se placent-ils dans la même perspective eschatologique qui révèle toute l'ampleur de notre vie divine. Cet aspect divinement « politique » de notre vie est la justification d'une authentique spiritualité communautaire qui entend ne pas renverser l'ordre des valeurs. Peterson nous aide à comprendre plus profondément que les communautés humaines n'acquièrent leur valeur quasi sacramentelle que dans la mesure où elles se réfèrent à cette divine *Politeia* de l'amour et de la louange.

Mais si notre esprit remonte vers le chœur des Anges, les Anges, en un sens, descendent aussi vers nous. Ils sont présents aux sacrements, la liturgie les associe à la consécration de l'eau baptismale. Ils officient durant la célébration de l'Eucharistie, portant les offrandes vers Dieu, ils entourent de leurs chœurs le sacrifice liturgique, ils témoignent dans les mariages, ils assistent à la consécration des évêques, ils ordonnent le chœur des moines et rattachent leur prière à celle du ciel. Toute cette partie du livre est une pure lumière pour pénétrer plus profondément dans le mystère de la liturgie.

La dernière partie du livre de Peterson se nomme « Les Anges et la vie mystique ». Voici enfin un auteur qui parle de vie mystique sans se soucier nullement qu'on lui réponde : gnose ! ou : que faites-vous de la foi ? Il montre que les Anges présents aux sacrements *de la foi* nous aident à nous hisser parfois au niveau de l'adoration et de la louange, acte de foi par excellence, en lequel nous nous raccordons au monde invisible, à toute l'œuvre de cette incessante liturgie. Leur présence spirituelle nous pénètre souvent à notre insu, pour nous guider sur le chemin de Dieu comme l'Ange de Tobie.

Ce livre, mince par le volume, mais lourd par son contenu, mérite de prendre place parmi ces bréviaires spirituels que l'on nomme des « livres de chevet », mais qu'il conviendrait plutôt d'appeler des livres de route : des itinéraires de l'âme à Dieu.

Fr. A.-M. Cocagnac, O. P.

A TRAVERS LES REVUES

FAMILLE ET MISSION

Dans le numéro 54 de L'Anneau d'Or, le R. P. Daniélou envisage les rapports de la famille et de la mission. Ils sont étroits.

On peut considérer tout d'abord la place providentielle qu'occupe la famille dans la Révélation. La promesse initiale, cet acte de Dieu par lequel il renoue les relations coupées par la faute d'origine, a pour objet la fécondité d'un patriarche. Sa famille, élargie jusqu'aux frontières d'une terre de bénédiction, c'est Israël dont Dieu eût voulu toujours être le père, mais dont ils firent leur Roi, brisant ainsi les rapports intimes des membres d'une même famille. Mais Dieu n'a pas renoncé à ses fins, l'Israël nouveau, l'Église, son Épouse Mère des frères du Christ Premier-Né d'entre les morts, c'est la nouvelle famille, élargie jusqu'aux confins du monde, en laquelle les familles particulières viennent prendre place. Mais ces familles nées de l'union d'un homme et d'une femme ne sont pas simplement les cellules d'une ruche spirituelle, elles ont part à la Mission, à la vitalité, à la fécondité de l'Église qui veut englober l'humanité tout entière.

Quel est le fondement de cette place providentielle de la famille dans l'Église ? Le P. Daniélou nous le révèle :

> La famille possède, en effet, un pouvoir extraordinaire de stabilité et une capacité étonnante de résistance au milieu des fluctuations de la politique, de l'économie, de l'idéologie. Elle transmet, à travers les générations, le dépôt sacré qu'elle a reçu et qui, dans la vie cachée, mais profonde des foyers, constitue, derrière toute l'histoire politique apparente, si superficielle et si décevante, la vie réelle, la vie privée, l'intimité, le lieu où les hommes et les femmes mettent le meilleur d'eux-mêmes.

Ce dépôt sacré est la Parole de Dieu, semence vivante qui ne se conserve qu'en milieu vivant. C'est pourquoi le centre vital que forme la famille résistera de toutes ses forces aux assauts destructeurs de l'état totalitaire. La

famille chrétienne soutiendra cette lutte, non seulement par instinct de conservation, mais parce qu'elle a reçu *mission* de garder et de communiquer la Parole vivifiante de Dieu. En terre de persécution, la famille est la cendre chaude où couve un feu secret. En terre païenne, l'intimité des époux est le fil conducteur de la grâce.

Le message passe de bouche en bouche et de cœur en cœur, mais deux voies de la tradition se suivent sans jamais diverger :

> Certes, cette transmission se fait essentiellement par ceux qui en sont les dépositaires officiels : la tradition, au sens strict du mot, c'est celle que le Christ a confiée à ses apôtres et que les évêques continuent de nous transmettre à travers les siècles. Ceci représente l'aspect officiel de la tradition et la garantit. Mais où, en fait, la vie chrétienne, les mœurs chrétiennes, le cœur chrétien s'élaborent-ils et se transmettent-ils ? Où ? Sinon précisément au cœur des familles chrétiennes. C'est là que s'épanouissent ces sentiments qui sont ceux du cœur chrétien, cet amour nouveau, amour fraternel, amour maternel, amour conjugal, qui ne sont plus simplement des réalités naturelles, mais qui sont pénétrés de grâce. C'est là que se constitue et se transmet, à travers les générations, ce trésor incomparable. Celui qui a connu cela sait ce que je dis !
>
> Certes, il peut y avoir et il y a parfois de meilleurs chrétiens qui viennent de milieux païens, parce que le christianisme a été pour eux, en effet, une découverte personnelle. Mais il y a une certaine qualité de christianisme qui ne peut être le fruit que de plusieurs générations. C'est là, en particulier, le rôle des mères. Leur mission n'est pas seulement de transmettre la vie, de donner une éducation humaine, mais aussi de transmettre la foi. Ceci leur donne un rôle missionnaire, un rôle dans la transmission du Message qui est d'une valeur incomparable.

L'auteur, dans une dernière partie, considère dans la famille la source de vocations missionnaires. La transmission du message fait la famille « missionnaire en un sens large, mais en un sens plus précis, elle doit sa coopération à la mission de l'Église ».

> En second lieu, la famille collabore à la mission dans la mesure où il est normal qu'elle donne des missionnaires. A cet égard, c'est la grande tradition de la famille chrétienne qu'elle prenne en charge, pour sa part, la mission au sens propre du mot. Il faut, dans de grandes familles chrétiennes, qu'il y ait des enfants qui soient missionnaires, des apôtres, des prêtres. Or, la famille suscitera ces vocations dans la mesure où l'enfant vivra dans un climat où la pensée de la mission sera vivante. C'est pourquoi il est si important que la prise de conscience de la réalité missionnaire réapparaisse dans le laïcat d'aujourd'hui et qu'il y ait comme un désir profond et une prière adressée à Dieu : « Seigneur, envoyez-nous des missionnaires; Seigneur, prenez des missionnaires parmi nous; choisissez-vous, parmi nous, ceux qui pourront plus totalement et plus complètement se consacrer à cette mission. »

En un temps où la crise des vocations missionnaires se fait durement sentir, la famille chrétienne devrait se trouver en mesure de répondre davantage aux appels que lancent vers elle les

prêtres des pays de mission. La famille vivante, inspirée de l'esprit du Christ, doit garantir à l'Église le renouvellement et l'accroissement des apôtres qui sont à l'œuvre aujourd'hui. Il ne s'agit pas uniquement de vocations religieuses ou sacerdotales; le laïcat missionnaire offre aussi de vastes possibilités à la générosité chrétienne, à la fécondité spirituelle de la famille.

L'auteur vient de proposer à notre réflexion quelques aspects de cette « vocation missionnaire de la famille chrétienne ». Il ne prétend pas les avoir épuisés. Il en est un autre, important, semble-t-il, qui mérite aussi notre attention : c'est l'ouverture de la famille, sa capacité d'accueil.

Un des principaux soucis des jeunes foyers chrétiens paraît être aujourd'hui cette ouverture aux autres. Peut-être est-ce là une importante composante du caractère missionnaire de la famille.

La Mission, en effet, ne commence pas seulement quand le Message retentit à des oreilles païennes. La préparation elle-même est aussi la mission. Ouvrir les voies, raser des obstacles, balayer les pierres de scandale, c'est être déjà le ministre de la Parole. Or, cette Parole vient du Cœur de Dieu et prolonge son écho dans le cœur des hommes. Accueillir les autres, c'est ouvrir son cœur, c'est départir largement cet amour que la grâce met en nous-mêmes. Accueillir, c'est régler silencieusement sa longueur d'onde avant de faire retentir la Parole. Cela aussi est *mission* et peut-être la phase la plus dure et la plus nécessaire de la mission.

La famille est liée par ce devoir d'accueil. Comme un groupe qui garde l'échelle humaine, son harmonie silencieuse crée le climat favorable à l'éclosion de la foi. Elle possède par l'unité interne que scelle la charité entre ses membres la douce force de persuasion de l'amour. Elle parle aux étrangers le langage muet de l'*agapè*, cette attitude fondamentale de la vie chrétienne. L'*agapè* ouvre les cœurs, les rend disponibles; elle accepte les êtres tels qu'ils sont pour les aider à devenir tels que Dieu les rêve. La table familiale devrait être le prolongement de ce festin de noces ouvert à tous par le roi des cieux, et les membres de la famille, ces serviteurs, ces *missionnaires*, que Dieu envoie par les rues et les champs pour quêter les convives du ciel.

EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

M. Blanchard, dans le numéro de mars de PRÊTRES DIOCÉSAINS, nous donne une chronique de spiritualité qui mérite l'attention. Le titre est assez banal : *Existence et prière*. Les spéculations sur l'existence se mêlent aujourd'hui à toutes sortes de choses. Toutefois, la substance de son article est riche, concrète, suggestive, pratique.

Dans les grandes lignes de

force de la philosophie contemporaine, l'auteur décèle en premier lieu une quête d' « authenticité » qui ne doit pas laisser le chrétien indifférent. Ce sentiment caractérise l'attitude de l'homme devant lui-même et devant Dieu, attitude qui le réduit à sa vérité essentielle. Dans cette lumière, la prière apparaît comme le centre de clarté dans lequel l'homme peut se jauger sans feinte :

> J'appelle prière existentielle une prière dans laquelle l'homme recherche la signification de son existence, à la lumière de la foi, dévoile devant Dieu son existence totale, dans une description d'une sincérité absolue, promet à Dieu, en correspondant à sa grâce, de transformer son existence. Les *Confessions* et les *Soliloques* de saint Augustin représentent un type idéal de cette prière. Nous devons à Kierkegaard d'avoir, dans sa conception des trois stades de la vie (les trois ordres de grandeur de Pascal), très nettement dégagé la spécificité du phénomène religieux et d'avoir défini cette catégorie en fonction de la prière. Au stade esthétique, l'homme est rivé au plaisir; au stade éthique, il accède au plan du devoir, de la morale; parvenant au stade religieux, il est devant Dieu dans sa vérité essentielle.

Après avoir rapporté le témoignage du P. Rahner, critiqué les méfaits d'une introspection religieuse, regretté parfois l'ignorance de la prière communautaire et liturgique, facteur d'équilibre incontesté, l'auteur poursuit son analyse de la prière personnelle :

> Prière existentielle, donc prière personnelle. L'homme livre à Dieu, dans la simplicité de son cœur, le secret qu'il porte, le secret qu'il est, le secret qui le ravage, le secret qui le définit. Celui qui pourrait percevoir le murmure de la prière des hommes entrerait dans leur mystère. Saint-Exupéry a crié à Dieu sa solitude : « Ayez pitié de moi, Seigneur, car me pèse ma solitude. Il n'est rien que j'attende. Me voici dans cette chambre où rien ne me parle » (*Citadelle*, p. 304). — « Seigneur, rattachez-moi à l'arbre dont je suis. Je n'ai pas de sens si je suis seul, qu'on s'appuie sur moi, que je m'appuie sur l'autre ! » (*ibid.*, p. 403).

L'auteur sent alors le besoin de rejoindre la grande tradition mystique. Il a déjà cité le saint Augustin des *Soliloques*; il en appelle maintenant à l'expérience et à l'autorité de saint Thomas d'Aquin, de sainte Thérèse d'Avila, de saint Bernard et du P. de Foucauld.

Viennent ensuite les obstacles qu'il faut vaincre. L'auteur en discerne quatre, mais il a le mérite d'illustrer les termes de sa division d'une référence bibliographique utile :

> Le milieu ambiant qui accapare, matérialisé, abrutit, les soucis qui préoccupent, envahisssent l'esprit, les loisirs qui attirent et fascinent, les relations mondaines qui favorisent les évasions et enlisent dans le superficiel et l'inauthentique.

L'auteur signale le livre de Dorothy Dohen, *La sainteté des laïcs* (Éd. du Cerf, 1953). Il invite à se reporter à sa doctrine pour se persuader que l'état laïc n'est pas un mode de vie entaché d'une imperfection radicale.

Le second obstacle est psychologique. Il prend la forme de distractions ou d'inquiétude. Il atteint les instables, les nerveux et,

d'une façon plus générale, les contemporains dont le psychisme est bouleversé par la vie moderne. Un article du Dr Laignel-Lavastine dans les ÉTUDES CARMÉLITAINES d'avril 1934 : *Les distractions dans la prière*, se recommande par son autorité.

L'obstacle que l'on nomme « moral », c'est l'enchaînement aux passions terrestres. Leur désordre est le germe d'une inquiétude qui exclut cette sérénité du cœur dont parlait saint Augustin.

La dernière barrière est purement spirituelle. Prier, c'est faire face au silence de Dieu dans la foi. Le dialogue avec le Père des cieux se fait par le langage mystérieux de l'amour, langage qui s'accommode des ténèbres de notre foi. L'auteur nous rappelle ici la leçon du *Nuage d'Inconnaissance*. L'œuvre mystique s'accomplit dans la nuée par un aveugle élan d'amour :

> Rigueur de dépouillement, élimination impitoyable de tous les anthropomorphismes et de toutes les matérialisations qui compromettent la simplicité transcendante de Dieu, caractère tout spirituel de la prière, humilité dans ses deux formes complémentaires, humilité imparfaite qui procède du sentiment de soi et humilité parfaite qu'engendre le sentiment de Dieu (ch. 13 et 14), tels sont les thèmes fondamentaux de ce manuel.

L'article se termine par quelques notes de psychothérapie par la prière. La grâce a un aspect médicinal; les scolastiques le savaient bien qui distinguaient entre *gratia sanans* et *gratia operans*. Le psychologue peut saisir, au plan psychologique, les cheminements de cette réfection de l'âme, de cette restauration spirituelle dont l'effet est particulièrement sensible dans ces êtres mal équilibrés.

Les prêtres, lecteurs de la revue qui publie cet article, trouveront dans ces notes de M. Blanchard des orientations suggestives et concrètes aptes à diriger leurs lectures. Les pasteurs dont le temps est parfois si limité gagneraient parfois de précieux instants si de telles chroniques venaient plus souvent leur offrir un fil conducteur de leur information. Il ne suffit pas, en effet, de suivre le fil de l'activité libraire, il est bon de choisir à la lumière d'un jugement autorisé. Peut-être la chronique de M. Blanchard eût-elle pu être plus complète et mieux distribuée, mais la méthode est utile et cet essai fructueux.

IMAGES DE LA PRIÈRE

Le numéro de novembre-décembre de L'ART SACRÉ contient un article du P. Régamey qui doit retenir l'attention de *La Vie Spirituelle*. Il est intitulé *La prière unanime* et se propose d'analyser les défaillances spirituelles qui font souvent du culte chrétien un balbutiement chaotique.

L'auteur cherchait des photographies de foule en prière, des *Images pour la prière* (tel est le

titre du cahier). Un malaise grandissait à mesure qu'il poursuivait sa quête : les images de la prière chrétienne ne pouvaient pas comparer leur qualité à quelques vues prises dans une mosquée. L'auteur s'est efforcé alors de mettre en lumière les justifications profondes de cette impression :

> Il faut convenir que le sacré est *plus aisément, plus habituellement* dramatique, plastique et photogénique dans les religions de la pure transcendance — judaïsme, islam — que dans celle de l'incarnation. Le fait n'est paradoxal qu'en apparence, et il nous importe au plus haut point, chrétiens, de le comprendre. Le sacré est l'ordre du transcendant. Il s'exprime par des ruptures, du dépouillement, du vide, de l'immobilité, du silence. Les fidèles en qui leur religion imprime ce sens-là, s'assemblent pour l'affirmation même de cette rupture avec le profane. Ils la signifient vitalement. Ils n'ont à se forcer en rien pour apparaître en un acte sacré unanime.
>
> Nous, chrétiens, n'affirmons pas la seule transcendance de Dieu, mais aussi son incarnation, et tout ce que cette dernière signifie. Or, nous avons déjà bien de la peine à ne pas laisser les intérêts que nous portons aux choses du temps diminuer le sens de la transcendance divine; bien de la peine à unir ce sens et l'amour que nous devons donner aux êtres. Si cette tension nécessaire se dégrade en vagues compromis dans le secret de nos cœurs, à plus forte raison dans nos comportements extérieurs est-il difficile que rien en paraisse. Lorsque nous nous réunissons, nous n'avons guère à mettre ensemble que des âmes dissoutes en des soucis divergents. Comment la prière de ces groupes ou de ces foules, dont l'âme commune est si peu sacrée, s'élèverait-elle visiblement jusqu'au style ?
>
> En principe, tout pour nous est sacré. En pratique, pour notre médiocrité, c'est comme si rien ne l'était. De proche en proche, nous avons profané même le culte.
>
> Tout est sacré, sauf le péché (ou plutôt, il l'est aussi, mais à rebours). Or, il est invisible. Invisible est pour le chrétien la frontière du sacré. Sacré, profane, ces caractères ne se distinguent pas tellement dans des choses ou des gestes que par des orientations de l'amour. Quel secret ! Il est sûr que la qualité sacrée de notre amour — c'est-à-dire le sens de la transcendance divine dont il doit être pénétré — va jusqu'à nous faire mettre un certain ordre entre les choses et rectifie jusqu'à nos gestes. Mais il tend à transfigurer ce qui est plutôt qu'à y trancher. Il accueille plus qu'il n'exclut. Pénétré de miséricorde, à l'exemple de Dieu, il tolère beaucoup.

Beaucoup trop, hélas ! assure le P. Régamey, qui cherche alors à cerner le point exact de cette *défaillance de l'âme*. L'orgueil, l'individualisme, la légèreté ont leur part. Mais le pharisaïsme « rubriquard », cette bonne conscience qui demeure après les cérémonies bâclées selon toutes les règles, voilà le plus grave ferment de corruption. Le désaccord des cœurs et des corps, et des cœurs entre eux, se manifeste visiblement par la cacophonie du culte.

Au contraire, l'exercice du corps commandé par une attention de l'âme est déjà un acte spirituel. C'est au plus secret de cette vigilance intérieure qu'il faut chercher le ressort profond de la *qualité* trop souvent absente de notre culte. Les délicatesses de la charité font de la prière commune

un exercice de l'*agapè*. Inutile d'exiger des efforts extravagants, de ressusciter des rites perdus en vertu d'un esthétisme liturgique aussi nauséabond que le mal qu'il croit soigner. Quelle erreur, aussi, d'imposer à la claquette un ordre extérieur sans spontanéité.

Pour mettre les chrétiens devant la vérité surnaturelle de leur comportement, stigmatiser le mensonge, apprendre à nouveau les élans d'une spontanéité bafouée par le respect humain, il suffit de demander fort peu : un *Gloria* attendu, un *Credo* unanime, un *Amen* joyeux peuvent y suffire.

Mais il faut mettre les fidèles en présence du sens profond de ces gestes, en faire les signes d'intimes mouvements du cœur.

L'homme d'aujourd'hui doit mettre une conscience plus réfléchie dans ce que l'homme d'autrefois faisait avec une bienheureuse naïveté. Il y est d'autant plus obligé qu'il doit commencer par s'aviser de la grossièreté de ses façons d'être et des rectifications qui s'imposent à lui. Lorsqu'il s'y met dans la célébration du culte de l'*Agapè*, il fait une admirable « expérience de vérité », et même pratique une sorte de yoga, singulièrement efficace. Par malheur, l'expérience est rare et gâtée, car il ne trouve guère de frères, ni de vrais pères spirituels, en cela. Le train courant n'est pas de nature à l'accomplir, mais à le détraquer.

Ce bref article ne passera pas inaperçu aux yeux de ceux qui ont compris l'effort de L'Art Sacré. Il n'y a là ni snobisme, ni démagogie, mais recherche de cette *qualité* qui n'est que la transparence de la vie spirituelle.

A.-M. C.

LES LIVRES

ÉCRITURE SAINTE

Livres de Samuel, traduction, introduction et notes de R. DE VAUX, O.P. Coll. « Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1953; 244 pp.; 660 fr.

Après avoir traduit les *Livres des Rois* et la *Genèse*, le P. de Vaux donne la traduction des *Livres de Samuel*. Ainsi le directeur de l'École biblique de Jérusalem a présenté les livres qui contiennent les plus grands chefs-d'œuvre de la prose hébraïque.

Les fascicules précédents avaient largement renseigné le lecteur sur les positions critiques du P. de Vaux. Plus qu'à des documents, il aime rattacher les récits bibliques à des cycles de traditions. Sa copieuse introduction aux *Livres de Samuel* retrace les cadres historique et littéraire de l'œuvre, insiste sur son message religieux. Il en ressort que les traditions réunies sont dissonantes. Les récits abondent en « divergences et en répétitions » (p. 10). Parmi ces traditions, relatives à Samuel et à Saül, l'une, la plus ancienne, est pro-monarchiste. L'autre, la plus récente, est antimonarchiste. Le P. de Vaux ne donne aucun renseignement sur le lien possible entre cette tradition antimonarchiste et les milieux prophétiques de Samarie aux IX^e^ et VIII^e^ siècles. Les grands morceaux des mémoires sur David et l'avènement de Salomon sont dus à un auteur qui « appartenait à l'entourage de David, probablement aux milieux sacerdotaux de Jérusalem » (p. 11).

Il est inutile d'insister sur l'excellence de la traduction. Le vocabulaire en est renouvelé. Il est question de « dévoyé » (1 Sam., 20, 30), de « bonhomme » (1 Sam., 25, 21) et Nabal « qui s'appelle la Brute, et vraiment il est abruti » (25, 25), de « beignets » (2 Sam., 13, 8), de « vaurien » (2 Sam., 16, 7), etc.

Les notes qui accompagnent la traduction permettent de compléter les suggestions, faites dans l'introduction, sur la répartition des différents courants traditionnels. Elles équivalent à un court commentaire et rendront les plus grands services.

J. S.

L'Ecclésiastique, traduction, introduction et notes de H. DUESBERG, O.S.B., et P. AUVRAY, de l'Oratoire. Coll. « Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1953; 224 pp.; 600 fr.

Il y a des héros de la Bible qui ont agi et écrit, tels les grands prophètes. D'autres ont agi sans écrire, tels un David ou un Élie. D'autres enfin ont écrit, sans qu'on sache un mot de leur biographie. On ignore jus-

qu'au nom de l'auteur de *Job*. De Ben Sira, on ne sait que le nom. Mais il y a son livre, qui permettrait presque d'écrire la biographie psychologique de l'auteur. Ses nouveaux traducteurs, Dom Duesberg et le P. Auvray, dans leur introduction, rapprochent Ben Sira de Montaigne. A bien des égards, en effet, le babillage de ce vieillard, qui a peur des riches et des jolies femmes, qui nous conseille de ne pas nous tracasser de ce qui nous dépasse (3, 23), qui goûte le vin vieux (9, 15) et le gibier (36, 19) rappelle les *Essais*. Ben Sira applique une morale confortable, douillette, terre à terre. Comme l'Ancien Testament prend figure humaine dans l'œuvre de ce sage intarissable, donneur de conseils bourrés d'expérience.

La nouvelle traduction est française, aisée, d'un style coulant. Ses deux auteurs, dans leur introduction, se sont appliqués à présenter clairement des problèmes de critique textuelle assez compliqués et ils ont réussi à mettre un peu d'ordre dans les propos de Ben Sira en multipliant les sous-titres. Ils ont eu aussi l'excellente idée de munir le livre — comme ils l'avaient fait pour les *Proverbes* — d'un Index des principaux thèmes de l'œuvre. Un coup d'œil sur ces sept pages montre bien quels étaient les soucis majeurs de Ben Sira.

J. S.

Habaquq, Abdias, Joël, traduits par J. Trinquet, P.S.S. Coll. « La Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1953; 96 pp.; 270 fr.

Récemment, le livre du prophète Habaquq a été l'un des plus étudiés. Le commentaire, retrouvé à Qumran, a avivé encore cet intérêt. Mais les problèmes soulevés par l'interprétation de ce livre restent des plus complexes. Voici la solution adoptée par M. Trinquet. Habaquq ne fut pas un prophète liturgiste. Son livre est « le pastiche littéraire d'une liturgie » (p. 13). Il a écrit vers 599-598, lors de la révolte de Joiaqim contre Nabuchodonosor. L'oppresseur dont il parle serait bien le Chaldéen. « Sa mission n'est pas d'annoncer la venue des Chaldéens, mais de considérer leurs excès... » La pensée du prophète est tourmentée et tourne autour du problème du mal. En quoi Habaquq fraye la voie aux prophètes exiliens et aux apocalyptiques.

Dans sa traduction — copieusement et savamment annotée, comme il se doit pour un texte aussi difficile —, l'auteur ne suit pas les récentes suggestions d'Albright qui retrouvait plusieurs noms propres dans l'hymne du chapitre III. Néanmoins, la note *b* de la page trente-huitième signale l'origine mythologique possible de certaines images de cet admirable poème.

L'oracle d'Abdias est subdivisé par M. Trinquet en deux sections : une première partie vise l'invasion d'Edom par les Arabes entre 550 et 450. Un supplément apocalyptique eût été ajouté à l'oracle primitif vers 450 et constitue la seconde partie.

Le traducteur montre que l'esprit de vengeance qui anime Abdias doit être interprété par l'ensemble du mouvement prophétique et complété par le message du Second-Isaïe.

La solution apportée par M. Trinquet au problème du livre de *Joël* est classique. Les deux premiers chapitres du prophète sont « une liturgie prophétique », à propos d'un fléau de vraies sauterelles. Il ne s'agit donc pas d'une image de l'invasion étrangère. Les chapitres III-IV sont écrits en style apocalyptique et ont dû être ajoutés aux autres par le prophète « lors d'une rédaction définitive de son ouvrage » (p. 68). Joël eût vécu entre 400 et 350 avant Jésus-Christ. Il s'agit d'un prophète de la pénitence, du jugement eschatologique, jugement précédé de l'effusion de l'esprit. Récemment, A. Kapelrud a essayé de revenir à l'ancienne datation des oracles et de regarder Joël comme un contemporain de Jérémie.

C'est peut-être sur de tels petits livrets prophétiques, moins populaires que la *Genèse* ou les *Psaumes*, que l'on peut juger de la qualité d'une traduction ou d'un commentaire. La nécessité de l'annotation justifierait amplement — s'il en était besoin — l'usage exclusif de la méthode historique pour une connaissance exacte de la parole divine. On ne peut que se réjouir de voir que ce travail délicat a été confié à des mains si expertes.

J. S.

Augustin GEORGE, S.M. : *A l'écoute de la Parole de Dieu. Plans de travail pour aborder la Bible.* Supplément de *Équipes Enseignantes*; 78 pp., 21 x 13.

Parmi toutes les initiations à la Bible qui se sont multipliées depuis quelques années, celle-ci nous paraît être une des meilleures à l'intention des débutants et de ceux qui ne veulent pas rester à un plan superficiel. Elle s'ouvre par quelques pages excellentes et denses sur le Mystère de la Bible, puis offre des éléments de travail : une carte (dont on aurait pu faire l'économie, car toutes les bonnes Bibles courantes en contiennent et la même carte ne peut pas servir pour toute l'étude de l'histoire), un tableau chronologique, un aperçu historique. Il y a aussi, ce qui est plus neuf dans un ouvrage de ce genre et très précieux quoique sommaire, un essai courageux d'histoire des livres de l'Ancien Testament.

Quelques plans de travail sont ensuite proposés à ceux qui veulent vraiment travailler. Ils apprendront ainsi, selon une méthode excellente, à suivre le développement progressif de la révélation sur quelques grands thèmes : le Peuple de Dieu, Dieu, le péché, etc.

On ne saurait trop recommander cette brochure à ceux qui cherchent, par un travail personnel, à entrer dans la connaissance de la Parole de Dieu.

S. J. d'A.

SPIRITUALITÉ

F. CAYRÉ : *L'originalité spirituelle du Père d'Alzon.* Éd. Lethielleux. Paris, s. d (1953); 48 pp.

Le R. P. Cayré donne ici le texte de deux conférences sur la spiritualité du P. d'Alzon, toutes deux fort suggestives. Dans la première (*Les maîtres spirituels du P. d'Alzon*), il passe en revue les auteurs dont s'est inspiré le P. d'Alzon. Il discute plus longuement la question de l'influence de Bérulle. Le P. d'Alzon s'est attaché à l'étudier pendant quelque temps, sur les conseils de la Mère Eugénie; finalement, ce n'est pas son auteur favori; il le trouve « trop quintessencié ». Ses trois principaux maîtres restent saint François de Sales, saint Jean de la Croix et surtout saint Augustin. Mais il s'en inspire d'une façon originale; c'est ce que montre le R. P. Cayré dans la deuxième conférence (*L'originalité du P. d'Alzon en spiritualité*). La spiritualité du P. d'Alzon est christocentrique. Pourtant, ce n'est pas préciser assez, car tous les auteurs chrétiens l'ont été, mais chacun a retenu plus particulièrement quelque aspect du mystère du Christ. Les Pères ont été amenés à insister sur sa divinité. La piété du Moyen-Age s'attache davantage aux mystères de l'enfance et de la Passion du Sauveur. Bérulle, au XVII^e siècle, met l'accent sur la participation à « l'intérieur » de Jésus-Christ. Quant au christocentrisme du P. d'Alzon, il est surtout ecclésial. Toutefois « l'amour ecclésial authen-

tique du P. d'Alzon est un *amour intégral du Christ*, embrassant à la fois en lui et la divinité et l'humanité et la vie intérieure de la grâce et la vie de l'Église, celle-ci donnant au tout son angle de vision » (p. 30). A ce centre se rattachent les dévotions majeures du P. d'Alzon : l'amour de Marie et de l'Église, et de là découlent certaines applications à la vie intérieure et à la vie apostolique, que caractérise l'auteur à la fin de son exposé.

R.-L. Oechslin.

Jean PETIT : *Le Feu qui descend*. Éd. Lethielleux, Paris, 1953; 148 pp.

Le Feu qui descend, c'est l'Amour de Dieu. Celui qui se cache sous le pseudonyme de Jean Petit nous communique une expérience de cet amour. Les thèmes essentiels de ce journal intime sont inspirés de sainte Thérèse de Lisieux. Ils reviennent sans cesse, tantôt à travers des symboles, tantôt en des textes denses et nourris de la Parole de Dieu. En voici quelques-uns : Tout est l'œuvre de l'amour de Dieu. Cet amour est d'une insondable miséricorde. Il faut recourir au même Amour quand il s'agit d'apostolat : « C'est Dieu qui remplit la main de l'apôtre. Nous ne devons pas quitter les bras du Père, ni même détourner la tête de sa contemplation. Les trésors que nous distribuerons seront ceux de Jésus, et c'est l'âme qui viendra elle-même nous les demander » (pp. 82-83). « Plus un être a été identifié avec son néant, plus les torrents de feu divin sont attirés vers son abîme » (p. 8). Il faut donc vider son être de tout le créé, s'abandonner à Dieu. En particulier devant la mort : « En ce jour où mes yeux s'éteindront, où mon bras ne pourra plus se lever, où ma bouche se taira, où mon esprit sera incapable de penser et où mon cœur sentira le froid de la mort; en ce jour où je ne pourrai plus compter sur aucune créature, où je me sentirai seul en face de mon Dieu sans rien qui puisse me distraire; en ce jour d'extrême dénuement, si je l'ai d'avance accepté et aimé, Dieu peut en un instant déverser en mon âme plus d'amour que mes efforts, aidés par la grâce, auraient pu en acquérir pendant des centaines d'années » (p. 59). Impossible de résumer ce livre; laissons plutôt aux lecteurs la joie de s'en pénétrer et souhaitons avec l'abbé Combes que « *Le Feu qui descend* embrase bientôt des multitudes d'âmes ».

R.-L. Oechslin.

N. MAURICE-DENIS et R. BOULET : *Eucharistie ou la Messe dans ses variétés, son histoire et ses origines*. Avec une lettre de S. Exc. Mgr Montini. Letouzey, Paris, 1953; xx-496 pp.; 1.200 fr.

Beaucoup connaissent déjà les auteurs de cet ouvrage pour avoir fait sous leur conduite le pèlerinage de Rome. Le titre d'*Eucharistie*, inspiré de celui de *Romée*, propose au lecteur l'attitude chrétienne fondamentale devant la messe; elle est l'Eucharistie, l'action de grâces par antonomase : nous devons y aller pour rendre grâces et par la communion elle nous dispose à rendre grâces.

S'attachant d'abord aux variétés présentes de la messe, M. et Mme Boulet nous font découvrir la messe romaine dans la Rome d'aujourd'hui, où nous comprenons mieux la « couleur locale forcenée » du rite que nous célébrons pourtant d'une manière identique à Paris, New-York ou Sidney. Puis ils nous font assister à la messe selon les autres rites latins et orientaux (cet intérêt pour les liturgies orientales est une des grandes richesses du livre). Ces descriptions sont remarquables par l'attention minutieuse et probe aux détails et à leur couleur et par la sensibilité vivante qui les anime. Que d'années d'effectifs « pèlerinages liturgiques » ont dû être nécessaires pour peindre des tableaux aussi fidè-

les, qui ne se contentent jamais de descriptions de seconde main !

La suite du volume nous fait remonter l'histoire de la messe jusqu'à ses origines, tant en Occident qu'en Orient. Là surtout brillent les qualités d'information et de réflexion originale qui font la solidité et la fraîcheur de l'ouvrage. Signalons en particulier les quelque cinquante pages sur les fondements scripturaires de l'Eucharistie qui pourront guider la lecture personnelle des textes néotestamentaires en un domaine où il existe peu de synthèses accessibles.

On voit qu'*Eucharistе* ne fait double emploi avec aucun autre ouvrage sur la messe. Volontairement avare de notes, il cache derrière son texte une science exigeante et éprouvée; si les laïcs qui l'ont écrit ont estimé que les considérations pastorales n'étaient pas de leur compétence, ils montrent à chaque page qu'ils vivent intensément de ce qu'ils décrivent. Nul doute qu'ils aideront beaucoup de laïcs et de clercs à en vivre à leur tour.

P.-M. G.

Dictionnaire de spiritualité. Ascétique et mystique..., sous la direction de Ch. Baumgartner, S.J., assisté de M. Olphe-Galliard, S. J. Fascicules XVI-XVII. *Cor-Cyrille de Scythopolis*. Beauchesne, Paris, 1953.

Avec ce double fascicule s'achève enfin le tome II du *Dictionnaire*, tome qui ne comporte pas moins de deux mille soixante-dix-huit colonnes et qu'il sera bien difficile de relier de façon pratique, répétons-le. D'importantes notices doctrinales sont à signaler : sur la spiritualité et l'hygiène du *corps* (D. Gorce), le *Corps mystique* (où une première notice, due au regretté P. Mersch, est mise au point par une seconde, du P. Brunet), sur la *correction fraternelle* (M. Nepper) (on aimerait connaître ce que sont ces « lapidations » dont on semble parler avec ironie, col. 2405 !), sur « *couper court* » (M. Viller), sur la *crainte* (E. Boularand), *Croix* (mystère de la —), (M. Olphe-Gaillard), *curiosité* (A. Cabassut). En psychologie, on relèvera *crises affectives* (J. Mac Avoy) et *culpabilité* (sentiment de —), (C. Baudoin et L. Beirnaert). L'histoire des institutions est représentée par une notice un peu trop rapide à notre gré sur les *Coutumiers monastiques* (Dom Alamo), (mais il n'est pas question du genre littéraire « coutumier » de tant de congrégations modernes !), et une autre sur l'Ordre des *Croisiers*. L'article *Chemin de croix* (M. S. Picard), très documenté, est particulièrement intéressant et, du point de vue de l'histoire des doctrines, l'étude sur *cor et cordis affectus* (A. Guillaumont, J. Chatillon, L. Cognet). Parmi les notices individuelles, notons *Saint Cyrille d'Alexandrie* (P. du Manoir), *Saint Cyprien* et *Saint Cyrille de Jérusalem* (G. Bardy), les jésuites *Cordeses*, *Coton*, *Crasset*, le dominicain *Cormier* (inventaire assez précieux de ses multiples petits écrits), le *P. Coudrin*, fondateur des Picputiens, etc.

A. D.

Méditations pour le Carême, par une Petite Auxiliaire du Clergé. Éd. Saint-Paul, Paris, 1953; 165 pp.

Ce sont des réflexions, destinées surtout aux religieuses, sur les évangiles de Carême, du temps qui précède et de quelques fêtes. Elles commentent sans prétentions le texte et suggèrent des applications en vue d'imiter le Christ, avec un souci marqué de l'apostolat. Les âmes religieuses y trouveront de l'aide pour commencer à faire oraison.

R.-L. O.

Robert de Langeac (M. Augustin Delage, P. S. S.) : *Vous... mes amis*, Élévations précédées d'une notice biographique sur A. Delage. Éd. Lethielleux, Paris, 1953; 197 pp.

Ceux qui ont connu M. Delage ou,

du moins, qui ont lu et goûté ses *Conseils aux Ames d'oraison* et *La Vie cachée en Dieu*, auront la joie de voir dessinée ici cette belle figure de Sulpicien dans la notice biographique, et surtout de trouver rassemblés quantité de billets ou d'exhortations qui les ont soutenus et enchantés du vivant de l'auteur. Ces fragments, ce sont autant d'invitations à vivre dans l'amitié et l'intimité de Jésus.

R.-L. O.

HAGIOGRAPHIE

Arrigo LEVASTI : *La vie de sainte Catherine de Sienne*, traduit de l'italien par Yvonne Batard. Éd. du Seuil, Paris, 1953; 438 pp.

Cette vie, lorsqu'elle parut en italien, fut déjà fort remarquée (cf. la recension élogieuse du R. P. Deman, *La Vie Spirituelle*, 79 (1948), pp. 167-194). La traduction permet heureusement de la faire connaître davantage. L'auteur présente une Catherine vivante, sainte, mais humaine en même temps. Il dissipe la gloire conventionnelle dont trop souvent on l'entourait. Le surnaturel se manifeste dans sa vie, mais non pas comme s'il lui avait été donné une maîtrise absolue sur les créatures et qui s'exercerait à tout propos. Son influence fut réelle sur ses concitoyens, sur le pape et l'Église, mais comme celle d'un prophète plutôt que d'un politique. L'auteur a su finement distinguer les deux plans que, selon la mentalité de l'époque, on confondait trop souvent. Si l'on croit voir Catherine aboutir à des échecs, par exemple, dans son projet de croisade ou dans son dessein de mettre fin au schisme, c'est qu'on mesure la réussite d'après le succès temporel. Catherine se mêle aux gens de son temps, à leurs préoccupations; elle agit beaucoup, mais son efficacité est d'un autre ordre. L'auteur le montre bien.

Le livre compte encore bien d'autres qualités. On suit avec intérêt les événements qu'il retrace; c'est toute une époque qui ressuscite, ce XIVe siècle tourmenté sur le fond duquel se détache notre sainte. D'autres grandes figures y paraissent, également bien dessinées. Ainsi celle de Grégoire XI : l'auteur lui rend justice; ce pape ne fut pas un faible, mais un homme tenace et pondéré qui « aime la paix plus que la gloire et la justice plus que la puissance » (p. 259). On ne peut que louer aussi la sobriété des récits, qualité qui se retrouve dans l'excellente traduction. En somme, c'est à partir des faits eux-mêmes, exposés autant que possible dans leur vérité, qu'on retire ici un profit spirituel et une édification du meilleur aloi.

R.-L. Oechslin.

Maria WINOWSKA : *Frère Albert ou la face aux outrages*. La Colombe, Paris, 1953; 290 pp.

Maria Winowska a révélé au public français, voici quelques années, l'admirable figure du P. Maximilien Kolbe. Voici un autre saint polonais, fils de saint François comme le « fou de Notre-Dame ».

Il y avait en Adam Chmielowski l'étoffe d'un héros : l'insurrection de 1863 le couvre de gloire, mais le laisse infirme. Le sportif immobilisé met alors toute sa vitalité à cultiver ses richesses intérieures. Sa sensibilité aiguë, son acharnement au travail font de lui un peintre de valeur, reconnu, écouté, dont l'influence grandit sans cesse. Brusquement, il découvre une misère qu'il n'avait fait jusqu'alors que côtoyer. Il en est bouleversé. Dieu lui donne la force de tout abandonner pour aller s'ins-

taller dans un asile de nuit croupissant de vermine et pourri de vice. Son premier miracle est de se faire accepter. Avec une infinie délicatesse, il *approche* la misère, il la comprend, il la pénètre de l'intérieur. Il mesure l'absolue nécessité d'une pauvreté semblable à celle du Pauvre d'Assise. Tertiaire de saint François, il voit des Frères, puis des Sœurs, venir former autour de lui deux congrégations qu'anime un même souffle. Mais ce qui ne peut se dire en quelques mots, il faut le lire dans l'ensemble des témoignages de ses contemporains. Le combat spirituel, la lutte pour la pauvreté, la fidélité dans les épreuves intérieures et les attaques du dehors, l'humour qui éclaire la véritable sainteté, cette courtoisie surnaturelle de la vie franciscaine, voilà la trame de ce récit prenant comme les *Fioretti* et fort de toute son authenticité historique.

Mme Winowska a fait un louable effort pour éviter le style des hagiographies faciles. Sa documentation semble du meilleur aloi : elle met en présence de cette étonnante figure. Ses commentaires spirituels sont parfois d'une réelle pénétration surnaturelle : ce qui est moins bon, c'est la théorie, les bribes d'une théologie un peu plaquée et parfois incertaine, au moins dans son expression. On ne peut dire, par exemple, que « la sainte crainte de Dieu, qui est un don de l'Esprit, peut facilement dégénérer en scrupules si une héroïque confiance ne lui fait contrepoids ».

Mais nous devons remercier l'auteur de nous faire connaître le Père des Albertins : le témoignage de cet apôtre n'est pas superflu pour une époque qui constate la déchristianisation des classes déshéritées. Ce livre est un cri d'appel.

A.-M. C.

LITTÉRATURE

Boris SIMON : *Les chiffonniers d'Emmaüs*. Éd. du Seuil, Paris, 1954; 254 pp.

Voici l'histoire de la communauté de l'abbé Pierre. Ceux qui connaissaient cette aventure par le seul éclat publicitaire dont l'a revêtue la grande presse, verront ici se dessiner dans le secret des cœurs la naissance d'une œuvre que tous connaissent maintenant de l'extérieur.

L'énorme retentissement de cette œuvre dans le grand public a suscité parfois des notes discordantes dans le concert des louanges faciles. *L'Humanité* reproche à l'abbé Pierre d'affaiblir les forces révolutionnaires du prolétariat, d'autres stigmatisent cette « bonne conscience » que les bourgeois installés confortablement peuvent acquérir à peu de frais; d'autres enfin aiment que la justice passe avant la charité.

Cette dernière affirmation souvent entendue et répétée par des observateurs superficiels mérite une mise au point. Si on entend par « charité » l'œuvre extérieure de la reine des vertus théologales, œuvre qui accepte la misère comme un fait sur lequel on ne peut rien au plan universel, certes, cette « charité » passe après la justice. Mais la justice sociale elle-même doit être inspirée par la vertu théologale de charité. Quelques réflexions écrites de l'abbé Pierre ne laissent pas de doute à cet endroit.

« La charité dans les rapports sociaux. Aimer le prochain tel qu'il est, c'est-à-dire faisant partie de vastes vies collectives. Importance des structures : familiales, professionnelles, économiques, politiques. Pré-

sence des chrétiens dans les structures mondiales économiques, présences qui vont décider de plusieurs siècles de civilisation. »

« Le monde n'est pas tout fait. Il est en construction. La création se poursuit chaque jour. Dieu travaille dans le monde quotidien. Collaborer avec lui. La charité, c'est la loi de construction du monde. »

C'est cette charité lucide qui a inspiré Emmaüs. C'est le Saint-Esprit qui a permis à l'abbé Pierre de trouver les leviers nécessaires pour mettre en branle les organismes figés par leur force d'inertie. L'abbé Pierre a trouvé le chemin des cœurs; des pauvres d'abord, ceux de cette communauté qui devinrent ses amis, et en dernier ressort de tous les hommes de bonne volonté.

A.-M. C.

H. AGEL : *Le prêtre à l'écran*. Coll. « Présence du Catholicisme ». Téqui; 122 pp.; 300 fr.

Voici un petit livre fort précieux où il y a tout à apprendre. Si, plus tard, on est amené par la force des choses à en développer tel ou tel aspect, on en pourra modifier difficilement la structure tant elle nous paraît solidement charpentée. Ce qui frappe pareillement, c'est la précision du style, la logique de l'exposé, le ton résolument chrétien. M. Agel, une fois de plus, a réalisé ce qu'il exige du cinéma : une pensée authentiquement spirituelle dans un mode d'expression original, tendant à concilier les exigences du vrai et du beau. Son livre, neuf, pointe comme une figure de proue.

L'auteur, en somme, pose cette question au cinéma : que pensez-vous du prêtre ? Il y répond, dès ses premières lignes, par un panorama du cinéma européen vu sous cet angle et par un rappel des conditions exigées pour la fidélité de l'expression. Entre le didactisme et le romanesque également à repousser, il voit trois moyens favorables à la présentation du prêtre à l'écran : l'épopée, l'attitude phénoménologique, la méditation lyrique. Cependant le livre est construit à partir de quatre catégories du type sacerdotal où nous retrouverons ces genres : le saint, le bon Pasteur, l'Homme de Dieu engagé dans une crise intérieure, et ce qu'on peut appeler en bonne ou mauvaise part « les curés ». A l'intérieur de chacun de ces chapitres sont analysés les films particulièrement représentatifs, sauf dans le deuxième chapitre où le classement se fait par nations. Tour d'horizon qui exige, on le devine, une information et une pénétration dont nous n'avons pas encore eu d'exemple.

Tout cela nous paraît fort juste et constitue une méditation peu commune et riche sur la réalité sacerdotale — nécessaire aussi à qui fréquente le cinéma et se trouve amené à s'interroger sur les valeurs mises en cause. Devant certaines sévérités, on se prend, en cours de lecture, à songer aux difficultés propres au maniement de la caméra et à la mise en scène. Mais l'auteur, qui ne les ignore pas, y fait allusion dans sa conclusion, pour affirmer avec d'autant plus de force qu'un film axé sur la prêtrise « doit être un beau film... inspiré d'une connaissance profonde de la réalité sacerdotale ». D'où l'importance de réalisateurs vraiment chrétiens.

Un seul regret : dans l'Index qui termine le livre et ajoute à son prix, pas de références aux développements contenus dans l'ouvrage.

Hyac. Maréchal.

R. P. VIRTON, S.J. : *Enquêtes de sociologie paroissiale*. Action populaire. Éd. Spes, Paris, 1953; 158 pp.; 320 fr.

Ce livre nous donne les résultats d'enquêtes préparatoires aux missions Les exemples choisis n'ont pas la prétention d'être des études sociologiques complètes. Ils visent plutôt, à partir d'observations faites parfois

de façon nécessairement rapide, à dégager les problèmes humains, pastoraux et missionnaires qui se posent.

Ces exemples sont classés en trois chapitres; le premier concerne la vie chrétienne en relation avec l'emplacement des paroissses et avec les diverses autres influences géographiques. Le second étudie les répercussions de l'activité professionnelle et des loisirs sur le christianisme. Dans le troisième enfin, l'auteur montre comment certains impératifs économiques (absence de travail, de débouchés, types d'activités, etc...) ont des conséquences graves sur les mentalités et jusque sur la vie de la foi.

L'intérêt d'un tel travail réside principalement dans la description de cas généralement bien choisis et dans l'effort pour en dégager des conclusions pastorales neuves.

A. B.

Marie-Joseph LORY : *La pensée religieuse de Léon Bloy*. Desclée de Brouwer, Paris, 1953; 376 pp.; 1.500 fr.

On peut ne pas aimer Léon Bloy, détester son esprit catastrophique et hargneux, son style hyperbolique jusqu'au ridicule, ses grossièretés, sa mauvaise humeur; on ne pourra plus porter sur lui un jugement objectif sans se référer au monumental ouvrage de M. Lory, bloyen fervent mais lucide, qui s'est consacré pendant de longues années à l'exégèse d'une œuvre qui reste, en dépit de nombreux commentaires, enfouie sous un tas de légendes et de préjugés. L'auteur (qui a défendu son héros jusqu'en Sorbonne...) ne cherche nullement à dissimuler les déficiences et les tares physiologiques du « mendiant ingrat ». Mais son effort essentiel s'est porté à dégager ce qui est « intuition géniale » de ce qui n'est qu'explosion de mauvaise humeur, ce qui est pensée de ce qui est boutade. Il est certain qu'il y avait chez Bloy une part d'humour, humour noir sans doute, mais d'une férocité et d'un comique parfois inégalables.

Mais le « Pèlerin de l'Absolu » a été davantage qu'un pamphlétaire : on peut trouver dans ses livres touffus une spiritualité de la pauvreté et de la déréliction qui rend un son très actuel, sans compter des vues discutables, mais originales, sur le Mystère trinitaire, sur la communion des saints, sur le destin d'Israël, les révélations de La Salette, etc. N'oublions pas que Bloy fut à l'origine de la conversion d'un Jacques Maritain et de bien d'autres, que des critiques autorisés comme Albert Béguin, Stanislas Fumet, Luc Estang, Jacques Madaule, etc., ont naguère souligné à quel point reste présente la pensée apocalyptique du « désespéré ».

Signalons qu'une chronologie et une bibliographie étendue complètent heureusement l'ouvrage.

P. Ringuet.

Ignace LEPP : *La philosophie chrétienne de l'existence*. Aubier, Paris, 1953; 23×14 cm., 190 pp.

Poursuivant le travail entrepris dans ses précédents ouvrages, l'auteur s'est efforcé de « construire une systématique chrétienne de la philosophie de l'existence ». C'est là une tâche d'un indiscutable intérêt, mais qui ne laisse pas d'être ambitieuse. Il nous semble que M. Lepp, malgré sa bonne volonté manifeste, n'a pas encore donné, tant dans sa double critique de l'existentialisme athée et du « notionalisme » que dans son exposé des penseurs chrétiens existentiels, la synthèse souhaitable. En particulier, les pages sur saint Bonaventure, sur Blondel, sur Jaspers manquent de justesse et de relief. La critique du sartrisme reste d'un niveau assez journalistique. De même, il n'est plus permis actuellement de présenter Heidegger comme un nihiliste athée : plusieurs tra-

vaux récents montrent, mais en concluant trop hâtivement peut-être, que l'œuvre du grand philosophe allemand constitue une authentique métaphysique de l'être et, en tout cas, le contrepied du nihilisme.

Ces réserves faites, on doit louer les deux derniers chapitres de l'ouvrage où l'auteur propose ses méditations sur l'authenticité et la communion. Il y a là des réflexions qu'on lira avec profit.

P. M.

LIVRES REÇUS

L'Amour du prochain, par un groupe d'auteurs. Coll. « Cahiers de La Vie Spirituelle ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 404 pp.; 600 fr.

L'Attente du Messie, par L. Cerfaux, J. Coppens, R. de Langhe, V. de Leeuw, A. Descamps, J. Giblet, B. Rigaux. Coll. « Recherches bibliques ». Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 190 pp.; 1.200 fr.

Barsotti (Divo) : *Loquere Domine*. Libreria Editrice Fiorentina, Firenze, 1954; 130 pp.; L. 300.

Barsotti (Divo) : *Il mistero cristiano e la parola di Dio*. Libreria Editrice Fiorentina, Firenze, 1954; 360 pp.; L. 1.000.

Beaudenom (Chanoine) : *Formation à l'humilité*, édition révisée et adaptée par le R. P. Adrien Pépin, A.A. Lethielleux, Paris, 1954; 264 pp.; 520 fr.

Blouet (J.) : *Bienséances religieuses*, nouv. édition revue et mise à jour. Lecoffre, Paris, 1954; 204 pp.; 390 fr.

Carré (A.-M., O.P.) : *Espérance et désespoir*. Coll. « Foi vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 208 pp.; 360 fr.

Catherinet (F.-M.) : *Initiation à l'exercice de la présence de Dieu*, nouv. édition. Ami du Clergé, Langres, 1954; 48 pp.

Choisy (Maryse) : *Le scandale de l'amour*. Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1954; 286 pp.

Christian Virginity. Pio Decimo Press, Saint-Louis, Missouri, 1953; 32 pp.

Doncoeur (Paul, S.J.) : *La Vierge Marie dans notre vie d'hommes*. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 1 vol. rel., 60 pp.

Duméry (Henry) : *Foi et interrogation*. Coll. « Notre Monde ». Téqui, Paris, 1954; 160 pp.; 400 fr.

Edith Stein, par une Moniale française. Coll. « Vigne du Carmel ». Le Seuil, Paris, 1954; 220 pp.

L'Imitation de Jésus-Christ, édition de Nicolas Beauzée d'après un manuscrit de 1441. Trad. par Marcel Michelet. Éd. de l'Œuvre de Saint-Augustin, Saint-Maurice, Suisse, 1954; format poche, papier bible, XLVII et 350 pp.; rel. cuir, 600 à 1.200 fr.

Jung (C.-G.) : *La guérison psychologique*, préface et adaptation du Dr Roland Cahen. Librairie de l'Université, Genève, 1953; 340 pp.

Laurentin (René) : *Court traité de théologie mariale*. Lethielleux, Paris, 1954; 186 pp.

Lefebvre (Dom Georges) : *Prière pure et pureté du cœur*. Desclée de Brouwer, Paris, 156 pp.

Maria nell'economia della salute. Didascaleion, Milano, 1953; 312 pp.

Maydieu (A.-J., O.P.) : *Catéchisme pour aujourd'hui*. Coll. « Rencontres ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 282 pp.; 450 fr.

Montons à Jérusalem. Centre de Pastorale Liturgique, Neuilly-sur-Seine, 1954; 228 pp.; avec son supplément musical, 600 fr.

MOREAU (Abel) : *Saint Jean Bosco, le grand ami des jeunes.* Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1954; 76 pp.; 280 fr. broché, et 400 fr. cart.

La nouvelle que vous attendez. Présentation par Yvan DANIEL. Éd. Ouvrières Paris, 1954; 328 pp.; 450 fr.

NUTTIN (Joseph) : *Tâche, réussite et échec.* Théorie de la conduite humaine. Publications Universitaires de Louvain, 1954; 530 pp.

ORIGÈNE : *Homélie sur le Cantique des cantiques.* Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 160 pp.; 480 fr.

PERROY (Henry) : *Les paraboles.* Récits évangéliques, 7e série. Vitte, Lyon-Paris, 1954; 536 pp.

PERROY (Marguerite) : *Sainte Chantal, patronne de toutes les vocations.* Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1953; 80 pp.

PETERSON (Erik) : *Le Livre des Anges.* Préface de Jean DANIÉLOU. Texte français de Claire CHAMPOLLION. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 140 pp.; 420 fr.

PIEPE (J.) et RASKOP (H.) : *Je crois en Dieu.* Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 1 vol. rel., 170 pp.; 480 fr.

Récitatifs et chants pour la semaine sainte. Suppl. musical à *Montons à Jérusalem.* Centre de Pastorale Liturgique, Neuilly-sur-Seine, 1954; 120 fr.

RICHOMME (Agnès) : *Contacts avec le Christ,* 4e série. Éd. Fleurus, Paris, 1954; 150 pp.

RICHOMME (Agnès) : *Les dernières paroles de Jésus.* Coll. « Feuilles de vie spirituelle ». Éd. Fleurus, Paris, 1954; 96 pp.

ROZIER (Claude) : *Chants français pour la messe.* Coll. « Gloria ». Éd. Fleurus, Paris, 1954; 32 pp.; 80 fr.

SCHOCH (P., O.P.) : *Le secret de Notre-Dame.* Éd. de l'École, Paris, 1954; 116 pp.

SEFRIOUI (Ahmed) : *La boîte à merveilles.* Éd. du Seuil, Paris, 1954; 190 pp.

SIMON (Boris) : *Les chiffonniers d'Emmaüs.* Éd. du Seuil, Paris, 1954; 254 pp.

SINEUX (R., O.P.) : *Initiation à la théologie de saint Thomas.* Desclée et Cie, Paris, 1954; XIV-852 pp.; 1 vol. rel., 1.600 fr.

TESSON (R. P., S.J.) : *L'Église et la rupture du lien conjugal.* Centre d'études Laënnec. Lethielleux, Paris, 1954; 76 pp.

TINSLEY (Sister Lucy, S.N.D.) : *The French expressions for spirituality and devotion; A Semantic study.* Catholic University Press of America, Washington, 1953; 302 pp.

Troisième Congrès national du Tiers-Ordre dominicain. Couvent des Dominicains, Lyon, 1954; 160 pp.

VAGANAY (L.) : *Le problème synoptique.* Théologie biblique. Préface de L. CERFAUX. Desclée et Cie, Paris-Tournai-New-York-Rome, 1954; vol. I, 470 pp.

VAUTHIER (Émile) : *S. S. Pie XII et l'apostolat des laïcs.* Textes rassemblés et commentés. Ami du Clergé, Langres, 1953; 54 pp.

La vie du petit saint Placide, par Sr Geneviève GALLOIS, O.S.B. Préface de Mme Marcelle AUCLAIR. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 112 pp.; 450 fr.

WINOWSKA (Maria) : *L'aventurier et le saint.* Coll. « Le poids du jour ». Éd. du Centurion, Paris, 1954; 140 pp.

ZELLER (Renée) : *Sainte Marie en son temps.* Coll. « Bibliothèque catholique ». Amiot-Dumont, Paris, 1954; 200 pp.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1954. — Impr., n° 1.048.